



Ombres sur le soleil

Par Michael Jan Friedman

Avant-propos

Cette aventure commence quelques jours après la fin du film Star Trek VI : Terre inconnue.

A mon beau-père, Marvin Laxer, qui n'accepte jamais « non » pour réponse.

Quand j'étais jeune, je détestais l'idée de devenir médecin. Comme tous bons géniteurs juifs, mon père et ma mère me « suggéraient » l'idée de temps en temps. Mais la profession médicale me laissait de marbre. Avec le recul, mes parents pensent que c'est précisément parce qu'ils rêvaient d'un fils en blouse blanche.

A onze ans, devant ma télévision, je me sentais beaucoup plus près de James Kirk que de Leonard McCoy. Après tout, ce dernier n'était jamais qu'un docteur, sans rien de bien héroïque. Il ne se battait presque jamais, et les jolies filles lui passaient toujours sous le nez. Pas étonnant qu'il ait eu l'air si malheureux...

Spock restait impassible sous la torture. Scotty réparait n'importe quoi. Sulu maniait l'épée comme personne.

Mais McCoy ? Il soignait, un point c'est tout. Or la médecine me sortait par les yeux !

Il me fallut vieillir pour comprendre à quel point DeForest Kelley et son personnage m'avaient influencé. Pas nécessairement parce que McCoy était médecin, mais parce qu'il incarnait un être humain dans l'acceptation la plus noble du terme. Faillible, râleur, émotif et terriblement vulnérable, il se montrait aussi loyal en amitié, pugnace, et courageux d'une manière qui m'impressionne plus, aujourd'hui, que l'audace tout azimut de Kirk.

Les qualités de ce bon vieux Len, je les retrouve chez les gens que j'admire le plus, à savoir ceux qui restent fidèles à leurs idéaux et s'accrochent à des principes quand il serait tellement plus facile de baisser les bras.

Bizarrement, parmi mes héros de la vie réelle, figurent bon nombre de médecins.

Citons le docteur Keith Ditkowsky, du centre médical juif de Long Island, New York, et le docteur Seth Asser, de l'Université de Californie, San Diego, qui sont depuis beau temps mes sources d'informations dans le domaine médical.

Ajoutons le docteur Michael Ziegelbaum, de Greak Neck, qui s'est joint à nous quand il fallut développer le concept de feu du sang.

D'autres personnes ont mérité ma gratitude. Dave Stem, qui s'intéressa assez à ce manuscrit pour me presser comme un citron. Kevin Ryan, pour sa patience quand je l'appelais, profondément déprimé par l'écriture de ce damné livre.

N'oublions pas Bob Greenberger, qui me fournit toutes les excuses pour désertier mon bureau quand la tâche pesait trop lourd sur mes épaules, ni Paula Block, pour sa confiance et son aide.

Je dédie aussi ce livre à mon fils, Brett, qui m'a dit récemment qu'il voulait devenir écrivain - un grand moment de fierté paternelle ! (Bien sûr, j'aurais préféré qu'il soit premier-but dans une grande équipe de base-ball, mais c'est une autre histoire.)

Je remercie bien entendu mon père et ma mère, Lorraine, Carol et compagnie, Lois et Cliff, Lori et Lee, Patti et Marc, sans compter une pensée pour tous les petits : Fara, Eric, Amy, Craig, Matthew et Jared.

Aux Copains, qui m'aident tant à lâcher la vapeur sans inhibition.

A mes parties de cartes du vendredi soir, qui me délestent de mes droits d'auteur presque aussi vite que je les touche.

Et à Roseann Caputo, qui me permet d'apporter ma contribution à une cause aussi importante que Make-AWish.

Pour conclure (car j'ai gardé le meilleur pour la fin), je voudrais remercier Joan, ma femme, pour sa compréhension, et son stoïcisme durant le mois et demi qu'elle passa avec une ombre en guise de mari.

Si le lecteur ne sait pas ce que j'éprouve pour Joan, je gage qu'il s'en doutera une fois ce livre refermé. Mon épouse et Jocelyn ont beaucoup de points communs, et les sentiments que je prête à McCoy sont souvent les miens. Ainsi, sous bien des aspects, ce livre n'aurait pas pu être écrit sans Joan.

*Michael Jan Friedman
Port Washington, New York
Avril 1993*

LIVRE PREMIER

McCOY

1

Dans une pièce aux murs de carreaux blancs, un cadavre attendait d'être découvert. Le mort était vêtu d'une robe de soie ssani; ses yeux bleus grands ouverts fixaient le plafond. Il était étendu sur un petit banc, près d'une baignoire.

Moins d'une heure plus tôt, ce corps musclé abritait l'esprit de Thur Cambralos, gouverneur de Pitur - la capitale de ce monde - et homme puissant s'il en fut.

N'était le filet de sang coulant de ses lèvres, la victime semblait endormie. Pas de trace de violence, nul indice sur la méthode choisie par l'exécuteur.

Rien de plus logique : sur Ssan, planète membre de la Fédération, l'assassinat est considéré comme un art majeur...

* * * * *

Le docteur Leonard McCoy, médecin-chef de l'Entreprise, mâchait et remâchait un mot depuis des heures. Seul dans sa cabine, il lui semblait que ses trois syllabes sonnaient comme un glas :

Re-trai-te...

Accusé McCoy, je vous condamne à ne plus rien faire jusqu'à la fin de vos jours. Puisse le Seigneur tout-puissant avoir pitié de votre âme.

Amen !

Le médecin s'assit au bord de sa couchette et regarda sans enthousiasme la cantine rangée dans un coin : tous les officiers de la flotte en recevaient une quand venait le moment d'empaqueter leurs effets personnels.

Bon sang, il faudra que je me décide à faire mes bagages ! Des jours et des jours que je traîne.

Quelques mois plus tôt, McCoy attendait la « quille » avec impatience. C'était avant de se frotter à un Klingon nommé Chang. Faire échec au complot de

ce traître lui avait redonné le goût de l'aventure et de la vie dans l'espace.

Vieil idiot ! Un séjour sur Rura Penthe ne t'a pas suffi ? Tu aimerais goûter aux joies d'un baigneur romulien, après celles d'un pénitencier klingon !

Il frissonna en repensant au vent glacé que Jim et lui avaient dû affronter au cours de leur évasion.

Pourtant, ce n'était pas par prudence - ou lâcheté ? - qu'il avait confirmé au quartier général son désir de quitter le service. Tout recommencer à bord d'un autre vaisseau avec un blanc-bec pour capitaine ne lui disait rien.

Absolument rien !

Il se leva et vint se camper devant la cantine vide.

Courage, Len ! Affronte tes fichus effets personnels !

Sur une étagère s'entassaient des dizaines de disquettes de communications médicales, toutes rédigées par de parfaits inconnus. Mis à part une bouteille ou deux de brandy de Sauria, c'étaient ses seules possessions...

Courage, Len ! De retour sur Terre, tu pourras discuter avec tous ces génies.., et vider tes bouteilles !

L'idée de rencontrer des collègues ne lui déplaisait pas. Mais faire le tour d'un laboratoire en bavardant au lieu de lever le coude devant une vue de l'espace, quelle perspective déprimante !

Cesse de t'apitoyer sur ton sort, vieille buse ! Après tout, il n'y a que le premier pas qui coûte...

Avec des gestes d'automate, il tendit la main, prit quelques disquettes au hasard et les disposa dans la cantine.

Et voilà ! C'est parti.. En route pour le dernier voyage. Peut-être un jour me demanderai-je pourquoi je n'ai pas pris ma retraite plus tôt.

Un ricanement s'échappa de ses lèvres.

Ouais... Un jour : quand les poules auront des dents !

* * * * *

Quelqu'un frappa à la porte de la maison de Kimm Dathrabin, gouverneur de la cité de Tanul.

- Oui ? dit un domestique en dévisageant le visiteur, qui lui était inconnu.

- Je me nomme Harn Baraffin. J'apporte un message de Pel Sarennos, second gouverneur de Pitur.

- Mon maître est très occupé...

- C'est au sujet du gouverneur Cambralos. Il a été assassiné.

Le domestique réfléchit quelques instants. Son maître refusait toute visite par crainte des exécuteurs. Mais il voudrait sûrement connaître les détails de la fin de Cambralos.

- Suivez-moi.

Les deux hommes arrivèrent devant la porte des appartements du gouverneur, où deux soldats montaient la garde.

- C'est un émissaire de Pitur, dit le domestique. Laissez-le passer.

Les gardes étudièrent le nouveau venu des pieds à la tête. Le plus vieux sortit une longue tige en plastique au bout de laquelle était fixé un morceau d'éponge traitée pour détecter certaines substances chimiques.

- Crachez là-dessus !

L'émissaire obéit. Le garde attendit une trentaine de secondes : l'éponge ne changea pas de couleur.

- Vous pouvez entrer...

Le domestique passa le premier. Le gouverneur était assis à son bureau.

- Oui ? dit-il en levant à peine les yeux.

- Un émissaire de Pitur, maître.

- On a vérifié sa salive ?

- Oui.

- Qu'il approche, dit Dathrabin en se levant.

- Le gouverneur Cambralos a été assassiné dans sa salle de bains, répéta l'émissaire.

- Quand ?

- Hier, peu après la tombée de la nuit.

- Alors Sarennos le remplace ?

- Oui. C'est lui qui m'envoie vous prévenir.

- Je vois. Il faudra que nous nous rencontrions, Sarennos et moi. Avec Cambralos, nous avons certaines... conventions... Sur des points triviaux, pour la plupart, mais... Enfin, ça ne vous regarde pas. Mais il faudra lui dire que je veux le voir.

- Ce sera fait, gouverneur. Est-ce tout ?

- Oui... Sauf si vous pouvez m'indiquer un moyen de me débarrasser de Shil Andrachis et de ses ruffians.

Le domestique fit signe au visiteur de le suivre. Arrivé devant la porte, l'émissaire se retourna.

- Gouverneur, il y avait autre chose...

- Quoi ? demanda Dathrabin.

- Ceci ! cria l'homme de Pitur.

A la vitesse de l'éclair, il traversa la pièce, lança la jambe et frappa le gouverneur entre les deux yeux. Ce coup de pied, asséné par un expert, était mortel.

Dathrabin chancela et s'effondra. L'exécuteur regarda le domestique :

- Si tu ne bronches pas, je t'épargnerai...

L'autre hocha la tête. Paralysé, il vit le tueur enjamber sa victime pour éviter l'ombre du soleil, puis se pencher sur le cadavre pour le frapper du poing à

quatre endroits : le front, le centre de la poitrine et le talon de chaque pied.

Comme aucun habitant de Ssan ne l'ignorait, c'étaient les endroits où résidait l'âme.

L'exécuteur se hâta de retirer au corps les restes de l'esprit sacré de l'astre solaire.

Puis, satisfait, il se releva et marcha vers la fenêtre. Pris d'un regret, il se tourna vers le domestique :

- Tu ne veux pas savoir ?
- Savoir ? hoqueta l'homme.
- Comment j'ai échappé au test des gardes ?

Prenant le silence de son interlocuteur pour une réponse affirmative, il sortit une petite poche plastique de sa bouche et en pressa le contenu.

- La salive de Cambralos ! Une idée du Grand Exécuteur. Excellente, tu ne trouves pas ?

Il ricana et, sans hésitation, se tourna de nouveau pour sortir par la fenêtre.

* * * * *

Le capitaine James T. Kirk regardait l'écran, la bouche subitement sèche.

- Vous voulez bien répéter, commodore ?

Le commodore Montoya, une petite femme aux cheveux noirs, laissa échapper un sourire.

- *Vous avez rendez-vous avec moi sur la base stellaire 12, capitaine. Je vous donnerai de vive voix les détails de votre mission.*

- C'est bien ce que j'avais cru entendre...

A la console de navigation, Pavel Chekov tourna la tête pour lancer un regard interrogateur à son supérieur. Au pilotage, l'enseigne Joe Christiano fit de même. Kirk n'avait pas besoin de voir Uhura, placée derrière lui, pour savoir qu'elle réagissait comme eux.

Montoya avait remarqué la confusion de Jim.

- *Je comprends votre surprise, capitaine. Vos derniers ordres étaient de retourner sur Terre pour être démobilisés. Sur le fond, ils n'ont pas changé. Mais Starfleet a décidé de vous offrir une petite rallonge...*

- Compris, commodore. (Il se tourna vers le navigateur :) Monsieur Chekov, cap sur la base stellaire 12

- Avec plaisir, monsieur.

- Commodore, puis-je vous demander où vous comptez nous envoyer ?

- *Sur Alpha Gedrix 4, une planète nommée Ssan par ses habitants. Ce sera une mission diplomatique.*

Le capitaine haussa les épaules. Il n'avait jamais entendu parler d'Alpha

Gedrix 4, mais l'ordinateur se ferait un plaisir de tout lui dire sur le sujet.

- *Je vous attends, Jim*, conclut Montoya. *Communication terminée.*

Dès que l'image de la femme se fut effacée, Kirk jeta un regard circulaire sur ses officiers.

- Je ne sais pas pourquoi Starfleet nous fait ce cadeau, dit-il. Mais que ceux d'entre vous qui regrettent la dissolution de cet équipage ne rêvent pas. Comme disait le commodore, il s'agit seulement d'une rallonge.

Jim sentit son cœur se serrer en prononçant ces mots. Trois mois plus tôt, quand Uhura leur avait communiqué les ordres de Starfleet, il s'était senti frappé d'injustice. Avec le temps, l'idée de la retraite avait commencé à lui plaire. Surtout sachant que Carol Marcus l'attendait...

Cette dernière mission remettait tout en question, comme si le destin refusait de voir James Tiberius Kirk et ses compagnons abandonner l'espace. C'était un sursis, comme il venait lui-même de le dire, mais diablement excitant

Il eut soudain envie d'arroser la nouvelle avec un verre de brandy.

- Monsieur Chekov, dit-il en se levant, la passerelle est à vous.

Se sentant rajeuni de dix ans, il se dirigea d'un pas décidé vers l'ascenseur.

* * * * *

- Ainsi nous en sommes là, dit Zar Holarnis. Que les dieux aient pitié. Comment pourrions-nous laisser un autre Grand Exécuteur s'emparer du pouvoir ?

Holarnis, gouverneur principal de la cité de Larol, se trouvait dans la salle du Conseil, entouré de ses deux adjoints, de ses conseillers et du chef de la sécurité. Tous savaient que sa question était purement rhétorique, c'est pourquoi ils ne répondirent pas.

- Quatre gouverneurs en moins d'un jour, continua Holarnis. Cambralos, Dathrabin, Lefarnus... et maintenant Kinshaian...

- C'est ici qu'ils frapperont la prochaine fois, dit le chef de la sécurité.

- Que les dieux aient pitié, répéta Holarnis.

Personne ne dit mot, pas même le premier adjoint, d'habitude débordant d'idées.

- Allons, je vous écoute ! S'impacienta Holarnis.

- Il faut davantage d'hommes, hasarda le chef de la sécurité. Dans le palais, mais aussi dans les rues environnantes...

- Crois-tu que Cambralos manquait de gardes ? Ou Lefarnus ? Aucune mesure de sécurité n'est efficace contre les exécuteurs d'Andrachis.

- Alors que proposez-vous ? La reddition ?

- Bien sûr que non. Mais rester ici, impuissant comme un agneau, serait pire

que se rendre. Je dois partir quelque part où ils ne me trouveront jamais.

- Comment faire, maître ? demanda le chef de la sécurité. Je suis sûr qu'ils surveillent le palais.

- Tithranus a raison, dit un conseiller. S'ils vous voient sortir, ils vous suivront, et vous n'aurez pas la moindre chance.

- C'est vrai, si je pars seul... Imaginez que six ou sept aéroglisseurs sortent, tous avec des vitres teintées, et tous solidement escortés. Andrachis ne saura pas lequel est le mien.

Tous se regardèrent et acquiescèrent, à l'exception de Tithranus. Mais lui aussi semblait satisfait de cette stratégie.

- Un bon plan, approuva le premier adjoint.

- Je vais m'occuper de sa réalisation, déclara le chef de la sécurité.

- Avez-vous choisi votre destination ? demanda un conseiller.

- Bien sûr. Mais seul Tithranus la connaîtra.

Il y eut un murmure de surprise.

- Maître, dit le second adjoint, nous sommes dignes de votre confiance. Si nous avons besoin de vous contacter...

- Vous m'en informerez et je communiquerai vos questions au maître, coupa Tithranus.

- Exactement, approuva Holarnis. Ce n'est pas que je doute de vous, mais je dois prendre toutes les précautions...

- Ne vous souciez pas des blessures infligées à nos egos, elles cicatriseront, dit le premier adjoint. Tout ce qui importe, maître, c'est votre survie.

- Merci, Penartil. Si la chance nous sourit, cette situation ne durera pas...

Le premier adjoint baissa respectueusement la tête :

- Si la chance nous sourit, maître...

Il ne semblait pas follement convaincu.

* * * * *

- Entrez ! dit McCoy, tiré de ses sombres méditations par la sonnette de sa porte.

Kirk pénétra dans la cabine, un grand sourire aux lèvres.

- Jim, par le diable, pourquoi cette jubilation ?

- Écoutez ça, Bones : nous avons une nouvelle mission !

- Une... quoi ? bredouilla le médecin.

- Une mission, docteur ! Nous ne sommes pas encore finis, ils ont encore besoin de notre aide.

- Qui, en particulier ?

- Le commodore Montoya, de la base stellaire 12.

Le médecin digéra tant bien que mal l'information.

- Mais pourquoi nous, Jim ? A cheval donné on ne regarde pas les dents, je sais bien. Et je ne cracherai pas sur un dernier tour de piste, à condition qu'il ne mène pas à Rura Penthe, comme le précédent...

- Mais vous savez comme moi que Starfleet a de nombreux vaisseaux dans le secteur. Et vous vous demandez pourquoi nous, hein ?

- Bien sûr ! Avez-vous un indice sur la nature de cette mission ?

- Pas le moindre... Tout ce que je sais, c'est qu'elle aura lieu sur Alpha Gedrix 4, que ses habitants appellent... Bones, quelque chose ne va pas ?

Le médecin était blanc comme un linge.

- Ssan, dit-il d'une voix pleine d'amertume. ils l'appellent Ssan.

- Vous y êtes déjà allé ?

- Et comment ! Je crois comprendre pourquoi ils nous ont choisis, Jim. ils voulaient quelqu'un qui connaisse bien les Ssaniens... et qui porte encore un uniforme de Starfleet. Je suis un des rares officiers de la Fédération correspondant à cette description.

- Je vois, dit Jim. C'est à vous que nous devons ce cadeau...

- Il semblerait, grommela McCoy.

Il prit une profonde inspiration pour chasser momentanément les souvenirs qui remontaient à la surface.

- Mais dans quelque temps, je ne suis pas sûr que vous m'en remercierez...

* * * * *

Dans la cité de Larol, le Ssaniens nommé Shil Andrachis faisait mine de s'intéresser au marché en plein air. En réalité, il étudiait le palais du gouverneur, de l'autre côté de la place.

A cette heure, Holarnis devait avoir appris la fin violente des autres gouverneurs. Inquiet, il devait être en train de réfléchir au moyen de sauver sa pauvre existence.

Andrachis était là pour l'en empêcher. Après tout, Holarnis n'était qu'un gouverneur...

Andrachis, lui, était le Grand Exécuteur.

2

- Quelle horreur... souffla McCoy.

Sur l'écran du bureau de Montoya s'affichait l'image de l'aéroglisser du gouverneur Holarnis, réduit à l'état d'épave fumante.

- Les passagers n'avaient pas la moindre chance...

- Comme vous le savez, docteur, dit le commodore, les exécuteurs ssaniens sont d'une atroce efficacité.

- Ça, on peut le dire, approuva Jim. Vous dites que les sept aéroglisser ont subi le même sort ?

- Oui, capitaine. Holarnis avait eu une bonne idée, car les exécuteurs travaillent seuls, en règle générale. Il a sous-estimé leurs capacités d'adaptation.

Elle regarda Kirk et McCoy, puis Spock et Scotty, qui avaient accompagné leurs deux collègues. Comme les Terriens, le Vulcain étudiait les images de l'attentat. Contrairement à eux, il n'affichait aucune sympathie pour les victimes.

- Au moment de sa mort, Holarnis était l'homme politique le plus puissant de Ssan. Cet honneur est revenu à Meladion, gouverneur de la cité d'Orthun. Du moins s'il est toujours vivant...

- Des gens charmants, grommela l'ingénieur.

Spock prenait l'affaire avec un calme impressionnant. Le même que ses compagnons lui avaient vu, bien des années plus tôt, quand il avait senti la mort de l'équipage vulcain de l'Intrépide.

- Une succession d'événements bien désagréables, dit-il pour tout commentaire.

- Désagréables ? s'insurgea McCoy. Spock, nous parlons de vies humaines, pas de vos fichus ordinateurs, espèce de...

- Docteur, je vous en prie., intervint Montoya. Le médecin se calma aussitôt. N'ayant pas servi pendant vingt ans avec le Vulcain, le commodore pouvait légitimement craindre qu'il se sente insulté.

- Oubliez l'incident, commodore. Ce n'est pas le premier, et j'espère bien que ce ne sera pas le dernier.

- En d'autres mots, dit Jim, reprenons le briefing. Avec mes excuses pour l'interruption...

- Capitaine Kirk, c'est moi qui devrais m'excuser d'avoir retardé votre retraite. Mais l'expérience du docteur et vos brillants états de service à tous

m'ont...

- N'en parlons plus, coupa Kirk. Aucun d'entre nous n'a vraiment accepté l'idée d'abandonner la carrière. Cette dernière mission est un cadeau du ciel...

- Vous m'en voyez ravie, dit Montoya.

Elle appuya sur un bouton et l'écran afficha une autre vue.

- Alpha Gedrix 4, autrement nommée Ssan, déclara-t-elle. Une planète où l'assassinat est un art respectable et respecté.

- Le meurtre institutionnalisé, dit Spock. Une arme politique, je suppose ?

McCoy secoua la tête et ouvrit la bouche pour répondre. Montoya le devança :

- Les exécuteurs n'emploieraient pas le mot « meurtre ». Pour eux, tuer revient à accomplir un acte religieux.

Spock leva un sourcil.

- Un acte religieux ? répéta Kirk.

- Les exécuteurs forment une sorte de secte, Jim, expliqua McCoy. ils ont une fonction spécifique dans la société, un cérémonial à observer, et même des rites initiatiques à passer.

Montoya intervint :

- Devenir un exécuteur implique de se soumettre à des altérations biochimiques. Quand le processus est accompli, le candidat n'est plus un Ssaniens, mais... quelque chose d'autre.

McCoy frissonna à ce souvenir. Montoya avait raison : les exécuteurs n'étaient pas comme les autres Ssaniens. Ils ne ressemblaient à aucune des espèces qu'il avait rencontrées.

- Tout ça me dépasse, dit Scotty. Comment une société peut-elle se développer avec le meurtre comme valeur fondamentale ?

- Les choses sont ainsi depuis toujours, répondit McCoy. La fécondité des Ssaniennes est incroyable : les jumeaux sont la norme et les triplés abondent. L'assassinat, au début, était un moyen de contrôle démographique.

- Seuls les plus forts survivent, dit Kirk.

Montoya acquiesça.

- Les exécuteurs étaient hautement respectés sur Ssan. Les choses ont commencé à changer il y a quarante ans, quand des penseurs révolutionnaires ont entrepris de convaincre le peuple de rejeter la tradition. ils prônaient le recours à la contraception - une idée neuve, même si les techniques étaient depuis longtemps mises au point - et recommandaient la fin des assassinats. Naturellement, les exécuteurs ont résisté...

Montoya appuya de nouveau sur un bouton. L'image d'un Ssaniens apparut. Comme tous ses compatriotes, il arborait des lobes d'oreilles bulbeux et des yeux indigo enfoncés sous des sourcils épais. Son regard glauque indiquait que la photo avait été prise post-mortem.

Même sans cet indice, le médecin aurait compris que le Ssanien était mort. Il le connaissait, et savait que nul n'aurait pu le photographier de son vivant.

- Cet homme est - ou plutôt était - Li Moboron, Grand Exécuteur de Ssan. Il s'est opposé au gouvernement progressiste qui envisageait, entre autres, de répondre positivement à l'invitation de rejoindre la Fédération.

- Opposé ? s'exclama McCoy. C'était une guerre de religion, un vrai massacre.

- Le docteur a raison, admit Montoya. Il y eut une vague d'assassinats. Pour se défendre, le gouvernement engagea une petite armée d'exécuteurs mercenaires. Après un long conflit, il remporta la victoire et imposa ses réformes. Aujourd'hui, le contrôle des naissances est chose commune, et les exécuteurs sont hors la loi.

- Hors la loi ? dit Kirk. Comment ont réagi les mercenaires engagés par le gouvernement ?

- Pas avec le sourire..., grommela McCoy.

Montoya le foudroya du regard pour lui rappeler qu'elle avait la parole et qu'il ferait mieux de ravalier ses commentaires. En temps normal, le médecin aurait pris ça comme un défi, et redoublé de sarcasmes. Mais le commodore avait raison : la situation, sur Ssan, n'avait rien de risible.

Montoya reprit la parole :

- Au début, les choses ne se sont pas trop mal passées. Avec le temps, les assassins survivants des deux parties ont fondé des sectes secrètes. Ainsi se perpétue le concept d'assassinat religieux dans la société ssanienne. Bien entendu, chacune de ces sectes a sa définition du parfait exécuter. Et certaines sont plus fanatiques que d'autres...

- Il leur manque un chef, remarqua Spock. Quelqu'un qui assurerait la cohésion...

- Exactement, dit Montoya.

L'image changea encore. Cette fois, l'écran montrait un disque de métal gravé d'un symbole écarlate.

- Ce dessin représente une dague stylisée, expliqua le commodore. Le disque figure Alpha Gedrix, le soleil de Ssan. C'est l'emblème du Grand Exécuteur. Nous l'avons trouvé dans les restes de l'aéroglysseur du gouverneur.

McCoy marmonna une bordée de jurons. Il n'avait pas mesuré l'étendue du désastre. Pas du tout.

Quand Montoya leur avait montré l'épave de l'aéroglysseur, il avait pensé que c'était l'œuvre d'une seule secte. La chose était déjà terrible. Si quelqu'un avait réussi à obtenir le titre de Grand Exécuteur...

- Cela nous apprend deux choses, continua Montoya. Primo, que les exécuteurs savaient dans quel aéroglysseur était le gouverneur, ils ont détruit les six autres pour démontrer leur puissance et effrayer ceux qui voudraient aider

leurs futures victimes.

- Et secundo, culpa McCoy, qu'il y a un nouveau Li Moboron.

Montoya se tourna vers le médecin, prête à exploser. Voyant l'horreur qui se peignait sur son visage, elle oublia sa susceptibilité.

- Il se nomme Shil Andrachis, dit-elle. Le protégé de Li Moboron, si l'on en croit la propagande. Son but ? Balayer les réformes et restaurer les traditions - toutes les traditions ! - de Ssan.

- C'est pourquoi Holarnis et les autres ont été tués ? demanda Jim. Parce qu'ils auraient résisté ?

- Les gouverneurs d'aujourd'hui étaient des enfants quand Moboron et son mouvement ont été vaincus, ils ne sont pas de taille à lutter contre les exécuteurs. Et ils ne peuvent pas en engager, puisque tous se sont ralliés à Andrachis.

- Et c'est là que nous intervenons ? demanda Scotty.

- Oui, répondit Montoya. Votre mission est de rencontrer Andrachis pour négocier la paix avant que l'affaire tourne à la boucherie.

- Perdu d'avance, grommela McCoy.

Les autres le regardèrent comme s'il avait lui-même commis un crime.

- Bones, dit Jim, il y a un an, je n'aurais pas parié un crédit sur une éventuelle détente entre les Klingons et nous. Pourtant, c'est fait

- Les Klingons sont des enfants de chœur comparés aux exécuteurs. Li Moboron se serait ouvert le ventre plutôt que de négocier. Si cet Andrachis est son digne successeur, il refusera d'entendre raison. Compris ?

- Le docteur McCoy dit vrai, messieurs, confirma Montoya. il serait dramatique de sous-estimer la difficulté de ce que la Fédération vous demande.

- Mais... ? l'encouragea Kirk.

- Mais elle persiste à vous le demander. J'informerai l'amiral Jovanovich des réserves du docteur McCoy, mais la mission n'est pas suspendue. Des questions ?

- Non ! répondit Jim, coupant la chique au médecin. Je crois que nous en avons assez entendu.

* * * * *

De retour sur la passerelle de l'Entreprise, Jim réfléchissait à l'étrange comportement du docteur McCoy depuis le briefing. Le médecin semblait déprimé, il n'avait même pas râlé contre le téléporteur quand ils avaient quitté la base. Revenu à bord, il était parti en grognant vers l'infirmerie...

Bones n'a jamais été un héros, mais c'est la première fois que je le vois aussi effrayé. Il se fait vieux peut-être ? Ou le séjour sur Rura Penthe l'aura éprouvé plus qu'il ne l'admet.

Ou était-ce spécifiquement Ssan ? En plus de vingt ans d'amitié, jamais Len ne lui avait parlé de cette planète.

D'autant plus étrange que c'était sa première mission dans l'espace.

- Spock ?

Le Vulcain releva les yeux de sa console.

- Prenez le commandement, j'ai besoin d'un peu de repos.

* * * * *

McCoy était assis à son bureau, l'air toujours aussi sombre.

- Vous m'offrez un verre ? suggéra Jim en entrant.

- Un verre ? Désolé, Jim, pas aujourd'hui. Je ne suis pas d'humeur à jouer les barmen-psychothérapeutes.

- Il y a maldonne, Bones. Aujourd'hui, vous faites le barman, et moi le psychothérapeute. A mon avis, vous en avez fichtrement besoin.

Le médecin se fendit d'une grimace qui se voulait un sourire. il se leva, sortit deux verres et une bouteille, et fit le service.

- A présent, docteur, à moi de jouer. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

- Parce que quelque chose me tracasse ?

- Oui, une planète nommée Ssan.

- Nous en avons déjà parlé, répondit McCoy. il n'y a plus rien à dire.

- Faux. Vous ne m'avez pas tout raconté, loin de là...

McCoy réfléchit en silence. il n'avait aucune envie de parler de tout ça. Mais Jim était son plus vieil ami...

- C'est vrai, je ne vous ai pas tout dit. Comment exprimer ça ? C'était une sale période, Jim. Sur Ssan, j'ai fait un tas de mauvais choix avec lesquels je devrai vivre jusqu'à la fin de mes jours...

- Quel genre de choix ?

- Vous n'allez pas me ficher la paix, hein ?

- C'est le boulot d'un psychothérapeute, non ?

- Encore un petit coup de brandy, capitaine ?

Il les resservit, but une grande gorgée et soupira :

- Quel genre de choix ? Ceux qui font tuer des gens, Jim !

- Ça veut dire que vous avez fait une erreur ?

- Une excellente question ! Je donnerais cher pour avoir la réponse.

Certains diraient que c'était une erreur. Moi, je ne sais toujours pas.

- Bones, je ne comprends rien à votre discours, et pour cause. Quelques détails pourraient m'aider.

Le médecin ricana.

- Vous voulez des détails ? Allons-y ! Imaginez un jeune docteur qui décide de s'engager dans Starfleet. Un de ses meilleurs...

L'intercom sonna, interrompant les confidences du médecin.

- Kirk à l'inter.

- *Ici Spock, capitaine. Je viens de recevoir un message du commodore Montoya.*

- Mais nous venons à peine de la quitter.

- *C'est vrai, reconnut Spock. Mais elle a eu le temps de réfléchir aux propos du docteur McCoy. Elle a décidé de nous adjoindre du renfort. Par un heureux hasard - ce sont ses mots, pas les miens - 'deux des meilleurs diplomates de la Fédération sont dans le secteur, en attendant une nouvelle affectation. Le commodore a pris sur elle de nous les adjoindre.*

- Des diplomates.., marmonna McCoy.

A ses yeux, les diplomates, sur l'échelle de l'évolution, venaient tout juste après l'homme de Néanderthal.

Et ce sont mes commentaires qui nous valent ce prompt renfort ? se demanda-t-il, dépité.

- Le commodore a-t-elle donné des noms, Spock ? Il y a une multitude de diplomates dans la Fédération, et certains sont moins mauvais que les autres.

- Il s'agit d'un couple, le mari et la femme. Clay et Jocelyn Treadway.

Treadway ? se répéta intérieurement McCoy.

Puis il éclata d'un rire nerveux.

Jim le dévisagea, interloqué.

- *Que se passe-t-il, capitaine ?* demanda Spock. J'entends des bruits étranges.

- Rien de grave. Merci des nouvelles. Terminé.

Assis dans son fauteuil, McCoy se tordait toujours de rire.

- Treadway ? Jim, Treadway ! Sur tous les foutus diplomates de la Galaxie, pourquoi eux ?

- Vous les connaissez ?

Le médecin parvint à se calmer.

- Vous avez fichtrement raison : je les connais !

(Sa bouche se tordit en une grimace de dégoût.) Jocelyn Treadway est mon ex-femme. Clay Treadway est l'homme qui l'a épousée.

Kirk déglutit difficilement.

- Jocelyn... Bien sûr... Bien sûr...

- Mon ex-femme, bon sang de bois !

Son visage exprimait la même détresse qu'à Rura Penthe, quand il avait cru sa dernière heure venue.

- Bon Dieu, Jim, cette mission n'est pas un cadeau du ciel, mais de l'enfer !

3

- Je savais que ça finirait par arriver, continua le médecin. Je le savais ! Si je restais dans Starfleet, les risques de se rencontrer augmentaient d'année en année. C'est statistique.

- Vous saviez ? demanda Jim. Vous saviez qu'elle s'était remariée et engagée dans les Corps diplomatiques ?

- Oui, j'étais au courant ! Joanna me l'avait dit. Oh ! Pas exprès... Elle ne m'aurait pas fait un coup pareil. C'était pendant une permission. Nous étions attablés autour d'une dinde rôtie et Conner, mon petit-fils...

- Je sais qui est Conner, lui rappela gentiment Kirk.

- Bien sûr... Excusez-moi, Jim. Il devait avoir deux ans, à l'époque. Il voulait savoir où était sa grand-mère, et Joanna lui a répondu : « Sur Chadric 7, à aider les Chadricans à se regarder l'œil dans l'œil. » (Il sourit tristement.) L'œil dans l'œil ! Vous saisissez l'astuce ?

- Oui, Bones, soupira Kirk.

Comme une demi-douzaine d'autres espèces de la Galaxie, les Chadricans étaient cyclopéens. Seul quelqu'un qui avait voyagé dans l'espace, comme Joanna, pouvait faire ce genre de plaisanterie.

- Je suppose qu'elle avait oublié ma présence pendant une fraction de seconde. Quand elle a réalisé sa gaffe, elle est devenue rouge comme une pivoine. Mais c'était trop tard. J'ai demandé quelle mouche avait piqué sa mère pour qu'elle s'engage dans les Corps diplomatiques.

- Et elle vous a parlé de Clay Treadway ?

McCoy secoua la tête.

- Non, elle savait quel mal ça m'aurait fait. C'est Conner, le pauvre petit diable, qui a craché le morceau à propos du mariage.

Le capitaine plissa le front.

- Bon sang, Bones, Conner a eu douze ans l'été dernier. Ça veut dire que vous savez depuis dix ans...

-... Et que je ne vous ai jamais rien dit, oui. Mais pourquoi devrais-je tout vous dire ! Explosa-t-il.

Il regretta aussitôt ses paroles.

- Du calme, docteur. C'est exact, personne ne vous oblige à...

- Navré, Jim... Ecoutez, je ne pouvais pas. La savoir mariée à Treadway me

tordait les tripes. Le dire tout haut, même à vous, était au-dessus de mes forces...

- Inutile de vous excuser, Bones. Nous avons tous quelques squelettes dans nos placards.

- Merci..., murmura le médecin, misérable. Jim... Ce serait grave si... Enfin, je veux dire...

- Si vous n'étiez pas là quand les Treadway se téléporteront à bord ? C'est bien ça, votre question ?

- Eh bien...

Jim sourit.

- Spock et moi nous chargerons de dérouler le tapis rouge. Si vous préférez, nous nous occuperons d'eux. Vous ne serez pas obligé de les voir.

- J'avoue que ça me soulagerait... Mais une petite minute, Jim ! Je suis l'expert ès Ssaniens. Comment...

- Ne vous en faites pas, Bones ! Coupa Kirk. Si les Treadway sont vraiment compétents, nous n'aurons pas besoin de vos services. Et si j'ai une question, je pourrai toujours vous la poser. J'ai déjà survécu sans vous, docteur. Une fois de plus ou de moins...

Le capitaine souriait toujours. McCoy aurait aimé lui rendre la pareille, mais il en était incapable. Il sombrait peu à peu dans ses souvenirs, attiré par une ville, en Géorgie, et un certain après-midi d'été.

Puis il éprouva le besoin impérieux de s'enfuir, de chasser le passé. Il se leva d'un bond.

- J'ai du travail, Jim. Et vous aussi. Il faut vous préparer à recevoir vos invités.

A dire vrai, il n'y avait pas grand-chose à faire, et tous deux le savaient. Le médecin voulait être seul; Jim le connaissait trop bien pour ne pas comprendre le message.

Le capitaine avait eu sa part de chagrin, au cours des ans. La mort de son frère, puis de son fils. La perte d'Edith Keeler, de Miramanée, et de tant d'autres... Il savait ce qu'était le besoin de solitude, l'envie de faire le point, seul devant un verre.

- Compris, Bones. Je vous laisse. Le devoir m'appelle...

* * * * *

Jocelyn Treadway se mordait les lèvres de nervosité. Quand le commodore Montoya leur avait proposé cette mission, son premier geste avait été de refuser. Après tout, on pouvait difficilement imaginer pire situation.

Mais Clay avait insisté pour qu'elle accepte. C'était leur travail, lui avait-il rappelé : aider les planètes en difficulté, les peuples déchirés...

La détermination de son mari lui avait d'abord paru étrange. Mais il avait un tel sens du devoir ! Ce ne serait pas la première fois qu'une mission passerait avant son propre bien-être.

Jocelyn avait fini par céder. Sur la plate-forme de téléportation du Potemkin, attendant avec son mari d'être envoyés sur l'Entreprise, elle doutait toujours d'avoir pris la bonne décision.

- Vous aimerez travailler avec Kirk, dit Gladstone pendant que les vaisseaux réglèrent leurs téléporteurs.

Le capitaine du Potemkin était une solide blonde à la bonne humeur communicative.

- Sûrement, si ce qu'on dit de lui est vrai. Il paraît que c'est un as... répondit Clay avec un sourire enjôleur sous ses moustaches.

Il n'essayait pas de flirter, et Jocelyn le savait. Charmer était chez lui un réflexe quasi congénital. D'ailleurs, elle s'en moquait éperdument. La jalousie était bonne pour les midinettes.

Et puis elle n'avait pas de raisons de se sentir inférieure à la jolie blonde. Sa chevelure grisonnait par endroits; quelques rides dansaient autour de ses yeux. Ça n'empêchait pas les hommes de tourner la tête sur son passage. Enfin, certains hommes...

- Téléporteur paré, capitaine ! dit le technicien.

- Merci, Jonesy, répondit Gladstone. (Elle se tourna vers les Treadway - surtout vers Clay, remarqua Jocelyn.) Bonne chasse, mes amis

Ça n'est pas une chasse, espèce d'idiot, mais une médiation ! pensa Jocelyn. *Rien ne peut être plus différent.*

Elle se reprit très vite. La remarque de Gladstone ne prêtait pas à conséquence. La jeune femme n'était pas plus belliqueuse que les autres officiers de Starfleet.

Je suis trop nerveuse, voilà tout. C'est cette planète, et ce qui m'attend au cours de la mission... Et peut-être un peu de jalousie, malgré tout !

Comme s'il lisait dans ses pensées, Clay se tourna vers elle et la regarda avec un mélange de tendresse et d'admiration.

Jocelyn soupira. Les petites « dragues » de son mari n'allaient jamais bien loin. Il lui était aussi fidèle qu'une planète à son orbite. De ce côté-là, au moins, il n'y avait pas de problème...

Jocelyn Treadway ferma un instant les yeux. Quand elle les rouvrit, elle se trouvait toujours sur un plot de téléportation, mais Gladstone et le nommé Jonesy avaient disparu, remplacés par de nouveaux visages.

* * * * *

Grâce à Dieu, il n'est pas là, pensa-t-elle.

Bien sûr, elle devrait le voir à un moment ou à un autre, mais le plus tard serait le mieux.

Clay et elle descendirent de la plate-forme de téléportation.

C'est étrange, se dit-elle, c'est peut-être la millièème fois que je me téléporte, et j'aime toujours aussi peu ça, même si je ne le crie pas sur les toits...

Jim Kirk s'avança et tendit la main à Clay, qui se trouvait plus près de lui.

- Ambassadeur Treadway, dit-il, je vous souhaite bienvenue à bord.

- Le plaisir est pour moi, capitaine. Puis-je vous présenter ma femme ?

Mais je crois que vous la connaissez...

Kirk inclina la tête :

- Heureux de vous revoir, madame...

Il ne ressemblait plus au fringant jeune homme de ses souvenirs. Les années avaient été plutôt indulgentes avec lui mais elles n'en avaient pas moins laissé des traces : des rides de ci de là, du gris et de l'argent dans ses cheveux....

Mais il était devenu un très bon menteur. Il n'était pas du tout heureux de la voir, pas plus que bien des années auparavant. Il savait quel mal elle avait fait à son ami. Comment aurait-il pu être content de sa présence sur son vaisseau ?

Elle n'avait retiré aucun plaisir des souffrances de son ex-mari. La dernière chose qu'elle désirait, à l'époque, c'était bien de blesser quelqu'un qu'elle avait aimé aussi fort.

Kirk la tira de ses pensées.

- Je vous présente monsieur Spock, l'officier en second de l'Enterprise.

Un Vulcain... Excellent !

La présence d'un de ces monstres de logique et de calme leur faciliterait le travail. Les Vulcains soutenaient toujours les positions raisonnables.

Elle ne pensait pas que Spock leur serrerait la main. Elle ne se trompait pas.

- J'espère que vos efforts sur Risa furent productifs ? dit-il en guise de salut.

- On ne peut plus, répondit Clay. Dans quinze ans, personne ne se souviendra qu'il y avait une guerre...

- On parle même d'en faire une planète de vacances, maintenant que les natifs ont cessé de s'entre-tuer.

Le Vulcain se tourna vers Jim :

- Les Risans se battaient depuis plus de dix ans. Par deux fois, la Fédération avait été incapable de les faire s'asseoir à une table de négociations.

Le capitaine hocha la tête et tenta de paraître impressionné. Ça n'était pas très convaincant.

- C'est un sujet passionnant, dit-il, mais je crois que nos invités apprécieront de se reposer un peu avant de se remettre au travail. Nous vous

avons préparé une cabine VIP. J'espère que ça ira...

Clay se racla la gorge. Jocelyn sentit qu'elle rougissait.

- Capitaine..., deux cabines seraient plus appropriées...

- Deux ? répéta maladroitement Kirk, pris par surprise.

- Oui, mon mari et moi désirons des quartiers séparés. L'intendant du Potemkin ne vous a pas prévenu ?

Ce fut au tour de Jim de s'empourprer.

- Je m'excuse de cette négligence. Le nécessaire va être fait sur-le-champ.

- Des cabines adjacentes seraient idéales, dit Clay en faisant de son mieux pour cacher son embarras.

Il interrogea Jocelyn du regard pour s'assurer qu'elle n'avait pas d'objection.

Que pouvait-elle objecter sans provoquer un scandale ? D'un hochement de tête, elle signifia son accord. Pourtant, il lui aurait été agréable que sa cabine se trouve le plus loin possible de celle de Clay.

Tendresse et cruauté, pensa-t-elle. Pourquoi ai-je toujours été meilleure pour la seconde ?

- Des cabines adjacentes, confirma Kirk. Auriez-vous l'obligeance de vous en occuper, Spock ?

Le Vulcain accepta d'un hochement de tête.

- Madame, monsieur, si vous voulez me suivre...

- Avec plaisir, répondit Clay, de nouveau sûr de lui et plein d'autorité.

Allons-y, monsieur Spock.

Évitant le regard de Kirk, Jocelyn suivit les deux hommes.

* * * * *

Au mess des officiers, Nyota Uhura déjeunait avec Pavel Chekov. Quand il se leva pour aller chercher les cafés, elle ne put s'empêcher d'entendre la conversation de la table voisine.

- Attirante ? répétait Joe Christiano, l'enseigne récemment affecté à la passerelle. Et comment ! Pour une femme mûre, je veux dire...

- Pour une femme de n'importe quel âge, objecta Dennehy, un des adjoints de Scotty.

- Et ses yeux ! Surenchérit Christiano. De quelle couleur ils sont, d'après toi ?

- Hum... Une sorte de bleu-gris. Un très beau bleu gris...

- Tu sais ce que j'ai entendu dire ?

- Non, quoi ?

Chekov choisit ce moment pour revenir avec les cafés.

- Vous savez, dit-il en s'asseyant, je n'aurais jamais cru que la nourriture du synthétiseur me manquerait un jour. Mais quand je pense que c'est notre dernière mission ensemble, même le café...

- Un peu de silence, Pavel, murmura Uhura avec un signe de tête en direction de la table où devisaient les deux jeunes gens.

Chekov la regarda, interloqué.

- Mais que... commença-t-il.

- Silence, vous dis-je

Elle fit un autre signe de la tête.

Pavel capta son geste mais ne comprit pas de quoi il était question. Quoi qu'il en soit, il se tut docilement. Il connaissait Uhura depuis trop longtemps pour douter de ses raisons d'agir.

- La femme du docteur McCoy ! s'exclama Dennehy, stupéfait.

- L'ex-femme, rectifia Christiano. Si j'ai bien compris, ils ont divorcé il y a longtemps... Trente ou quarante ans !

- Tu plaisantes ?

- Pas du tout ! Le capitaine et M. Spock en parlaient sur la passerelle, tu sais, quand ils croient que personne n'écoute...

Dennehy secoua la tête :

- Le docteur McCoy et Jocelyn Treadway. Difficile de croire qu'un vieux croûton comme lui ait intéressé une femme pareille. D'ailleurs...

Uhura n'entendit jamais la fin de cette phrase. Dans un fracas du tonnerre, Pavel Chekov s'était levé de sa chaise.

Il se dirigeait vers les deux jeunots. Dès qu'ils le virent, il se fit un silence de mort.

Posant les deux mains sur la table, Chekov se pencha vers eux et les foudroya du regard. Même de loin, Uhura vit les deux garçons pâlir.

- Mettons une ou deux choses au point, déclara Pavel d'une voix métallique. Primo, monsieur Christiano, ce qui se dit sur la passerelle ne se répète pas, quelles que soient les circonstances. Suis-je bien clair ?

- Oui, monsieur, bredouilla l'interpellé.

Chekov se tourna vers Dennehy :

- Secundo, je déteste vous entendre traiter le docteur McCoy de « vieux croûton »

- Je... Heu...

- Le docteur McCoy sauvait des vies quand vos parents étaient encore à la maternelle. C'est l'officier médical le plus décoré de la flotte. Si j'étais vous, j'y penserais, la prochaine fois que j'aurais envie de déblatérer sur lui...

Dennehy hochait la tête à se l'arracher.

- Compris, monsieur !

- Si je vous entends encore parler sur ce ton d'un officier, je m'assurerai

personnellement de votre prochaine affectation sur un transport de minerai de Goliardh 7. Vous m'avez bien entendu ?

- Cinq sur cinq, monsieur...

Satisfait, Chekov se redressa, tira sur sa tunique et retourna boire son café. Uhura eut envie d'applaudir mais se retint.

- Et voilà, dit-il en saisissant sa tasse. Ça devrait mettre fin à tous les ragots sur le docteur McCoy et son ancienne femme. Enfin, j'espère...

Uhura sourit de toutes ses dents.

- Pavel, vous êtes le meilleur ami qu'un médecin de bord - ou un officier des communications - puisse avoir.

Chekov lui rendit son sourire :

- Comme toujours, Nyota, vous avez absolument raison.

* * * * *

Le docteur McCoy avait vérifié ses instruments, contrôlé les lits diagnostiqueurs, fait l'inventaire de la pharmacie, réorganisé son fichier patients... S'il voulait continuer à se terrer dans l'infirmerie, il ne lui restait qu'à tout reprendre à zéro.

Une perspective plutôt déprimante...

L'autre possibilité - sortir et prendre part à la vie publique de l'Entreprise - était encore moins attirante. Parce qu'il y avait Jocelyn, quelque part sur ce fichu vaisseau. Pas un simple souvenir, mais la femme en chair et en os.

Sacré bon sang, Len, tu n'as jamais eu peur comme ça, même pas d'un disrupteur klingon. Pas même à Rura Penthe...

Et pour cause. Tout ce que pouvait un disrupteur, ou la planète pénitentiaire, c'était le tuer. Jocelyn était capable de faire pire, il avait payé pour le savoir.

C'était pour la fuir qu'il s'était engagé dans Starfleet. Au début, l'espace ne le séduisait pas particulièrement, mais il était sûr de ne pas la rencontrer. Avec les années, l'espace avait commencé à lui plaire...

Et voilà qu'elle vient m'y retrouver ! Voilà qu'elle investit mon ultime refuge, le cocon que j'ai mis des lustres à me fabriquer.

La colère explosa en lui. De quel droit faisait-elle ça ? Pourquoi le persécuter ?

Sa main s'écrasa sur le bureau avec un bruit d'apocalypse. Honteux, le médecin réalisa qu'il tenait un tricordeur entre les doigts (pour une ultime vérification, histoire de passer le temps).

Il jeta un coup d'œil sur l'écran. L'appareil était mort. Rideau !

- Génial... maugréa-t-il. Si je continue comme ça, plus besoin de vérifier le matériel : on verra à l'œil nu qu'il est foutu

Il était temps de sortir de son antre. S'il ne parlait pas à quelqu'un, il finirait par péter les plombs.

* * * * *

Mais où aller ? se demanda-t-il dans le couloir. La bibliothèque ? Pas question, les diplomates adorent aller fouiner dans les bouquins. Le mess ? Ces gens-là mangent, à ce que je sais...

Une idée subite le tira d'embarras.

Eurêka ! La salle des machines ! Il y a toujours quelqu'un, et les trois quarts du temps c'est ce bon vieux Scotty. Je parie qu'il sera content de bavarder un moment.

C'était un plan génial. Le jargon technique de l'ingénieur serait un dérivatif idéal à ses problèmes sentimentaux.

Il s'engouffra dans l'ascenseur :

- Salle des machines, ordonna-t-il.

* * * * *

Quelques instants plus tard, les portes s'ouvrirent sur un couloir qui menait, à droite, au domaine de l'Écossais et, à gauche, à un gymnase supplémentaire placé là, selon toute probabilité, pour occuper un espace inutile.

McCoy sortit de l'ascenseur, le cœur léger. Jamais Jocelyn ne viendrait...

- Leonard ?

Le médecin se figea; un frisson désagréable courut le long de sa colonne vertébrale. Cette voix...

- Jocelyn, dit-il en se retournant.

Elle avait un peu vieilli, mais c'était bien elle superbe, éblouissante...

Le premier choc passé, il remarqua qu'elle portait une combinaison de sport.

- Tu reviens du gymnase, je suppose...

- Bien observé. Et toi ?

Ils échangeaient des banalités comme si, par un bel après-midi d'été, elle ne lui avait pas arraché le cœur... et irrévocablement changé le cours de leurs vies.

- J'allais voir M. Scott, dans la salle des machines...

Pour ne plus penser à toi, ajouta-t-il in petto.

- Et... comment vas-tu ?

McCoy haussa les épaules. Comment il allait ?

- Pas trop mal pour un type qui n'est plus tout jeune et qui n'a pas fait attention à lui aussi bien que toi.

Jocelyn parut devoir décrypter ce compliment tortueux.

- Tu as l'air d'avoir fait ce qu'il fallait, finit-elle par dire.

Et elle semble sincère, mon vieux Len.

- Merci, dit-il, du fond du cœur.

- De rien... Leonard, depuis trois jours, tu... tu te cachais, n'est-ce pas ?

- Me cacher, moi ? Fanfaronna-t-il.

- Je ne veux pas de ça, continua-t-elle sans croire un mot de ses dénégations. C'est ton vaisseau, ta maison. Je suis l'intruse et je le sais.

- Allons, rien n'est plus faux, mentit-il entre ses dents serrées. Tu as un travail à faire, voilà tout. Et ce navire n'est pas plus à moi qu'à l'empereur klingon... L'Enterprise appartient à Starfleet. Un point c'est tout.

- Leonard, je pense ce que je dis. Je ne veux pas te déranger. Je ne veux pas que tu rases les murs pour m'éviter. Si je pouvais seulement...

- Si tu pouvais quoi ? demanda une voix masculine.

C'était Clay Treadway, debout devant la porte de l'ascenseur. Il affichait un grand sourire, mais son attitude était des plus claires, du moins pour McCoy.

Elle disait : « Cette femme est à moi, tiens-t-en éloigné ou accepte les conséquences ! »

Le médecin ne broncha pas. Il sentit le sang lui monter aux joues, mais il ne s'écarta pas d'un iota. Avec quelqu'un d'autre, les conventions sociales auraient pris le dessus. Avec Clay, c'était une haine primitive, féroce - et pour une sacrée bonne raison !

- Clay... dit doucement Jocelyn.

Les deux hommes, qui se fusillaient du regard, ne l'entendirent pas.

Treadway hocha la tête et avança :

- Leonard...

La manière dont il prononçait ce prénom prouvait qu'il pensait s'adresser à un inférieur. Cela n'avait rien de nouveau. Clay lui parlait déjà sur ce ton quand ils étaient jeunes, en Géorgie.

McCoy contracta les mâchoires. Ils ne s'étaient plus vus depuis des décennies, mais les choses reprenaient là où ils les avaient laissées.

Sauf que ce salopard a remporté la victoire il y a quarante ans ! Se souvint le médecin.

A cela, personne ne pourrait plus rien changer.

- Vous êtes toujours le même, dit Leonard.

Ce n'était pas un compliment.

L'autre fit mine de ne pas s'en apercevoir et sourit de plus belle.

- Merci, Leonard. C'est gentil de le dire... Jocelyn, je t'attendais à la bibliothèque. Tu te souviens, nous devons étudier les principaux rites Ssanien.

Elle laissa échapper un petit soupir de frustration.

- Tu as raison. Je suis navrée, Clay. Je n'ai pas vu le temps passer.

- C'est ma faute, dit McCoy en s'adressant à elle. (S'excuser auprès de lui était la dernière chose au monde qu'il aurait faite !) Je t'ai retenue.

- Ce n'est pas grave, fit Clay comme si les excuses lui avaient été décernées. Il y a plus grave dans la vie... On peut y aller, maintenant, Jocelyn ?

Le médecin détecta quelque chose d'étrange dans la voix de Clay. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre de quoi il s'agissait.

Sa question, « on peut y aller », n'était pas un ordre déguisé en suggestion, mais une authentique demande de coopération. Ça ne se voyait pas sur le visage de Clay, ni à son comportement, mais il n'était pas certain que sa femme accepterait de le suivre.

Allons, c'est ridicule ! Il l'a en son pouvoir depuis des années. Et pourtant... Si les choses avaient changé ? S'il était en train de la perdre, lui aussi ?

Cette idée faillit arracher un sourire à McCoy.

Non, je me trompe sans doute. D'abord, je ne connais rien à ce genre de truc... Et puis j'ai tellement envie de penser que ce sale type souffre...

- Je crois, Clay, oui, je crois qu'on peut y aller... répondit enfin Jocelyn.

Elle a dit ça sans enthousiasme ! Triompha McCoy. Elle y va, mais elle n'en a pas envie. Elle préférerait rester là, à parler avec moi !

Un signal d'alarme se déclencha dans la tête du médecin.

Assez déliré, Len ! Tu ne crois quand même pas pouvoir la reconquérir après tant d'années ?

C'était grotesque. Grotesque et dangereux.

Il lui avait fallu quarante ans pour ne plus penser à elle. Rien ne lui ferait rouvrir ses vieilles blessures.

Jocelyn lui adressa un petit sourire.

- Je suis heureuse de t'avoir revu, Leonard. Peut-être que nous nous croiserons de nouveau...

Dans ses yeux... S'était-il trompé, ou y avait-il la même lueur que dans le temps, quand leurs journées et leurs nuits étaient tendres et douces ?

Clay dut le remarquer, car il prit Jocelyn par le bras et la guida jusqu'à l'ascenseur.

Quand les portes se furent fermées sur le couple, McCoy sentit son cœur battre à tout rompre dans sa poitrine. Il s'appuya contre la cloison, attendant que ça passe.

Mais ça ne passa pas, même quand son cœur fut calmé. Il avait mal, et une seule chose au monde pouvait apaiser sa douleur.

La voulait-il ? Même s'il n'avait pas imaginé la lueur dans les yeux de Jocelyn, et s'il pouvait la reconquérir, voulait-il s'exposer à la perdre de nouveau ?

Nom d'un chien, ça n'a pas marché la première fois ! Pourquoi ça marcherait la deuxième ?

Il resta longtemps immobile, cherchant la bonne réponse.

Il ne la tenait pas quand il se remit en mouvement pour rejoindre sa cabine.

4

- Monsieur Scott ?

L'ingénieur se retourna, surpris. Ce n'était pas tous les jours que le capitaine lui rendait visite dans la salle des machines. Hélas, il était accompagné de deux étrangers que l'Écossais n'avait jamais vus, mais dont il devina sans peine l'identité.

- Montgomery Scott à votre service, capitaine.

- Clay Treadway, enchanté de faire votre connaissance, dit l'homme en tendant la main.

Scott la serra sans conviction.

- Et voici ma femme...

- Jocelyn Treadway, coupa-t-elle, tendant à son tour la main.

Scott réagit avec un peu plus d'enthousiasme. Ainsi, c'était elle, l'ancienne épouse du docteur McCoy. Nul besoin d'être grand clerc pour deviner pourquoi elle lui avait plu.

- Enchantée, ingénieur, dit-elle. Vous savez sûrement que nous avons une mission à accomplir sur Ssan. Pour cela, nous avons besoin de votre aide...

- Demandez ce que vous voulez, madame. J'ai l'habitude, sur ce vaisseau, de faire les choses les plus étonnantes. Mais ça ne me fait pas peur. On ne passe pas sa vie dans l'espace sans apprendre deux ou trois trucs...

- Vous pouvez le dire, Scott ! s'exclama Jim. Pourtant, notre requête sort vraiment de l'ordinaire. S'il ne se téléportait pas sur Ssan avec moi, ce serait plutôt un travail pour M. Spock.

- Je vois... De quoi s'agit-il exactement, monsieur ?

- Vous savez que nous devons négocier avec les exécuteurs pour rétablir la paix. C'est bien beau, mais il faut d'abord les trouver. Avec leur art du déguisement, c'est plus vite dit que fait.

- Par chance, coupa Treadway, il y a un moyen de les distinguer du reste de la population. Leur sang charrie un composant chimique qui leur permet d'exercer plus efficacement leur profession. Les autochtones appellent ça le « feu du sang ».

Scott commençait à comprendre.

- Et ce « feu du sang » doit pouvoir être repéré par les senseurs, c'est ça ? En particulier quand il est concentré dans un endroit relativement petit

comme le repaire des exécuteurs !

- Vous avez tout compris, dit Treadway.

Scott n'aimait pas le bonhomme. Trop onctueux à son goût. Ou était-ce simplement parce qu'il avait épousé l'ex-femme d'un ami ?

- A condition, bien entendu, reprit l'ingénieur, qu'un brave technicien veuille s'asseoir devant une console et surveiller le processus.

- En réalité, intervint Jocelyn, l'ordinateur se chargera d'analyser les données collectées sur Ssan. Notre brave technicien aura juste à les contrôler de temps en temps.

- Je comprends pourquoi vous êtes dans les Corps diplomatiques, madame. (Il se tourna vers le capitaine :) Je serai ravi de vous aider. Qu'on me montre simplement que chercher avant l'entrée en orbite.

- Nous n'y manquerons pas. Merci beaucoup, Scotty.

- Oui, Scotty, répéta Treadway, merci beaucoup. L'ingénieur le foudroya du regard. Il ne laissait pas n'importe qui lui donner du « Scotty ». Ce privilège se méritait.

Un grognement fut la seule réponse qu'obtint le diplomate. Puis l'Ecossais tourna les talons et le capitaine conduisit les visiteurs vers la sortie.

Quand ils eurent disparu, Scott laissa libre cours à son indignation :

- Merci beaucoup, mon....

* * * * *

Journal personnel du capitaine, date stellaire 9587.2.

Nous sommes à une heure de voyage d'Alpha Gedrix 4. Dans un moment, j'irai rejoindre Spock, Uhura et les Treadway en salle de téléportation. Dès notre arrivée, nous avons rendez-vous avec les principaux dirigeants de la planète Ssan.

Le docteur McCoy n'est plus sorti de l'infirmerie depuis quatre jours. D'après ce qu'il m'a dit quand je lui ai rendu visite, il a rencontré son ex-femme une fois, et cela lui suffit. Selon moi, apprendre de ma bouche que Jocelyn et Clay Treadway occupaient des cabines séparées aura renforcé son besoin d'isolement.

Bones ne veut pas se retrouver au milieu d'un mariage qui bat de l'aile et il a raison. Neuf fois sur dix, le couple se réconcilie sur le dos de la troisième personne; je ne crois pas qu'il supporterait un nouveau choc affectif impliquant Jocelyn.

Il lui a fallu des années pour oublier et recommencer à vivre. A quelques jours de la retraite, je comprends qu'il ne veuille plus mettre sa tranquillité en question.

Je ferai mon possible pour respecter sa solitude. Dans une vie, il y a des

moments où un homme a besoin de la présence de ses amis, et d'autres où il vaut mieux qu'ils lui fichent la paix...

J'ignore comment Starfleet prendra la chose, et je ne m'en soucie guère. Bientôt nous pêcherons tous à la ligne : pour Leonard McCoy, cette dernière mission était de trop...

* * * * *

Nem Antronic, gouverneur de Tanul depuis l'assassinat de Kimm Dathrabin, dévisageait ses interlocuteurs, se demandant s'ils comprenaient vraiment les difficultés que lui et ses pairs affrontaient.

- Nous avons aidé à résoudre des crises aussi complexes que celle-ci, affirma Clay Treadway.

- Vraiment ? dit Antronic, dubitatif.

- Comme je vous le dis, et nous n'avons jamais connu l'échec. Alors, si on se mettait au travail ?

Jim Kirk fronça les sourcils. Antronic se demanda s'il voulait manifester quelques réserves sur le comportement du diplomate.

Le gouverneur l'espérait. L'excessive confiance en soi de Treadway l'énervait au plus haut point. Elle lui donnait l'impression de parler d'un problème différent, sur une autre planète.

- Vous avez dit à la Fédération que les exécuteurs n'avaient qu'un but : restaurer l'assassinat institutionnel sur Ssan.

Per Sarennos, successeur de Thur Cambralos à Pitur, confirma vigoureusement :

- C'est bien leur but, et ils ne reculeront devant rien.

- En êtes-vous sûrs ? demanda Jocelyn.

Antronic et Sarennos échangèrent un regard ébahi, puis cherchèrent le regard de leur collègue, Dur Manarba, de la cité d'Orthun.

- Aussi sûrs qu'on peut l'être, répondit Sarennos. Avez-vous des informations prouvant le contraire ?

- Non, dit Clay Treadway, mais les terroristes comme Shil Andrachis ont toujours une position de repli dans leurs bagages. En d'autres mots, un compromis qu'ils sont prêts à accepter si les choses tournaient mal.

Antronic soupira d'exaspération. Spock le remarqua et intervint :

- C'est sans doute vrai dans d'autres situations. Mais sur Ssan...

- Ce n'est pas le cas ! Trancha Sarennos. Il n'existe pas de position de repli, ni de compromis. Nous vivons le retour des assassins dans notre société.

- D'accord, d'accord, marmonna Clay Treadway, ennuyé. Alors, parlons de leur tactique. Douze gouverneurs ont été abattus depuis le début de...

- Treize, rectifia Antronic. Le gouverneur de Festur a été tué il y a moins

d'une heure.

- Treize, si vous voulez, concéda Treadway. L'important, c'est que Ski Andrachis en reste à des exécutions individuelles, comme au temps où les gens de son espèce n'étaient pas hors-la-loi.

- Un fait connu, mais exact, fit Manarba, lassé de voir le Terrien enfoncer les portes ouvertes. Où voulez-vous en venir, monsieur Treadway ?

- Li Moboron, le mentor supposé d'Andrachis, n'a-t-il pas commencé sa guerre des exécuteurs de la même manière ?

Antromc fit une grimace. Il était très impoli de répondre à une question par une question. Clay Treadway semblait l'ignorer. A moins qu'il n'ait voulu insulter le gouverneur Manarba.

Le Ssanien ne lui retourna pas l'offense.

- Encore exact. Li Moboron a commencé comme ça; quand il a vu qu'il n'aurait pas satisfaction, il est passé aux tueries de masse.

- Il a fait poser des bombes dans des bâtiments publics pour stopper l'évolution de votre société, dit Jocelyn Treadway.

- C'est vrai, mais je ne vois toujours pas où ça nous mène.

- Voilà ce que je veux dire, enchaîna Clay. Jusqu'à présent, la tactique d'Andrackis est calquée sur celle de Moboron. Mais rien ne nous dit que ça va continuer...

Les Ssaniens se regardèrent de nouveau. C'était vrai, bien sûr. Mais quel intérêt ?

- Imaginons qu'Andrachis n'ait aucunement l'intention de recourir aux exécutions massives. Ssan a changé, le concept d'assassinat légal n'est plus à la mode. Andrachis peut-il terroriser le peuple au point de le faire revenir en arrière ?

- Nous pensons que non, continua Jocelyn. Sachant cela, car il est intelligent, Andrachis serait fou de passer au carnage général.

Clay se fendit d'un sourire triomphant.

- Exactement ! Je crois que ce conflit n'atteindra jamais les paroxysmes du précédent. Andrachis va continuer à viser les hauts responsables pour vous forcer à modifier la loi.

- Brillamment raisonné, dit Sarennos, et très logique. Et pourtant, vous vous trompez du tout au tout !

- Je me trompe ? Sur quels points, je vous prie ?

- Sur tous ! Pour commencer, vous prêtez aux exécuteurs un raisonnement qui n'est pas le leur...

Manarba développa l'idée :

- Ils n'ont pas tué nos collègues dans l'espoir d'être acceptés. Ils aimeraient que Ssan revienne aux anciennes lois, mais ils n'y croient pas sérieusement...

Kirk sortit du silence qu'il observait depuis quelques minutes :

- Vous nous avez dit qu'ils voulaient retrouver leur rôle dans la société ssanienne, et qu'ils ne reculeraient devant rien pour ce faire. N'est-ce pas contradictoire ?

- En apparence seulement, répliqua Manarba. Shil Andrachis et ses hommes ne cherchent pas à être reconnus officiellement, ni par le peuple. Ils tuent, et ce faisant, l'art du meurtre appartient de nouveau à la société. Je veux dire que tuer leur suffit !

- Je comprends, dit Uhura. Ils tuent pour affirmer leur droit au meurtre. Il peut en être ainsi pendant les mille ans à venir; reconnus ou hors la loi, ils auront gagné.

Le Vulcain acquiesça :

- Il est donc impossible de prédire les actes de Shil Audrachis. Il fera ce qui lui passera par la tête, parce qu'il n'a rien à gagner ni à perdre.

- Il n'y a pas d'adversaire plus dangereux, dit Kirk. Quelqu'un qui se moque de tomber pourvu qu'il vous entraîne dans sa chute...

Antronic tâcha un soupir de soulagement. Une partie des visiteurs comprenait le problème de Ssan. Tout n'était pas perdu.

Clay Treadway refusa de s'avouer vaincu :

- Malgré tout le respect que je vous dois, messieurs les gouverneurs, vous faites fausse route

Sarennos et Antronic échangèrent un regard indigné. L'arrogance du Terrien dépassait les bornes.

Imperturbable, Clay poursuivit sa harangue :

- Vous pensez que ces hommes ne veulent rien, mais c'est faux. Ils désirent le changement, comme tous ceux qui se jugent opprimés. Découvrons une évolution de la société qui pourrait convenir à Andrachis, et proposons-la-lui. Vous verrez le résultat ! Je vous assure que cette situation est moins manichéenne qu'on te croirait au premier abord.

- Vraiment, grinça Sarennos, qui perdait patience. Vous venez d'une autre civilisation, et vous prétendez connaître les exécuteurs mieux que nous ?

Cette fois, Treadway sembla comprendre qu'il était allé trop loin. Il baissa la tête, comme s'il était prêt à s'excuser. Mais il dit :

- J'ai peur que nous soyons dans une impasse. Dans ces circonstances, je suggère d'aborder un autre sujet, où il sera possible de nous mettre d'accord...

En d'autres termes, se dit Antronic, le Terrien refusait d'admettre qu'il avait eu tort : il proposait de faire comme si la conversation n'avait pas eu lieu !

- Par exemple, quel degré de solidarité allons-nous trouver chez les exécuteurs ? Sont-ils aveuglément fidèles à Andrachis ? Existe-t-il déjà des factions dissidentes ?

C'étaient de meilleures questions que les premières, mais le Terrien avait

perdu la confiance des gouverneurs. Sans des excuses sophistiquées, il n'avait aucune chance de la regagner.

A contrecœur, Antronic ouvrit ta bouche pour répondre. Manarba l'en empêcha :

- On nous avait dit qu'il y aurait un certain McCoy parmi vous, un homme qui connaît notre peuple. Où est-il ?

Bien qu'il ne pût en être certain, car c'étaient les premiers Terriens qu'il rencontrait, Antronic eut l'impression que le visage de Clay Treadway changeait brusquement de couleur.

- Ce McCoy, répondit-il, a d'autres occupations. Mais rassurez-vous, il ne nous servirait à rien : il n'a aucune formation diplomatique.

Manarba se tourna vers Kirk :

- Parfois, l'expérience vaut mieux que la formation...

- Parfois, gouverneur.., concéda Jim. Hélas, Leonard McCoy n'est pas disponible. Croyez que je le regrette.

- Et moi donc, capitaine, et moi donc, dit Manarba.

Les deux autres gouverneurs approuvèrent du chef.

5

Quand le capitaine Kirk se retrouva dans la salle de téléportation de l'Enterprise, de retour de Ssan, il salua Scotty d'un signe de tête. L'Écossais s'était occupé lui-même de la téléportation, ce qu'il ne faisait plus que dans les grandes occasions.

- Bienvenue à bord, monsieur. Ça c'est bien passé ?

Clay Treadway se crut autorisé à répondre :

- Pas trop mal, monsieur Scott. Il y a eu de petits problèmes au début, mais la réunion fut productive.

Il descendit de la plate-forme, suivi par sa femme. A l'expression de son visage, elle ne semblait pas d'accord avec le jugement de son mari. Mais elle était trop professionnelle pour le dire en public...

Kirk ne doutait pas une minute qu'elle se défoulerait en privé. Elle n'était pas du genre à garder ses frustrations pour elle.

- Si vous n'y voyez pas d'objections, capitaine, dit Spock, j'aimerais passer quelques heures dans la bibliothèque du vaisseau. Il semble que ma compréhension du problème ssanien soit insuffisante...

- Faites ce qui vous paraît nécessaire, dit Jim. Je crois que nous devons tous essayer de comprendre un peu mieux les Ssaniens, si nous voulons continuer...

- Je signe des deux mains, dit Uhura tandis que les Treadway sortaient. J'aimerais bien vous accompagner, monsieur Spock, si ça ne vous dérange pas.

- Comment pourriez-vous me déranger, commander Uhura ?

Kirk n'avait jamais vu Spock faire pareil assaut de galanterie. Uhura et lui en sourirent au même moment. Leur ami aux oreilles pointues devenait-il moins collet monté avec les années ?

Quoi qu'il en soit, la Bantoue et le Vulcain quittèrent la salle ensemble.

Kirk se retrouva seul avec l'ingénieur.

- Et ici, Scotty, comment ça s'est passé ?

- Mieux que pour vous, si j'ai bien interprété votre silence, tout à l'heure.

- Eh bien... Si nous parlions plutôt des bonnes nouvelles ?

- Je crois que nous avons localisé le repaire des exécuteurs, monsieur. Je dois vérifier, mais les premiers relevés sont prometteurs...

- Bravo, Scotty. Et merci ! Si vous avez besoin de moi, je serai dans ma

cabine. J'aspire à une bonne douche chaude.

- Heu... J'ai peur que...

- Oui, Scotty ?

- Le docteur McCoy voulait vous voir dès votre retour. Ça paraissait très important - du moins, pour lui...

- Merci de m'avoir transmis son message, monsieur Scott. Ma douche attendra...

Intrigué par l'invitation du médecin, le capitaine sortit à son tour.

* * * * *

Jocelyn attendit que son mari et elle soient seuls dans l'ascenseur pour passer à l'attaque.

- Qu'as-tu cru faire avec les Ssaniens, Clay ? demanda-t-elle sans ambages.

- Mon travail, bien sûr ! Quoi d'autre ?

- Tu plaisantes ? Les gouverneurs étaient prêts à te sauter à la gorge. Tu ne les aurais pas plus insultés en crachant sur les tombes de leurs ancêtres.

- Tu n'exagères pas un peu, Jocelyn ? J'ai fait ce qu'il fallait. Si je ne les avais pas bousculés, nous n'aurions pas avancé d'un pouce.

Clay avait l'art de faire passer le vinaigre pour du miel. C'était pour ça qu'il excellait dans le métier de médiateur. Aujourd'hui, pourtant, il s'était trompé.

- Tu ne les as pas écoutés, Clay. Pire, tu n'as même pas fait semblant !

- C'est vrai. Quand on n'est pas d'accord avec quelqu'un, autant le montrer. C'est ce que j'ai fait. D'ailleurs, tu ne buvais pas leurs paroles non plus...

- Je suis intervenue pour maintenir notre cohésion, pas parce que j'étais d'accord. Si nous leur avions montré nos divergences, c'était fichu pour de bon.

- C'est la seule raison ?

- Pardon ?

- Je veux dire... Heu... Un instant, j'ai eu l'impression que tu m'épaulais simplement parce que je suis ton mari...

Une chose étrange se produisit. Au mot « mari », l'image de Leonard McCoy apparut dans l'esprit de Jocelyn.

C'était absurde, mais que pouvait-elle y faire ? Ce pauvre Len se terrait de nouveau à l'infirmerie. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu...

-... ce vieux Leonard, pas vrai ?

- Quoi ? demanda-t-elle, tirée de sa rêverie.

Clay la dévisagea, perplexe.

- Je disais que c'était drôle d'entendre le Ssaniens réclamer ce vieux Leonard. Comme s'il pouvait servir à quelque chose ! Tu n'écoutais plus ?

Jocelyn décida de reprendre l'offensive :

- N'essaye pas de changer de sujet. A la prochaine réunion, je veux que tu sois plus respectueux. D'accord ?

C'était tout ce qui leur manquait : un peu de confiance réciproque. Sur le plan professionnel, leur relation était sauvable.

- D'accord, dit Clay après une courte réflexion. Si tu te demandes. Après tout, nous sommes une équipe !

Jocelyn se détourna. Par bonheur, les portes de l'ascenseur choisirent ce moment pour s'ouvrir.

La diplomate sortit en trombe et se précipita dans sa cabine. De très vieux souvenirs remontaient à sa mémoire; elle avait besoin d'être seule pour les affronter.

* * * * *

- Si je vous ai bien suivi, Jim, nos amis les Treadway ne comprennent pas si bien que ça les Ssaniens.

Kirk acquiesça. Il venait de résumer la réunion au médecin, qui avait tout compris en un clin d'œil.

- On peut dire les choses comme ça, Bones. C'était surtout Clay, le problème. Il a des idées bien arrêtées, et chaque fois que les Ssaniens n'étaient pas d'accord, il les traitait avec condescendance.

- C'est bien de lui... Toujours sûr d'en savoir plus que les autres, même au lycée... Vous ai-je dit que j'ai le malheur de le fréquenter depuis une éternité ?

- Pas vraiment... Mais j'avais deviné que vous le connaissiez avant d'épouser Jocelyn.

- Bien avant, Jim. Bien avant...

- Pour en revenir à la réunion, nous avons frôlé la catastrophe, mais...

- Jim, je sens que vous ne me dites pas tout. Ce compte rendu froid et distancié ne vous ressemble pas. Allez, déballez votre sac.

Le capitaine n'hésita pas longtemps :

- Après que Treadway eut insulté leur intelligence, un des gouverneurs a demandé pourquoi vous étiez absent. Il semblait penser que vous comprendriez mieux son peuple, en particulier les motivations des exécuteurs.

- C'est étrange... Ça va peut-être vous surprendre, mais je me tenais le même raisonnement. La sensibilité des Ssaniens est une véritable énigme, quand on ne les connaît pas. Et puis, Jim, je me sens coupable de ne pas accomplir mon devoir à cause de problèmes personnels. Starfleet ne m'a pas confié un uniforme pour jouer les amoureux transis...

Jim ne savait que répondre. Il se refusait à influencer McCoy dans un sens ou dans l'autre. Il trouva finalement les mots justes

- C'est à vous de décider, Bones. A vous seul !

- Jim, pour une fois, ne pourriez-vous pas le faire pour moi ? Vous êtes le capitaine, après tout !

- C'est vrai...

- Vous pourriez m'ordonner d'y aller !

- C'est vrai...

Mais il n'en ferait rien et McCoy ne l'ignorait pas.

L'intercom sonna, interrompant la conversation des deux hommes.

- McCoy à l'inter.

- *En fait, je cherche le capitaine, monsieur.*

C'était la voix de Chekov.

- Je suis là, monsieur Chekov.

- *Capitaine, M. Treadway voudrait convoquer une réunion dans une heure pour examiner les découvertes de l'ingénieur Scott.*

- Les découvertes ? répéta McCoy.

- Scotty pense avoir localisé la cachette des exécuteurs. Il voulait un délai pour vérifier. Apparemment, Treadway n'a pas envie d'attendre... Chekov, dites-lui que tout le personnel impliqué sera présent.

- *Compris, monsieur. Chekov, terminé.*

- Désolé, Bones, mais j'ai peur d'avoir une réunion à organiser. Il faut que je vous laisse. Je dois réunir mes troupes...

Une question restait en suspens. McCoy ferait-il partie de ses « troupes » ?

* * * * *

C'était l'heure du repas dans le camp des exécuteurs. A la lueur du feu de camp, Shil Andrachis scrutait les visages de ses fidèles.

Il lui fallut du temps pour repérer un homme ayant participé à la guerre sainte du temps de Li Moboron. La plupart des compagnons d'Andrachis étaient jeunes, certains avaient à peine plus de dix-huit ans. Mais n'était-il pas lui-même un enfant quand il avait répondu à l'appel de Moboron, bien des années plus tôt ?

Contrairement à lui, les jeunes Ssaniens qui l'entouraient n'auraient jamais à dissimuler leur art à une société oublieuse de ses plus anciennes traditions. L'ère des exécuteurs était revenue grâce à des hommes de sa trempe; jamais plus elle ne serait révolue.

Du coin de l'oeil, Andrachis vit un jeune homme se servir de son couteau pour prendre un morceau de viande sur la braise. Le Grand Exécuteur leva un sourcil désapprobateur.

- Cor, dit-il d'un ton sec.

- Oui, seigneur Andrachis ?

- Ton couteau... Par le passé, tes ancêtres s'en sont servis pour tuer les

hommes les plus puissants. Dois-tu vraiment l'utiliser pour manger ?

Cor Lakandir en resta bouche bée. Quelques vétérans ricanèrent; les exécuteurs les plus jeunes prirent un air perplexe, comme l'interpellé.

- Maître, je ne comprends pas. Quand ce couteau me sert pour la chasse, vous ne me faites aucun reproche...

- Parce que les armes des exécuteurs doivent servir à tuer, et uniquement à tuer ! La seule mission de ton couteau est de priver les victimes de leur âme...

Le jeune homme prit l'admonestation avec un grand calme. Décidément, il était fait d'un autre bois que ses camarades.

Il s'était joint au groupe moins d'un an plus tôt. Andrachis l'avait remarqué tout de suite parce qu'il n'appartenait pas à une bande mais était venu seul, comme à la grande époque de la confrérie des exécuteurs.

Et puis ce gamin lui rappelait quelqu'un...

Il lui avait fallu quelque temps pour s'apercevoir que c'était lui-même !

Bien souvent, le Grand Exécuteur songeait à l'avenir de son mouvement. Il était arrivé à la conclusion qu'il lui faudrait choisir un successeur sans trop tarder. Les longues vies, chez les siens, étaient plutôt rares...

Cor Lakandir semblait un excellent choix. Pas demain, bien entendu : il lui restait beaucoup à apprendre pour faire un chef digne de ce nom. Mais dans un futur plus ou moins proche...

A cette lumière, le découvrir aussi ignorant en matière de tradition était des plus inquiétants. Andrachis n'avait pas ressuscité la guilde des exécuteurs pour qu'elle survive sous une forme corrompue. Une telle occurrence salirait la mémoire de Li Moboron et de tous ses prédécesseurs. Plutôt que voir leur héritage bafoué, le Grand Exécuteur aurait préféré détruire la guilde de ses propres mains.

* * * * *

- Vous êtes sûr que c'est la bonne décision, Bones ? demanda Kirk.

Les deux hommes étaient sur le chemin de la salle de conférences.

- Absolument sûr. Je n'ai que trop joué au bel effarouché. Il faut faire face

Il serra les poings, conscient que ce qui l'attendait ne serait pas facile. Mais il ne s'était pas engagé dans Starfleet pour se laisser vivre.

- Ecoutez, Jim. Je suis l'expert de Ssan, oui ou non ? C'est même pour ça qu'on nous a confié cette mission de malheur !

- C'est vrai... Heureux de votre retour parmi nous, docteur.

- N'en faites pas toute une affaire, Jim. Je vous le demande comme un service. Je ne relève pas du syndrome de Rushton, ou d'une fièvre de Rigel. Je fais mon boulot, voilà tout.

Quand ils furent devant la porte, Kirk hésita un instant pour laisser à son ami la possibilité de changer d'avis. Or le médecin passa le premier.

* * * * *

Il fut heureux des regards ravis de Scotty, d'Uhura et de Chekov. L'indifférence apparente de Spock ne l'abusa pas. Quant à Clay Treadway, sa contrariété était évidente.

Et Jocelyn ?

Il aurait été incapable de le dire. Contente ? Surprise ? Admirative ?

Assez, Len, c'est son problème !

- Puisque nous sommes au complet, dit Jim en s'asseyant, je propose de commencer sans tarder. Scotty, nous vous écoutons.

- A vos ordres, monsieur. Si l'on en croit les senseurs, il y a une forte densité de Ssaniens biochimiquement altérés dans les montagnes situées à quelque deux cents kilomètres des zones peuplées. Le camp semble être installé dans des cavernes interconnectées.

- Deux cents kilomètres, répéta Spock. Assez près pour s'infiltrer dans les cités quand ils le veulent, et assez loin pour que personne ne vienne mettre le nez dans leurs affaires. Judicieux...

- Maintenant que nous savons où ils sont, continua l'Ecossais, nous pouvons les contacter et lancer le processus de médiation.

- Du bon travail, Scotty. (Il se tourna vers les Treadway :) Il ne reste plus qu'à rédiger le message qui incitera Shil Andrachis à répondre...

Clay réfléchit quelques secondes et lâcha :

- Un plan inadéquat...

- Pardon ? S'étrangla Kirk.

- Ça n'a pas la moindre chance de marcher.

- Et pourquoi donc ? S'enquit Chekov, dont le sang n'avait fait qu'un tour.

- Les exécuteurs ssaniens respectent deux choses : le courage et l'intelligence. C'est évident pour quiconque a étudié les documents de la bibliothèque. Le plan du capitaine Kirk ne déborde pas de ces deux qualités...

McCoy vit Kirk serrer les mâchoires pour ravalier sa colère.

Courage, mon vieux Jim, pensa-t-il, avec ce butor, vous n'avez pas fini d'en voir des vertes et des pas mûres !

- Auriez-vous une autre idée à proposer ?

- Bien sûr. Il faut contacter ces gens-là en personne, c'est l'évidence.

- Quelle absurdité, grommela McCoy.

Clay fit mine de ne pas avoir entendu. Mais le médecin n'était pas le seul de cet avis.

- En d'autres mots, dit Chekov, vous suggérez que quelqu'un se téléporte au

milieu de ces... cosaques ? Capitaine, est-ce une idée raisonnable ? Les exécuteurs ne vivent que pour tuer. Ne vont-ils pas étripier l'émissaire ?

- C'est possible, intervint Jocelyn. Dans les Corps diplomatiques, le risque est une partie intégrante du travail. Souvent, l'audace est ce qui fait la différence entre la réussite et l'échec.

McCoy ne pouvait croire qu'elle soutenait Clay sur ce point. Était-ce une sorte de fanatisme professionnel, ou un regain de dévotion pour son mari ?

- Le risque est une chose inhérente à la vie, dit Spock. Nous le savons tous. La question est : s'impose-t-il dans le cas présent ?

- J'en suis persuadé, dit Clay. Sinon, je ne demanderais pas à quelqu'un de nous accompagner.

- Nous ? demanda McCoy.

- Ma femme et moi... Capitaine Kirk, monsieur Spock, nous serions ravis de vous avoir avec nous. Avec ou sans hommes de la sécurité. Selon moi, cependant, aucune escorte ne sera suffisante pour nous protéger.

- C'est bien la première chose sensée qui sort de votre bouche, Treadway ! Explosa le médecin. Votre plan confine au suicide, m'entendez-vous, espèce de...

- Bones, assez ! cria Kirk. Nous ne sommes pas... Hélas, quand le médecin était lancé, même un amiral n'aurait pu l'arrêter.

- C'est de la folie, Treadway ! Si vous vous téléportez dans le camp des exécuteurs, ils vous transformeront en chair à pâté avant que vous ayez ouvert la bouche.

- Peut-être... concéda Clay. Mais je crois que vous nous sous-estimez, docteur. Ma femme et moi ne sommes pas des débutants; les situations dangereuses nous sont familières.

- Vous ne comprenez rien, Treadway ! Vous n'êtes jamais allé sur Ssan. Vous ne connaissez pas les exécuteurs. Moi oui ! J'ai vu ce qu'ils sont capables de faire. Croyez-moi, vous ne resterez pas vivants cinq minutes...

- Bones...

Cette fois, la voix de Jim était presque suppliante, et le médecin lui prêta quelque attention.

- Désolé, Jim. J'estime qu'il est de mon devoir de dire tout ça. (Il se tourna vers Jocelyn, espérant qu'elle serait sensible à sa logique :) Un type qui croit pouvoir rendre visite à un tas d'assassins et s'en sortir vivant est le dernier des idiots.

Elle ne répondit rien. A première vue, elle était aussi décidée que son mari à se faire massacrer.

- Vous avez exposé vos arguments, docteur, dit Kirk d'une voix glaciale. A présent, calmez-vous, ou je vous fais escorter hors de cette salle.

Le médecin comprit que ce n'était pas une menace en l'air. Il se cala dans son siège et se tut, l'air penaud.

Kirk continua :

- Les propos du docteur McCoy me semblent du plus haut intérêt, Il connaît les exécuteurs, et s'il dit que c'est trop dangereux, nous pouvons le croire. Même sans son intervention, j'aurais jugé le plan de M. Treadway trop téméraire. A mon sens, le jeu n'en vaut pas ta chandelle.

Le diplomate contempla ses ongles.

- Je vois... C'est votre dernier mot, capitaine ?

- Oui.

Clay releva les yeux.

- Dans ce cas, je suis contraint de prendre le commandement de cette mission. Article 957 du règlement de Starfleet. Je suppose que vous le connaissez ?

- Evidemment, fit Jim, une lueur inquiétante dans les yeux. Ça ne me semble pas une décision judicieuse, monsieur Treadway. Si vous avez étudié les archives, vous devez savoir que les diplomates qui ont agi ainsi l'ont presque toujours regretté.

- Presque toujours, capitaine Kirk ! Si je me souviens bien, vous étiez impliqué dans la plupart des cas que vous évoquez. Mais ma femme et moi ne sommes pas des diplomates ordinaires. Je vous parie que nous n'aurons pas l'occasion de le regretter.

Kirk aurait voulu argumenter, mais il savait que c'était inutile. McCoy en avait également conscience. Il avait déjà eu affaire à Clay Treadway : l'homme était aussi inflexible qu'arrogant.

- Scotty, dit Jim d'une voix lasse, préparez tout pour une téléportation demain matin. L'équipe sera composée de Clay et Jocelyn Treadway, de M. Spock, de moi-même et de deux hommes de la sécurité.

- Bien, monsieur, répondit l'ingénieur, visiblement dégoûté.

- C'est la mission la plus stupide dont j'ai entendu parler ! Explora le médecin.

- J'en doute, rétorqua Clay Treadway. J'ai entendu pire, et vous êtes dans l'espace depuis plus longtemps que moi.

McCoy eut du mal à digérer l'humour à froid du diplomate. Il y parvint pour Jocelyn, pour ses amis, pour la mission.

- D'accord, d'accord... Laissez-moi au moins vous accompagner. Mon expérience pourrait servir. C'est ce que pensait Starfleet...

Clay l'étudia un moment, comme s'il envisageait la possibilité que McCoy les accompagne.

- Je ne suis pas d'accord, dit-il. Starfleet se trompe, ce n'est pas une mission pour un médecin.

McCoy lança un S.O.S. visuel au capitaine. Kirk fit un petit geste signifiant qu'il n'avait pas le pouvoir de l'aider.

- Bon sang, Treadway, il ne s'agit pas que de vous ! Pensez à votre femme, au capitaine, à Spock, aux deux hommes de la sécurité...

- J'y pense, docteur, j'y pense... répondit le diplomate en se levant.

La colère submergea de nouveau le médecin.

- Treadway, vous ne pouvez pas faire une chose pareille !

Clay sourit : un mélange de condescendance et de triomphe.

- Croyez-vous, docteur ?

Il sortit, imperturbable.

Jocelyn hésita une fraction de seconde et le suivit.

La colère du médecin retomba lentement. Quand il se fut un peu ressaisi, il vit que ses collègues et amis le regardaient avec sympathie.

Il essaya de sourire, sans grand succès.

- Je...

Il secoua la tête. A quoi bon tenter de s'expliquer ? Ces gens le connaissaient mieux qu'il se connaissait lui-même. S'ils n'avaient pas compris ce qui venait de se passer, aucun discours n'y pourrait rien changer.

- Bones... commença Kirk.

Le médecin leva une main :

- Ne dites rien, Jim... Je vous en prie.

Rassemblant ce qui lui restait de dignité, il sortit d'un pas raide.

6

Les exécuteurs étaient toujours réunis autour du feu de camp. C'était une vieille tradition : après le repas, les hommes restaient ensemble pour évoquer les exploits de leurs ancêtres.

Andrachis racontait l'histoire de Hordin Mandris, un assassin qui avait reçu l'ordre de tuer ses vieux parents. Il la tenait de la bouche même de Li Moboron.

- Le commanditaire de l'exécution était le gouverneur d'Orthun, un homme corrompu qui ruinait la cité pour s'enrichir. Les parents de Mandris le savaient et réclamaient sa démission. Comme Mandris était le meilleur exécuteur de la région, le despote avait fait appel à lui...

Fidèle à son serment, l'exécuteur ne pouvait qu'accepter la tâche. Malgré leurs supplications, malgré le déchirement de son cœur, il massacra ceux qui lui avaient donné la vie.

Bien entendu, du point de vue d'un exécuteur, Mandris avait fait une offrande à ses parents en leur ôtant la vie de telle manière. Pourtant, il ne pouvait oublier que la cupidité était l'unique motif du gouverneur. S'il laissait faire, il y aurait d'autres meurtres, tous d'inspiration aussi peu noble.

Alors, sortant de la maison familiale où il venait d'égorger ses géniteurs, il se rendit au palais du gouverneur, et le tua avec le même couteau, lui rendant ainsi son honneur...

Il y eut des sourires et des murmures approbateurs. Andrachis se rengorgea.

- Tir-Andrachis ? dit une voix

C'était celle d'Ars Rondorin, le doyen des exécuteurs, qui prétendait avoir servi le prédécesseur légendaire de Li Moboron, Dal Biminoth.

Rondorin avait exécuté le gouverneur de Pitur, Thur Cambralos. Il avait fait de l'excellent travail.

- Je t'écoute, frère...

- Les gouverneurs doivent avoir contacté leur maudite Fédération. Les étrangers vont revenir. Il nous faut un plan pour les combattre.

- Tu as raison. La dernière fois, pendant la guerre de Moboron, les étrangers se limitaient à fournir une aide médicale. Aujourd'hui, Ssan est membre de la Fédération : il n'y aura plus de limites...

- Il paraît qu'ils ont des armes terribles, dit Lakandir.
- Une arme n'est jamais plus dangereuse que celui qui la tient, répliqua Andrachis. Les gens de la Fédération ne sont pas dangereux.
- Pas dangereux ? demanda un des plus jeunes exécuteurs.
- Ce sont des pleutres, indignes de nous laver les pieds. Je les ai connus... (Il se tut, envahi par ses souvenirs.) Ce ne sont que des lâches, à une ou deux exceptions près. Nous n'avons rien à redouter.

Lakandir ne renonça pas :

- J'ai entendu dire qu'ils n'ont pas que des armes, mais aussi des techniques pour détecter les gens où qu'ils soient. Ils peuvent savoir où nous nous cachons, et...

Andrachis leva une main :

- Qu'ils viennent ! Qu'ils viennent ! Nous les briserons comme un fétu de paille et nous les renverrons dans les étoiles !

* * * * *

- Un ennui, Scotty ! s'exclama Kirk. Encore un ?
- J'ai analysé la zone, autour du camp des exécuteurs. Elle est truffée de maldinium.
- Maldinium ? La substance qui a causé des problèmes de téléporteur, sur Gamma Caius 7 ?
- Gagné, chef ! Et ces problèmes vont se reproduire si nous essayons de téléporter l'équipe directement dans les cavernes.
- Si ce n'est que ça, ne vous tracassez pas, Scotty. Je n'ai pas l'intention d'apparaître au milieu des exécuteurs. Je préfère une approche plus classique...
- Vous rematérialiser à un kilomètre de l'objectif vous irait-il, monsieur ?
- Ce qui m'irait, Scotty, c'est de botter les fesses de ce Treadway ! Hum, oubliez que je viens de dire ça...
- Volontiers, monsieur. Mais si vous avez besoin de quelqu'un pour le faire à votre place, pensez à moi.
- Je n'y manquerai pas... Pour en revenir aux choses sérieuses, un kilomètre me paraît la distance idéale.
- Et si nos « amis » trouvent que la chose manque de panache ?
- Nous leur parlerons du maldinium... Si Treadway veut éparpiller ses molécules dans un rocher, ce sera son problème...
- Très bien, monsieur. Bonne soirée, et reposez-vous bien.
- Merci, Scotty. Bonne nuit à vous aussi.

* * * * *

Leonard McCoy ne pouvait pas dormir. Depuis la fin de la réunion, il se sentait angoissé comme un poisson jeté sur l'herbe par un pêcheur.

*Mais ce n'est pas moi qui ai avalé ce foutu hameçon, c'est Jim et Spock !
Et Jocelyn !*

Il se débarrassa des couvertures et se leva, prêt à faire les cent pas pour le restant de la nuit.

Si seulement j'avais pu convaincre ce crétin de Treadway de m'emmener. Pour ça, il aurait fallu ne pas faire cette scène stupide, mais agir en professionnel. A sa place, je n'aurais pas voulu non plus d'un excité dans mon équipe...

Il flanqua un grand coup de pied à une de ses pantoufles.

Des « si », toujours des « si » ! Foutaises ! Si mon mariage ne s'était pas cassé la figure ! Si le médicament capable de sauver mon père avait été trouvé quelques mois plus tôt ! S'il n'avait pas fallu sacrifier Edith Keeler pour sauver le futur...

A quoi ça rime, ces lamentations ? Ce qui est fait...

Il fut interrompu par la sonnette de la porte.

A cette heure ? Bon sang, je ne vais pas avoir des hallucinations auditives, pour corser le tout ?

Ce n'était pas une hallucination.

- Un moment, j'arrive ! dit-il en cherchant la pantoufle dans laquelle il avait shooté.

Quand il fut prêt, les portes s'ouvrirent et ce qu'il vit lui coupa le souffle.

- J'espère que je ne te dérange pas, dit Jocelyn. Je ne pouvais pas dormir, et j'avais le sentiment que tu serais éveillé aussi.

- Tu... Heu... C'était bien vu... Je ne dormais pas.

- Je reste sur le seuil, ou j'entre ? demanda-t-elle.

McCoy prit conscience de la situation. Son ancienne femme, en déshabillé vapoureux, debout devant sa porte, en pleine nuit...

- Bien sûr, entre, entre... Ma cabine n'est pas...

- Ne dis rien, Len. Ta cabine, c'est toi, tout ce que tu es devenu depuis que...

Elle se tut, mal à l'aise.

-... Que tu m'as envoyé me balader dans l'espace ?

- Oui. Depuis que j'ai fait ça...

Son sentiment de culpabilité était évident.

Et alors ? pensa le médecin. *Il y a de quoi se sentir coupable, non ?*

- Tu veux boire quelque chose ? dit-il, aussi mat à l'aise qu'elle.

- Avec plaisir. Je suppose que tu n'as pas de vin ?

- Non, mais j'ai du brandy...

- Ça ira très bien...

McCoy s'approcha du bar.

Que vient-elle faire dans ma cabine, habillée comme ça, en pleine nuit ?

Hum... Pas vraiment dur à deviner...

Il ouvrit la porte vitrée...

Allons, Lenny, mon petit, un peu de retenue ! Nous sommes au vingt-troisième siècle, que diable ! Ce n'est pas parce qu'une femme rend visite à un homme dans sa cabine qu'elle veut...

Saisit une bouteille...

Surtout avec le genre de passé que nous avons en commun... Docteur Leonard McCoy, vos hormones finiront par vous jouer des tours !

La déboucha et se retourna...

- Leonard ?

- Oui ?

- Tu veux bien me garder jusqu'au matin ?

McCoy la regarda, bouche bée.

- S'il te plaît, Len...

Dans le silence qui suivit, le médecin entendit un bruit étrange.

Il avait laissé tomber la bouteille. Grâce à la moquette, elle ne s'était pas cassée. Mais elle se vidait.

- Oh ! Len, mon pauvre chéri ! s'exclama Jocelyn. Elle se précipita et ramassa la bouteille. McCoy prit une serviette en papier dans le bar et s'agenouilla pour éponger le brandy.

Ils se retrouvèrent face à face. Jocelyn approcha sa bouche de la sienne comme si les mauvaises choses qui les avaient séparés n'existaient plus.

Mais elles existent ! Len, souviens- toi du chagrin, de la douleur, de la rancune. Cet après-midi d'été brûle encore dans ta mémoire.

Et alors ? répliqua une autre partie de son cerveau. *Est-ce une raison pour te complaire dans ton malheur ? Pour le chouchouter comme un animal familier ? Pour renoncer à une seconde chance ?*

McCoy ta prit dans ses bras et l'embrassa. Puis, alors qu'il allait succomber au vertige, il la repoussa.

- Len, pourquoi ?

- Je ne peux pas faire ça !

Il aurait tout donné pour la reconquérir. Mais les choses ne pouvaient pas se passer ainsi...

- Pourquoi ?

- Parce que tu es sa femme !

Elle secoua la tête :

- Non, Len, plus maintenant. Pas au sens biblique du mot, en tout cas...

- Je ne peux pas ! répéta-t-il. Ça ressemblerait trop à...

Jocelyn lui posa un doigt sur les lèvres.

- Ne le dis pas, c'est inutile. Tu as raison, Len. On ne peut pas. Pas maintenant, pas comme ça...

Il la désirait comme jamais il n'avait désiré personne. Mais c'était impossible. Tout simplement impossible.

Elle lui posa un baiser sur la joue, se releva et se dirigea vers la porte. Il ta suivit des yeux, le cœur brisé...

* * * * *

Clay Treadway attendait depuis cinq ou six minutes devant ta porte de sa femme. Il avait sonné sans obtenir de réponse, puis sonné à nouveau... C'était bizarre, Jocelyn n'avait pas le sommeil si lourd...

Etait-elle malade ? Gravement, peut-être... L'idée le terrorisa. Il était incapable d'imaginer la vie sans elle.

Pourtant... Elle voulait reprendre sa liberté. Comme si tout ce qu'ils avaient vécu ne comptait plus.

Non, elle n'était pas malade... Elle jouissait d'une santé éblouissante, et il le savait.

Il sonna encore.

Quant à ses envies de divorce, elles passeraient, il en était convaincu. Tous les couples traversent de mauvaises passes. Un jour, tout rentre dans l'ordre.

Il entendit un bruit de pas, derrière lui, et se retourna, honteux d'être surpris à attendre devant cette porte comme un amoureux transi.

- Clay ? dit Jocelyn d'une voix neutre.

Il vit dans son regard quelque chose qu'il n'aurait jamais cru y lire : de l'indifférence à son égard. De l'indifférence et un peu de... pitié ?

- D'où viens-tu ? demanda-t-il, péremptoire.

Au fond de lui, il connaissait la réponse.

- Si tu es venu pour parler de la mission, dit-elle, je t'écoute. Sinon, nous ferions mieux d'aller dormir.

Clay serra les poings. Il lui fallut un moment pour reprendre contenance.

- Je voudrais revoir quelques détails...

- Très bien. Entrons...

La porte s'ouvrit et elle avança, impériale.

Contenant sa colère, Clay ta suivit.

* * * * *

Jim Kirk commençait à s'impatienter quand les époux Treadway arrivèrent en salle de téléportation. Spock, Peterson et Diaz, les deux hommes de la sécurité, et lui attendaient depuis un bon quart d'heure.

Quelque chose a dû se passer entre eux, cette nuit, ou peut-être ce matin, pensa Jim. *A voir leurs têtes, ce n'était sûrement pas agréable. Enfin, si la mission n'en souffre pas...*

Sans un mot d'excuse, Jocelyn et Clay Treadway prirent place sur la plateforme de téléportation.

- Scotty, quand vous voudrez, dit Jim.
- Je suis prêt depuis un sacré moment, monsieur.
- Alors, énergie !

* * * * *

Kirk et ses compagnons se rematérialisèrent sur une saillie rocheuse dominant une vallée couverte de neige. Le ciel était d'un bleu magnifique; il faisait un froid de gueux.

- Dans quelle direction se trouvent les cavernes ? demanda Treadway, se souvenant qu'il commandait la mission depuis la veille.

Peterson lui répondit :

- Sur notre gauche, monsieur. Il doit y avoir environ...
- Un kilomètre de marche, je sais ! Merci, soldat...

Peterson serra les mâchoires. Il était caporal.

- A votre service, monsieur... grinça-t-il.

Diaz avait les yeux sur l'écran de son tricordeur.

- M. Scott avait raison, dit-il, il y a une grande quantité de maldinium dans les environs. Ça perturbe aussi les relevés de formes de vie, monsieur. Les exécuteurs peuvent nous tomber dessus sans que le tricordeur les repère.

- C'est pour ça que vous êtes là, Diaz. Vos yeux et ceux de Peterson valent tous les tricordeurs du monde.

L'homme eut un sourire imperceptible :

- Merci, monsieur.

Le petit groupe se mit en marche. Jim regarda autour de lui. Au loin se dressait une superbe paroi rocheuse qui lui rappelait quelque chose.

- Ce n'est pas El Capitan, Jim, dit Spock, qui marchait auprès de lui. Il fait beaucoup plus froid. Et si vous tombiez, il n'y aurait personne pour vous retenir.

Le capitaine sourit. Le Vulcain faisait allusion à un incident datant de quelques années, juste avant qu'ils rencontrent Sybok, son demi-frère. Jim escaladait une paroi du parc national Yosemite. Il n'était pas encordé et, ayant lâché prise, était parti dans une chute mortelle.

Enfin, qui aurait été mortelle sans Spock, qui le suivait, chaussé d'une paire de bottes antigravs. L'officier en second l'avait rattrapé par la cheville à quelques mètres du sot.

- Vous me connaissez trop bien, Spock. Comment avez-vous deviné que je

m'attaquerais volontiers à cette paroi ?

- Il y a un proverbe, chez nous : « Les Terriens sont comme les enfants - à ceci près que les enfants apprennent ! »

- Spock, je...

Un cri retentit. Jim sortit son fusil, tous les sens en alerte.

- C'est Diaz, dit Spock.

L'homme était étendu sur la neige, les deux mains autour du cou comme s'il voulait s'étrangler.

- Qu'y a-t-il ? cria Treadway.

Le capitaine et son second avaient déjà jaugé la situation.

- A terre, Treadway ! cria Jim.

Les deux diplomates s'aplatirent sur la neige. Kirk et Spock regardaient Diaz. Le malheureux avait lâché son cou, d'où dépassait la garde d'un couteau.

- L'exécuteur ne pouvait être caché que là, fit Spock, désignant un rocher dans l'axe du lancer.

Les deux officiers approchèrent, prêts à tirer.

Il y avait une multitude d'empreintes, mais pas trace du meurtrier.

Dans sa jeunesse, le capitaine aurait pris le risque d'approcher du corps de Diaz pour s'assurer qu'il n'y avait vraiment plus rien à faire. Avec les années, il avait appris à reconnaître un cadavre.

Il se retourna pour voir où en était Peterson, supposé protéger les diplomates.

Le caporal gisait dans la neige. Il n'avait même pas eu le temps de crier.

- Spock ! Les diplomates !

Le Vulcain se précipita, fusil au poing.

- Ne vous inquiétez pas, capitaine, je les couvre.

Il n'y avait toujours aucun signe de l'ennemi.

Jim sortit son communicateur :

- Kirk à l'Enterprise !

- Ici Scott, monsieur. Tout va bien ?

Jim n'avait pas le temps d'entrer dans les détails.

- Remontez- nous, Scott ! Tout de suite !

Il n'attendit pas la réponse de l'ingénieur. Autour d'eux, des silhouettes tout de blanc vêtues se déplaçaient à une vitesse incroyable.

Pas étonnant qu'on ne les ait pas vus, pensa Jim. Des tenues blanches, un camouflage parfait !

Il tira sans vraiment viser et toucha quand même sa cible. L'exécuteur ssanien s'écroula sans un cri. Un autre surgit derrière Spock, couteau au poing. Kirk tira de nouveau, sauvant la vie du Vulcain.

Mais cela ne faisait que retarder l'échéance. Sur un terrain inconnu, entourés par des dizaines d'exécuteurs, les deux officiers n'avaient pas une

chance. Mais que faisait donc Scotty ?

Jim tira une troisième et une quatrième fois, manquant sa cible en ces deux occasions. Il levait de nouveau le bras pour viser quand un exécuter, jailli d'on ne sait où, sauta sur lui, dague brandie.

Le capitaine bloqua le poignet de son adversaire. Les deux combattants roulèrent à terre.

Un peu plus loin, Spock tournait sur lui-même comme un derviche, tirant sans cesse pour protéger les diplomates.

D'un puissant atemi, Jim réussit à se débarrasser de l'exécuter. Alors qu'il reprenait son souffle, il vit une forme blanche se précipiter sur Spock, le percutant en plein dos. Avant que le Vulcain ait repris son équilibre, trois autres Ssaniens bondirent sur lui.

Les époux Treadway restaient sans protection. Un Ssanien prit Jocelyn par le bras et la tira vers lui. Clay tenta de s'interposer. Deux formes blanches l'envoyèrent valdinguer, non loin de Spock.

Kirk comprit pourquoi les Ssaniens agissaient ainsi. Ils voulaient faire des prisonniers

Le capitaine avait perdu son fuseur dans la bagarre. Désarmé, il se dirigea vers Jocelyn, toujours tenue par un Ssaruen. S'il fallait se battre à mains nues...

Non, ce serait inutile ! Une légère distorsion, juste au-dessus de la scène, lui apprit que la délivrance était proche.

Un bruit caractéristique se fit entendre.

Le téléporteur !

Le rayon enveloppa Spock, Clay Treadway et les corps de Diaz et Peterson. Avant que les exécuteurs aient compris ce qui se passait, tous disparurent.

Kirk soupira de soulagement. Jocelyn Treadway et lui n'avaient plus que quelques secondes à passer dans cet enfer.

Une... Deux... Trois... compta-t-il mentalement

Rien ne se produisit.

Kirk regarda autour de lui, cherchant à comprendre pourquoi ça ne fonctionnait pas. Au milieu d'une foule d'exécuteurs en tenue blanche, il aperçut le visage de Jocelyn, les yeux écarquillés d'horreur.

L'Enterprise les avait abandonnés !

LIVRE DEUXIÈME

SSAN

1

- Désolé, dit Leonard McCoy, sa voix de jeune homme résonnant dans la salle de détente de l'USS-Republic. Je refuse d'accepter ce genre de délire...

Il planta son regard dans celui de Merlin Carver, son meilleur ami à bord.

- Un meurtre est un meurtre, Merlin. Un point c'est tout.

- Pas sur Ssan. L'assassinat est un impératif culturel. Moboron se voit comme le médiateur de cet impératif.

- Et ça suffit à tout excuser ? Sous prétexte que c'est culturel, ce type peut faire ce qu'il veut ?

- Ecoute, Len, les pratiques de Moboron me dégoûtent autant que toi. Il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas broncher. Mais je suis terrien, pas ssanien. Je ne me sens pas en position de juger.

- Merlin, c'est le plus grand tissu d'âneries que j'aie jamais entendu. Je n'ai pas besoin d'être une brique pour savoir reconnaître un joli bâtiment. Inutile d'être ssanien pour savoir que Moboron commet des actes contre nature

- Contre quelle nature ?

- Contre la nature !

- Allons, Leonard, tu ne peux contraindre les autres espèces à se comporter comme nous. Pourquoi adopteraient-elles notre définition de la mort ? Tu fais de l'anthropomorphisme, mon vieux.

- Anthropomorphisme ? s'indigna McCoy. Défendre le droit à l'existence des individus n'a rien à voir avec l'anthropomorphisme !

Les portes de la salle s'ouvrirent pour laisser passer les trois autres membres de leur équipe de médecins de l'espace en formation : Warren Huang, Paco Jiminez et Janice Taylor. Ils se dirigèrent vers la table de McCoy et Carver.

- Tu as raison, répondit Merlin, à condition que les individus revendiquent ce droit ! Les Ssaniens...

- Encore en train de discuter philosophie ? Coupa Taylor, railleuse.

- Oui, renchérit Jiminez, sommes-nous les cinq médecins les plus prometteurs de Starfleet, ou de foutus bavards ?

- Et quel est le sujet, cette fois ? Combien d'anges peuvent danser sur l'arête d'un cristal de dilithium ?

- Non, dit McCoy, nous parlions de Ssan.

- Ah ! Ssan... répéta Huang.

- Carver trouve que leur manie de s'entre-tuer est tout à fait légitime.

- Selon leurs critères ! Leonard voudrait les empêcher de vivre comme ils veulent sur leur planète.

- Oui, et je persiste à dire qu'ils n'ont pas le droit d'exécuter leurs prochains. La vie est sacrée, sur Ssan comme ailleurs.

- Pourquoi ? Parce que nous le décrétons ? Pour toi, les Ssaniens n'ont pas voix au chapitre.

- Le Bien et le Mal sont des notions absolues. Tuer est mal

- Et que fais-tu de la Prime Directive ? demanda Huang.

- Ne confonds pas la loi et la morale, Warren. La Prime Directive nous interdit d'intervenir. Elle ne nous oblige pas à approuver.

- McCoy a raison, dit Jiminez. Nous conservons le droit à l'indépendance d'esprit, heureusement.

- Du bla-bla ! rétorqua Carver. Ce que vous appelez indépendance n'est qu'hypocrisie ! Moi, je regarde les choses en face

- Tu sombres dans la facilité morale, voilà tout ! Tança McCoy.

- Oui, approuva Huang, la facilité morale !

- Warren, si je te disais ce que tu peux faire de tes leçons de civisme... Et toi aussi, Len

Huang sourit :

- Je me réserve le droit de ne pas obtempérer. Comme la Prime Directive m'y autorise...

- Enregistré, Warren, répondit Carver, acceptant de passer à un ton plus détendu. Mais je pense que Len et toi êtes de foutus moralisateurs.

- Tu sais, Merlin, ironisa McCoy, en principe, je refuse de réaliser des lobotomies, mais dans ton cas, je pourrais faire une exception.

- Ces garçons sont charmants, soupira Janice Taylor. (Elle s'assit.) Positivement charmants...

Il y eut un moment de silence pendant lequel McCoy se rappela qu'ils étaient avant tout des amis. Carver était un type fantastique... Sauf quand il parlait philosophie !

- Les enfants, soupira Jiminez, je me demande si vous êtes aussi découragés que moi...

- C'est l'idée de le téléporter sur Ssan, dans le bain de sang de Pitur, qui te démoralise ? demanda Carver.

- Oublie le bain de sang, mon vieux. Ça fait partie du métier. Je parlais de servir sous les ordres de Vincent Bando.

- Et alors ? S'étonna McCoy.

Tous le regardèrent.

- Tu n'as rien entendu dire ? S'étonna Taylor. Bando est la pire peau de vache du corps médical de Starfleet. Il te bouffe le foie en un clin d'œil !

- N'exagère pas, Janice ! Comment est-il, en réalité ?

Personne ne répondit. Taylor lui prit la main et la tapota comme s'il était un patient à qui elle devait annoncer une maladie mortelle.

- C'est si grave que ça ? S'inquiéta Leonard.

- Encore plus ! Intervint Jiminez. Un ami de mon frère était sous les ordres de Bando, à bord du Constellation. Il en parle comme de la pire période de sa vie...

- Bando est une véritable punition en temps normal, ajouta Huang. Confronté à une situation comme celle de Pitur, ça va être horrible... Dire que j'aurais pu devenir ingénieur...

- Eh bien, dit Leonard, j'ai choisi l'espace pour oublier mes problèmes. A première vue, ce docteur Bando a tout pour distraire efficacement un homme...

Tous se turent, effarés par la détresse que masquait l'humour noir de leur camarade. Même Carver, qui savait pourquoi McCoy avait fui la Terre, en resta muet.

Len regretta d'avoir jeté un froid sur la conversation. Mais il prenait un plaisir pervers à les voir si mal à l'aise.

Pourquoi se cacher la vérité ? Il aimait jouer les martyrs. Son mariage raté lui conférait une certaine aura auprès de ses compagnons.

Bien sûr, il aurait troqué de bon cœur sa tragédie contre une vie normale, avec une famille, une jolie maison, une carrière toute tracée...

Jocelyn avait rendu la chose impossible

En règle générale, c'était Carver qui se chargeait de réchauffer l'atmosphère après un des « bons mots » douteux de son ami. Cette fois, il n'en eut pas le temps, car l'intercom siffla :

- *Capitaine Hillios à l'inter*, dit une voix mélodieuse et pourtant autoritaire. *Les docteurs McCoy, Carver, Taylor, Huang et Jiminez sont attendus en salle de téléportation 1 dans trente minutes. Nous approchons de Ssan.*

- Trente minutes, commenta Huang, juste de quoi enfile un caleçon propre !

La plaisanterie fit long feu. Ssan n'était plus une abstraction philosophique, à présent. Le bain de sang les attendait

* * * * *

Sur le chemin de la salle de téléportation, Jiminez trouva un nom pour leur équipe.

- Les Rafistoleurs de Ssan ! S'exclama-t-il. Qu'en pensez-vous ?

- J'aime bien, approuva McCoy.

- Moi aussi, dit Huang. Ça a un petit côté entraînant...

Quand ils arrivèrent, McCoy jeta un regard sombre au technicien debout derrière la console du téléporteur. C'était Kurt Sorenson, un bleu qui avait rejoint le Republic en même temps que les cinq jeunes médecins.

* * * * *

- De quoi vous parliez, dans le couloir ? Demanda Carver.

- De rien, grogna McCoy.

- Eh bien, Len ! C'est ton ami Merlin qui te parle ! Mais qu'as-tu, tu es blanc comme un linge...

- Je déteste les téléporteurs, souffla McCoy.

- Pardon ? Parle plus fort, Len.

- J'ai dit que je déteste les téléporteurs

- Ne me fais pas croire que tu as peur que tes atomes soient éparpillés dans l'espace

- C'est exactement ça...

Le capitaine entra dans la salle. Instinctivement, McCoy redressa les épaules.

Hillios les dévisagea l'un après l'autre.

- Au moins, vous êtes tous là. Dans la dernière équipe, il y avait un type qui ne supportait pas l'idée d'être téléporté. Vous vous rendez compte, au vingt-troisième siècle

Carver donna un coup de coude dans les côtes de McCoy. Par chance, ils étaient au deuxième rang, et le capitaine ne vit rien.

- Jeunes gens, continua l'officier, je vous souhaite bonne chance de tout cœur. Ce n'est pas un pique-nique qui vous attend, sur Ssan. (il se tourna vers le technicien :) Prêt, monsieur Sorenson ?

- Prêt, capitaine

McCoy sentit tous ses muscles se crispier. Sa haine des machines ne se limitait pas au téléporteur. Il détestait toutes les fichues mécaniques dont dépendait la vie des hommes. Le téléporteur correspondait à la définition.

- Energie ! ordonna Hillios.

Leonard ferma les yeux.

Le rayon du téléporteur l'enveloppa.

Un bref instant, il crut sentir le froid de l'espace enfoncer des milliers de petites griffes dans sa chair. Le froid ? Non, pas le froid... La sensation se

transformait en chaleur. Une chaleur terrible.

* * * * *

- Mon Dieu ! s'exclama Carver.

McCoy ouvrit les yeux et découvrit un spectacle de dévastation comme il n'en avait jamais vu.

- Mon Dieu... lâcha-t-il entre ses dents serrées. L'endroit où ils s'étaient rematérialisés avait autrefois été la salle du Conseil de Pitur. Quelque temps auparavant, les têtes pensantes de Ssan s'y étaient rencontrées pour reconstruire leur société sur des bases plus progressistes.

Ce temps était bien loin...

Aujourd'hui, la salle n'était plus qu'un charnier où s'entassaient les morts et les agonisants. Les murs, le sol et le plafond étaient tachés de sang. Un cyclone aurait fait moins de dégâts.

Jusqu'à cette minute, la mission sur Ssan avait paru presque facile aux jeunes médecins. L'expression « faire face à un désastre » était restée des plus abstraites. Maintenant, elle prenait tout son sens...

Il y avait déjà du personnel médical, mais en nombre insuffisant.. La salle devait être pleine à craquer quand la bombe avait explosé.

McCoy écarquilla les yeux. Il lui semblait impossible que tant de souffrances soient réunies dans un si petit périmètre. Des dizaines et des dizaines de blessés appelaient au secours.

- Attention !

Leonard tourna la tête assez vite pour voir un homme en uniforme de médecin-chef - pantalon noir et tunique bleue - foncer sur lui. L'officier lui flanqua une solide bourrade et il partit en vol plané.

En tombant, il vit que quelque chose s'était détaché du plafond pour s'écraser à l'endroit où il se trouvait. Un morceau de roc, fragment d'une énorme dalle...

Avant qu'il ait compris toutes les implications de ce qui venait de se passer, des mains puissantes saisirent sa tunique et tirèrent. Il se retrouva debout, complètement abasourdi.

L'homme qui l'avait bousculé le regardait dans les yeux, son nez touchant presque le sien. Len aperçut un visage carré entouré de cheveux gris. La bouche aux lèvres fines trahissait une certaine dureté de caractère.

Le type le repoussa :

- A l'avenir, essayez de garder les yeux ouverts. J'ai trop de travail pour jouer les nounous, compris !

Bando, murmura une voix dans le crâne de McCoy. *Vincent Bando*.

Ça ne pouvait être que lui. Il n'y avait pas d'autre médecin-chef affecté

sur Ssan.

- Oui, monsieur, bredouilla McCoy.

Bando désigna un groupe de Ssanien blessés, près d'un amas de pierres tombées du plafond.

- Au boulot ! grogna-t-il.

L'expression de son visage indiquait qu'il avait l'habitude d'être obéi.

McCoy essaya d'obtempérer. En vain. Ses jambes refusaient de bouger.

- A vos ordres, monsieur, bafouilla-t-il de nouveau, livide.

Bando s'approcha.

- Alors, docteur, que se passe-t-il ? C'est la première fois qu'on vient en enfer, peut-être ? Remuez-vous les fesses, imbécile

Les derniers mots, beuglés à cinq centimètres de son visage, firent un choc salutaire à Leonard. Lèvres serrées et narines pincées pour ne pas sentir l'odeur de chair brûlée, il partit comme un automate en direction des blessés.

Derrière lui, le médecin-chef faisait subir le même sort à ses compagnons. McCoy ne s'en souciait plus. A mesure qu'il approchait des blessés, sa formation reprenait le dessus.

C'est un médecin digne de ce nom qui se pencha sur eux.

Il y en avait cinq. Deux allaient mourir dans les minutes à venir. Un troisième les suivrait de peu. Les deux derniers avaient peut-être une chance.

Len s'agenouilla. L'odeur de chair carbonisée était presque insupportable. Luttant contre son envie de vomir, il passa son tricot médical le long du corps d'un malheureux.

Les relevés confirmèrent son diagnostic visuel : brûlures au troisième degré, fractures diverses, blessures avec pénétration d'éclats métalliques. Malgré tout, les signes vitaux étaient bons. Le patient était jeune : avec des soins adéquats, il s'en tirerait.

Alors que Leonard posait son tricot pour prendre une seringue, les petits yeux du Ssanien s'ouvrirent et se posèrent sur lui. Quand il vit la seringue, le blessé s'affola :

- Non... Non... gémit-il.

- Du calme... Je suis ici pour vous aider...

Le Ssanien secoua faiblement la tête.

- Laissez-moi, supplia-t-il.

- Impossible... Je suis médecin.

Le Ssanien leva une main. Au prix d'un terrible effort, il parvint à la poser sur le corps de l'autre blessé.

C'était une femme, aussi sévèrement touchée que le jeune homme. McCoy se demanda si elle représentait quelque chose pour lui, ou s'il était simplement chevaleresque, même en de si atroces circonstances.

D'un point de vue médical, commencer par l'un ou par l'autre revenait au

même. D'ailleurs, Len avait le temps de les sauver tous les deux...

En conséquence, et malgré ses protestations, il planta sa seringue dans le bras de l'homme, qui tenta de lui saisir le poignet. Mais le puissant calmant qu'il venait de lui injecter fit presque aussitôt effet.

Leonard se tourna vers sa femme. Le tricordeur lui apprit que ses blessures étaient plus impressionnantes que graves. Compte tenu de son poids et de sa taille, il lui injecta une dose de calmant moins forte.

Il s'occupa ensuite de nettoyer puis de couvrir de peau artificielle les principales blessures des deux Ssaniens. Rapidement, toutes les hémorragies cessèrent. Il ne restait plus qu'à transférer les blessés dans un hôpital...

Une fantastique explosion se fit alors entendre. McCoy tourna la tête, prêt au pire. Mais ça ne s'était pas produit dans la salle. Par une fenêtre, Len aperçut une tour en flammes, dans le lointain. Quelques minutes plus tôt, il l'aurait juré, ce bâtiment était intact.

Ce fut à ce moment, devait-il se souvenir plus tard, qu'il comprit ce que signifiait une mission sur Ssan pendant la Guerre des Exécuteurs. Travailler dans le danger était une chose; voir un nouveau foyer de destruction se dresser avant d'avoir contenu le précédent en était une autre.

La voix de Bando retentit :

- Très bien, jeune homme, cessez de bayer aux corneilles et finissez le travail. Moboron a fait en sorte que nous n'ayons pas le temps de nous ennuyer, aujourd'hui.

McCoy hocha sa tête. Comme les deux blessés n'avaient plus besoin de lui, il ouvrit son communicateur :

- McCoy au poste médical 1 de la Fédération : deux blessés à téléporter.

La réponse ne se fit pas attendre :

- *Compris, McCoy. Et félicitations pour votre affectation parmi nous !*

Vous étiez pistonné ?

Len frissonna. Il aimait l'humour noir, mais dans certaines circonstances...

Bah, autant m'y faire. C'est une façon comme une autre de ne pas devenir cinglé, ici.

Un de ses patients murmura quelque chose. C'était l'homme, revenu à sa conscience malgré une dose de calmant à assommer un bœuf.

Quand ses yeux rencontrèrent ceux de Leonard, la haine qui y brûlait faillit lui arracher un cri de surprise. Le Ssanien, s'il avait pu, aurait volontiers sauté à sa gorge de son sauveur pour la lui déchirer à belles dents.

Il délire, c'est tout. Quoi d'autre peut vous faire haïr l'homme à qui on doit la vie ?

Il y avait plus important.

Pourquoi a-t-il récupéré si vite ? Ai-je fait une erreur de dosage ?

Il cessa vite de se poser sa question. Le rayon du téléporteur enveloppa

les deux Ssaniens, qui disparurent dans une gerbe d'étincelles.

2

Assis sur les talons, le dos appuyé contre un mur, McCoy tentait de récupérer un peu d'énergie. Levant les yeux, il apercevait à peine les tours du palais gouvernemental. Une épaisse fumée obscurcissait le ciel.

Il ne restait plus de Ssaniens vivants dans la zone. Ceux qui s'en étaient sortis indemnes avaient été évacués depuis longtemps. Les derniers blessés venaient d'être pris en charge par les téléporteurs de la section médicale. La plupart des cadavres avaient également été évacués, mais il faudrait attendre le matin pour que des équipes de secouristes fouillent les décombres afin de leur arracher les dernières victimes.

Les seuls êtres vivants encore présents étaient les médecins et infirmiers de Starfleet, tous dans un indescriptible état de fatigue physique et mentale. Aux yeux las de McCoy, ces silhouettes évoquaient des goules grouillant sur les lieux d'un désastre humain longtemps après que la dernière goutte de sang eut séché.

- Léonard, quel est ton avis ? demanda Carver.

McCoy sursauta en entendant son prénom. Il scruta le visage de son ami, qui venait de s'asseoir près de lui. Merlin avait un teint de cire, les joues creuses, le regard vitreux.

- Mon avis sur quoi ? rétorqua McCoy d'une voix monocorde.

Il lui semblait entendre quelqu'un d'autre parler.

- Combien de temps Bando va nous laisser ici ?

- Aucune idée, répondit McCoy. Il veut que nous soyons sur le qui-vive au cas où Moboron recommencerait aujourd'hui. Mais ça fait un moment que les derniers blessés ont été téléportés...

- Oui, un sacré moment... Len, il y a près de dix-sept heures que nous sommes sur la brèche. Bientôt, on ne va plus être bons à rien. (il soupira.) Il nous faut du sommeil. Impossible d'attendre éternellement que Moboron agisse.

- C'est drôle... On dirait que notre conversation sur la philosophie des exécuteurs date de plusieurs années.

Carver lui lança un regard aigu. Peut-être s'attendait-il à un second assaut verbal, maintenant qu'ils pouvaient juger sur pièces les conséquences de cette philosophie ? Mais McCoy était bien trop fatigué.

Des bruits de pas leur firent tourner la tête. Taylor, Huang et Jiminez

approchaient. Ils venaient d'interroger les anciens sur la suite des événements.

- Alors ? demanda Carver.

Jiminez secoua la tête :

- Personne ne peut rien dire. Ce n'est pas qu'une affaire de vies à sauver.

Bando prend tout ça sur un plan personnel.

- C'est vrai, dit Taylor. Lui contre Li Moboron. Un duel à mort. Et, d'après ses hommes, il déteste perdre

Huang esquissa un sourire.

- Un type charmant, ce Bando. Il correspond à tout ce qu'on dit de lui, en pire ! Je ne voudrais pas...

- Un instant ! coupa McCoy. (Il cligna des yeux, pas tout à fait sûr de ce qu'il avait vu.) Mais oui, c'est ça. Un téléporteur en action, par là !

Les autres regardèrent.

- Bien observé, dit Taylor. Certains d'entre nous s'en vont...

- Mais où vont-ils ? demanda Carver. Au cantonnement, ou sur le site d'un autre attentat ?

- Je n'en ai pas la moindre idée, dit Jiminez. Nous devrions peut-être...

Il ne finit jamais sa phrase. Le rayon du téléporteur enveloppa les cinq amis, qui se retrouvèrent dans une grande salle d'hôpital. Les lits étaient occupés par les Ssaniens qu'ils avaient sauvés un peu plus tôt.

- Oh non ! gémit Carver. Quoi encore ?

Un des vétérans de l'équipe de Bando approcha. C'était une petite bonne femme à l'air aussi épuisé qu'eux. Mais elle semblait mieux s'en accommoder.

- Je sais, vous êtes lessivés, et vous rêvez d'une douche et d'un lit. Moi aussi, mais nous sommes sur Ssan, pas en vacances. Vous devez nous aider à examiner les survivants. Ordre du grand patron !

- Bando... soupira Jiminez.

- Exactement. Maintenant, au boulot La répartition est déjà faite,. Vous trouverez vos noms au-dessus des écrans des lits diagnostiqueurs. A partir de maintenant, ces malades sont sous votre responsabilité exclusive.

- Ben voyons, ronchonna Jiminez.

La femme le foudroya du regard.

- Nous manquons de personnel, monsieur ! Tout le monde travaille pour trois. (Elle eut un sourire sans joie.) Mais ne vous en faites pas. Une fois habitués, ça ira tout seul...

Elle tourna les talons et les abandonna à leur destin.

- Je n'ai plus la force de faire un pas... se lamenta Carver.

- La prochaine fois, on devrait peut-être en sauver moins, lança Jiminez.

- Ou ne pas en sauver du tout, grommela Taylor, choquée par la remarque de son camarade. Comme ça, on sera tranquilles

Jiminez fit une grimace et se tourna vers elle :

- C'était une plaisanterie, Janice. Tu te rappelles ce que c'est, j'espère ?
Les joues de Taylor s'empourprèrent. Elle s'apprêtait à répondre quand Huang s'interposa :

- Du calme, Janice ! Nous avons eu assez de blessés pour aujourd'hui.
McCoy posa une main sur l'épaule de Jiminez.

- Warren a raison, si pénible me soit-il de l'admettre. Nous sommes épuisés, incapables de penser correctement. (Il s'adressa à Janice :) Et Jiminez disait déjà n'importe quoi avant !

L'autre prit le parti d'en rire.

- Si je n'avais pas déjà oublié ce que tu viens de dire, Len, je me sentirais offensé.

- Il serait peut-être judicieux de se mettre au travail, leur rappela Carver, sans grand enthousiasme.

Ils durent convenir qu'il avait raison. Se dirigeant vers les rangées de lits, McCoy se sentit un peu plus à l'aise. Il avait travaillé en hôpital, sur Terre. De plus, son père étant médecin, chez eux en Géorgie, il avait passé une partie de son enfance dans les couloirs d'une clinique, à amuser les patients avec ses sourires de diabolin ravi d'accabler les infirmières de toutes sortes de facéties.

Il était épuisé, mais ce genre de médecine ne le déconcertait pas. Il y puisait même un certain réconfort, après l'horreur de l'après-midi, les cris de terreur des blessés et les râles des agonisants.

Oui, c'est du travail que je peux faire les yeux fermés ! Encore que les ouvrir ne sera pas du luxe !

Le premier lit dont l'écran portait son nom était celui de la femme qu'il avait soignée dès son arrivée, dans la salle du Conseil.

Elle n'avait pas repris conscience. Ça n'était pas surprenant après la dose de calmant qu'il lui avait administrée. Mais elle avait repris des couleurs, et ses signes vitaux étaient stables.

Mon cher McCoy, n'en déplaie à ta modestie naturelle, tu as fait un boulot remarquable !

Il programma une prise de sang pour le matin, histoire de vérifier qu'il n'y avait pas de complications. Satisfait, il passa au lit suivant.

C'était l'homme qui se trouvait près de la jeune femme, dans les décombres. Lui aussi semblait en bonne voie de guérison. Il était inconscient.

Le calmant a fini par agir. Je me demande pourquoi ça a pris si longtemps ?

Il programma également une prise de sang.

- Docteur ?

Il se tourna pour faire face à l'infirmier qui l'avait appelé.

- Oui ?

L'homme désigna le Ssanien d'un signe de la tête.

- C'est ce malade... Il s'agite et il... heu... grogne...

- Il quoi ? demanda McCoy.
- Il grogne, monsieur... Pas tout le temps, bien sûr... Mais assez souvent pour m'étonner. Vous lui avez donné un calmant, n'est-ce pas ?
- Oui, du colerium...
- C'est la première fois que je vois quelqu'un grogner après une dose massive de colerium. Il a même ouvert les yeux, tout à l'heure.

McCoy regarda le blessé en se mordant les lèvres. Le Ssanien avait mis une éternité pour perdre conscience. Il pouvait émettre des sons et ouvrir les yeux. Était-ce une question de dose, ou autre chose ?

- Merci de m'avoir prévenu. Vous avez bien fait.
- Et vous en pensez quoi, docteur ? Je veux dire, qu'a-t-il de différent, ce patient ?
- Je n'en sais rien... Peut-être un problème de chimie sanguine. Enfin, pour le moment, nous avons mieux à faire ailleurs.

L'infirmier acquiesça et s'éloigna. McCoy passa au lit suivant. Pendant la demi-heure que dura sa visite, il ne cessa de se demander comment le Ssanien avait fait pour résister ainsi au colerium.

* * * * *

Dans le laboratoire de la Fédération installé à côté de la salle commune, McCoy regardait l'écran de son tricordeur avec des yeux ronds. Il vérifiait pour la troisième fois le résultat de l'analyse sanguine du Ssamien résistant au colerium. L'examen avait surtout soulevé de nouvelles questions.

Ça n'a pas le moindre sens ! C'est peut-être le tricordeur; après tout, il n'est pas flambant neuf..

Il programma un protocole d'auto-diagnostic sur l'appareil. Le résultat s'afficha sur l'écran.

Pas de pannes détectables. Le tricordeur marchait à la perfection. Il y avait bien une anomalie dans l'échantillon de sang prélevé sur le patient. Une anomalie inconnue de McCoy, et probablement liée à la réaction au colerium du Ssanien.

Len aperçut son reflet sur l'écran du tricordeur. Il se trouva une expression boudeuse, un peu comme celle d'un gosse qui étouffe dans ses habits du dimanche alors qu'il préférerait piquer une tête dans la piscine.

Je ne supporte pas les contrariétés ! Ça dure depuis toujours, et ça ne cessera jamais. C'est une des caractéristiques qui me rendent si difficile à vivre.

Du moins d'après Jocelyn. Mais elle lui disait ça dans un autre monde, des milliers d'années plus tôt...

McCoy s'ébroua et revint au présent.

Len, la Géorgie et les après-midi d'été ne sont plus ton problème. Tu es sur

Ssan, dans un hôpital annexé par la section médicale de Starfleet.

Au début, les médecins ssaniens avaient rechigné à céder ta place aux étrangers. Après avoir mesuré l'avance technologique de Starfleet, et constaté son efficacité, ils avaient cessé de se faire prier.

Hélas, même les merveilles techniques de ta Fédération ne pouvaient répondre aux questions de Léonard. Pourtant, il lui fallait des réponses.

Carver et Huang étaient également penchés sur les résultats de diverses prises de sang. Il y avait d'autres médecins dans les environs. Aucun n'était de ses amis.

McCoy grogna dans sa barbe. Il détestait demander de l'aide ! Mais il n'avait pas le choix.

- Merlin ? Warren ?

Ses deux camarades relevèrent la tête. Ils parurent surpris, mais plutôt ravis de l'interruption. Une analyse sanguine était un travail particulièrement ennuyeux

Sauf dans certains cas, mes gaillards ! pensa McCoy, jubilant.

- Oui ? demanda Carver.

- Venez une minute. J'ai quelque chose à vous montrer.

Ils approchèrent. Len s'écarta de son tricordeur et leur fit signe de jeter un coup d'œil. Ils obéirent, Carver d'abord, Huang ensuite. Tous deux se redressèrent avec une expression pensive.

Merlin se gratta le menton.

- Je n'y comprends rien. Un virus a envahi son système circulatoire. Il devrait y avoir une réaction des globules blancs. On dirait que ce virus a trouvé un moyen de se faire accepter !

- Une symbiose ? suggéra Huang. Il existe un précédent, répertorié sur Delanath 4. Mais c'était sur un invertébré. Pourtant...

- Pour compliquer les choses, dit McCoy, le patient présente une résistance inhabituelle au colerium. C'est pour t'expliquer que j'examinais sa composition sanguine. Intéressant, non ?

- Très. Tu as vérifié le tricordeur ? demanda Huang.

McCoy le regarda avec une grimace. Aucune autre réponse n'était nécessaire.

- Bien sûr, c'est la première chose qui t'est venue à l'esprit. Je suis idiot d'avoir posé la question.

- Bon, résuma Carver, nous avons un Ssanien qui présente une résistance marquée au colerium, et qui est porteur d'un virus que ses anticorps semblent ne pas reconnaître. La solution ? A mon avis, elle est simple : c'est le virus qui affaiblit le médicament; soit en l'absorbant, soit en l'attaquant.

- C'est l'explication la plus plausible, concéda Huang, mais elle ne me satisfait pas. D'après moi...

- Que veulent dire ces messes basses ?

Les trois hommes se retournèrent d'un même mouvement. C'était la voix de leur supérieur, le terrible Vincent Bando.

Il les regardait comme un tigre prêt à bondir.

Carver réagit le premier :

- Nous avons isolé un virus, dans le sang de...

Les sourcils froncés, Bando approcha et se pencha sur le tricordeur de McCoy. Carver et Huang s'étaient écartés de son chemin avec une admirable célérité.

- Bon sang ! (il se releva et les dévisagea.) Vous savez ce que ça signifie, messieurs ?

McCoy secoua la tête, se sentant un peu idiot de répondre à une question si évidemment rhétorique. Carver entra dans le jeu du médecin-chef :

- Non, monsieur.

Un rictus se dessina sur les lèvres de Bando :

- Le propriétaire de ce sang est un exécuteur ! Un damné exécuteur, capable d'égorger un bébé de sang-froid.

McCoy ne comprenait plus rien. Ça devait se voir, car Bando se fendit d'une explication :

- Les Ssamens appellent ça le « feu du sang ». Ce n'est pas douloureux, contrairement à ce qu'on pourrait penser. En fait, il s'agit d'une altération des réponses physiologiques dans certaines circonstances. En cas de stress, ce « virus » stimule la production d'adrénaline dans des proportions incroyables.

Résultat ?

Il marqua une courte pause pour bien les enfoncer dans leur ignorance.

- Une augmentation énorme du rythme cardiaque; une dilatation des voies respiratoires impliquant une vitesse d'oxygénation décuplée; un élargissement des artères alimentant les muscles en sang. En un mot, l'individu se transforme en surhomme.

McCoy et Huang avaient compris l'essentiel.

- Les exécuteurs s'en servent pour augmenter leur force physique et devenir...

- Des machines à tuer ! compléta Bando. Depuis mille deux cents ans, ils fêtent leur premier meurtre en s'exposant au virus. S'il y a des effets négatifs à long terme, aucun d'entre eux ne vit assez longtemps pour en pâtir.

Le médecin-chef se tourna vers McCoy :

- Félicitations, mon garçon, dit-il froidement. Vous avez sauvé la vie du Ssanien qui a détruit la salle du Conseil., et tué presque tous ses occupants.

* * * * *

La nuit était tombée. McCoy pouvait le constater en jetant un coup d'œil aux fenêtres disposées à intervalles réguliers. Dans la salle, une lumière tamisée permettait aux médecins d'effectuer leur ronde dans de bonnes conditions.

Lors de sa première tournée, au début de cette interminable nuit, Len avait fait preuve de sympathie et de compassion envers tous les Ssaniens. C'était logique. Aucun n'avait mérité ses blessures. Ils étaient des victimes.

C'était du moins ce qu'il pensait. A présent, il en savait davantage sur un de ses patients. Au cas où il aurait voulu l'oublier, il suffisait de jeter un coup d'œil au garde ssanien posté à proximité du lit, derrière une cloison en plastique.

Bando avait demandé deux hommes, des exécuteurs. Les autorités avaient rejeté sa requête les exécuteurs « loyalistes » étaient trop précieux pour une affectation aussi banale. Le médecin-chef avait eu droit à un seul garde - un Ssanien comme un autre... Vincent le Terrible n'avait pas apprécié, mais il avait qualifié ça de « mieux que rien ».

Léonard sentit un frisson courir le long de sa colonne vertébrale quand il approcha du lit de l'exécuteur. Il lui fallut un effort de volonté pour dissimuler son dégoût face à un être capable de trouver un meurtre aussi beau qu'un coucher de soleil en plein été.

Le Ssanien ouvrit les yeux et dévisagea le médecin. Len ne détourna pas le regard.

Si je le fixe assez longtemps, peut-être vais-je découvrir ce qui le rend assez impitoyable et indifférent pour tuer ?

Malgré le colerium, les lèvres de l'exécuteur remuèrent. Il semblait vouloir dire quelque chose. Autant par curiosité que par devoir, McCoy approcha son oreille de la bouche du blessé.

L'exécuteur ne voulait pas parler. McCoy sentit un liquide gluant couler sur sa joue.

L'homme lui avait craché au visage !

Le sang du médecin ne fit qu'un tour. Un instant, il ne vit plus un malade, un être qui avait besoin de lui, mais un monstre dont il fallait débarrasser l'Univers. Il leva les mains, les poings serrés.

Il n'y avait pas de peur dans les yeux du Ssanien, mais une lueur amusée nuancée de... soulagement.

Len reçut cela comme un coup de poing dans le ventre il allait entrer dans le jeu de l'exécuteur, qui cherchait à se faire tuer.

Cette constatation l'arrêta. Non pas le serment d'Hippocrate, ni les préceptes d'amour enseignés par ses parents. Mais bien plutôt l'idée qu'en le tuant il ferait plaisir à cet infâme salopard

Le motif n'avait peut-être pas d'importance. L'essentiel était de n'avoir pas commis un acte indigne d'un être humain. Tremblant, il essuya le crachat avec sa manche et tenta de reprendre le contrôle de ses nerfs.

Ce n'était pas facile. Pour ne rien arranger, le Ssanien s'en était aperçu. Il sourit méchamment afin que McCoy le sache.

Le Terrien ne céda pas à la provocation. Après un rapide coup d'œil à l'écran du lit diagnostiqueur, il tourna les talons et s'en fut.

Mais il sentit le regard du Ssanien sur sa nuque.

Il s'en est fallu de peu, Len ! Le contact de ce monstre a réveillé le prédateur qui sommeille en tout être civilisé. Pendant un instant, tu t'es rabaissé au niveau du tueur.

Comment un être pensant pouvait-il détruire un autre être pensant ? C'était peut-être ce que son patient voulait lui enseigner ?

En tout cas, si je doutais du diagnostic de Bando, c'est fini ! Ce Ssanien est bien un exécuteur. Il l'a prouvé de manière spectaculaire.

3

- Une contre- attaque ? répéta McCoy en se frottant les yeux.

Il posa ses pieds nus sur le sol glacé.

Glavin, le médecin qui l'avait réveillé, confirma la nouvelle :

- C'est comme ça que marche cette guerre, mon vieux. Le gouvernement frappe Moboron, et Moboron frappe le gouvernement. Nous, on ramasse les morceaux...

Sa voix résonnait dans le dortoir. C'était un homme élancé aux cheveux roux et aux yeux marron remplis de tristesse. Un vétéran de l'équipe de Bando...

- Où leur sont-ils tombés dessus ? demanda Jiminez, assis dans son lit.

- Dans une ferme abandonnée, en pleine campagne. Le bâtiment était presque en ruine, mais ça n'empêchait pas les hommes de Moboron de l'utiliser comme arsenal. Quand les exécuteurs du gouvernement ont donné l'assaut, les autres préparaient une nouvelle série d'attentats.

- Et ça nous fait combien de morceaux à ramasser ? demanda Carver.

- Aucun, répondit Glavin. Le commando du gouvernement est revenu sans une égratignure. Pas de survivants chez l'ennemi... Ce n'est pas pour rien qu'on appelle ces types des exécuteurs.

McCoy étouffa un juron. Les autres froncèrent les sourcils.

- Je vous ai réveillés parce que Bando vous veut en état d'alerte. Selon lui, Moboron ne va pas tendre la joue gauche. Il y aura une réaction dans les douze prochaines heures.

- C'est l'estimation de Bando ? demanda Carver.

- Et la mienne. Je suis là depuis un bon bout de temps. Croyez-moi, Moboron ne traîne jamais quand il s'agit de tuer des hommes.

Huang était assis au bord de son lit. Il tremblait de froid et semblait le plus endormi de tous.

- Merci pour le réveil en douceur, maugréa-t-il.

- De rien, mon gars, répondit Glavin.

Puis, s'étant acquitté de sa tâche, il sortit à pas lents.

- En d'autres termes, résuma Jiminez, préparons nous à un autre bain de sang.

- Exact... approuva Carver.

Huang sursauta comme si une mouche venait de le piquer. D'un coup, il

parut tout à fait réveillé.

- Un instant, les amis ! Je croyais que les exécuteurs étaient les méchants, dans cette affaire.

- Tu n'as pas lu les dossiers historiques, Warren ?

Huang parut confus :

- Heu... Je me suis concentré sur les fichiers biologiques. Une grave erreur, à ce que je vois. Je compte sur vous pour la rectifier, camarades.

- En bref, grogna Len, les exécuteurs de Moboron sont les méchants, et ceux du gouvernement les bons. (Il jeta un regard en coin à son ami Merlin.) Bien sûr, on pourrait avancer que tous sont des méchants, quelle que soit leur appartenance...

- Mais ce serait une toute autre discussion, coupa Carver.

McCoy serra les dents. Il n'était pas remis de l'humiliation infligée par l'exécuteur blessé. S'il n'avait pas eu de raisons d'en vouloir à ces gens au début, les choses avaient changé...

Il se retint quand même. Merlin avait raison : l'heure n'était pas aux débats philosophiques. Le sujet étant la politique, mieux valait s'armer d'une bonne dose de cynisme.

- Tu comprends, Warren, expliqua Jiminez, jadis, les exécuteurs n'étaient ni une secte ni une armée révolutionnaire. Ils vivaient isolés, louant leurs services au plus offrant. Quand le meurtre était encore légal, c'étaient des artisans presque comme les autres...

- C'est le changement de législation qui a déclenché la guerre, enchaîna Carver. Les exécuteurs les plus traditionalistes veulent en revenir aux anciennes coutumes.

- Et le gouvernement a enrôlé les autres pour les combattre...

- C'est idiot, dit Huang, pensif. Si le gouvernement l'emporte, tous les exécuteurs vont se retrouver hors-la-loi, y compris ceux qui ont combattu à son côté.

- C'est vrai, répondit McCoy. Mais depuis les temps immémoriaux où le meurtre est devenu légal sur Ssan, aucun exécuteur n'a réfléchi à ce qu'il faisait. La tradition ne les autorise pas à réfléchir. Ils doivent faire leur travail, un point c'est tout. C'est ce que font les exécuteurs engagés par le gouvernement.

- Et ils se fichent de tuer d'autres exécuteurs. Ce n'est pas la première fois dans l'histoire de la planète.

- Mais ils agissent contre leur intérêt ! Insista Huang.

- Possible, mais ils n'ont pas le choix. Un exécuteur ne peut pas refuser une « commande ».

- Même si ça revient à scier la branche sur laquelle il est assis, conclut Jiminez.

- Eh bien, dit Huang, je n'oublierai plus jamais de lire les dossiers

historiques...

Jiminez s'étira.

- Les amis, on devrait filer à la douche. Une dure journée nous attend...

* * * * *

McCoy s'occupa de tous ses autres patients avant de passer au lit de l'exécuteur. L'idée de soigner cet homme lui donnait la chair de poule. Mais il avait juré de sauver des vies... Toutes les vies

Il se concentra sur l'écran du lit diagnostiqueur, évitant de regarder le malade.

- Vous me haïssez, déclara le Ssarnen.

Len sursauta, surpris par la clarté et la puissance de sa voix. Sans doute un effet du « feu du sang », car le colerium aurait dû l'abrutir encore un peu.

Len continua à s'affairer sans un regard pour l'exécuteur.

- Vous avez raison de me haïr. Je suis votre ennemi. Et pas seulement parce que nous sommes dans des camps opposés...

C'est bien ma veine, cette crapule est d'humeur bavarde...

- Nous sommes ennemis à la manière de certaines espèces animales : la survie de l'une menace celle de l'autre. Ennemis par instinct. Ennemis par le sang !

McCoy serra les mâchoires. Il n'allait pas entamer un débat avec ce monstre.

- Vous voudriez me voir mort, insista le Ssarnien. Rien ne vous ferait plus plaisir...

Le ton du tueur était des plus engageants. Etrange, pour des propos aussi violents.

- Alors pourquoi ne pas le faire, Terrien ? Pourquoi ne pas me tuer ?

McCoy baissa le regard sur l'homme. Une lueur hypnotique dansait dans ses yeux de prédateur.

- Pardon ? bredouilla le médecin.

- Tuez-moi ! Ma vie n'a plus de sens...

- Non... répondit McCoy, étrangement engourdi.

- Pourquoi ? Je mérite de mourir. Trouvez-vous que je n'ai pas tué assez de Ssarniens ? Voulez-vous me voir rétabli, pour perpétrer d'autres attentats ?

- Ça suffit ! Je n'ai aucune intention de vous tuer.

Le tueur lui prit le poignet et le serra avec une force étonnante vu son état.

Le feu du sang ! pensa McCoy.

Un coup d'œil à l'écran lui confirma ce diagnostic. Les signes vitaux s'affolaient. L'adrénaline montait en flèche.

- Vous me devez une fin honorable ! Vous m'avez sauvé. C'est la pire

humiliation qu'un exécuter puisse endurer. La seule manière de vous racheter, devant moi, à vos propres yeux, et vis-à-vis des lois de la nature, est de détruire la vie que vous avez arrachée à la mort.

L'exaltation du Ssanien était contagieuse. McCoy sentit sa raison vaciller...

- Non ! cria-t-il en libérant son poignet. Je ne vous tuerai pas. C'est une idée si stupide que je ne la prends même pas en considération...

- menteur, coupa le Ssanien. Vous y pensez en ce moment même.

- Foutaise ! Je suis médecin. Un médecin ne tue pas les gens : il les soigne.

- Même s'ils ne veulent pas être aidés ? Même si ça les dégoûte de penser qu'un étranger leur a sauvé la vie ?

Ah ! Nous y sommes... Ce n'est pas d'avoir été sauvé qui le dérange. C'est de devoir la vie à un homme d'un autre monde.

- Ecoutez bien, dit Len, surpris par l'autorité de sa propre voix, je comprends votre honte. Je comprends pourquoi vous me demandez la mort. Mais pour être parfaitement honnête, je m'en contrefiche !

Les yeux indigo du Ssanien s'étrécirent. Il ne s'attendait pas à ça.

- Voyez-vous, monsieur l'exécuter, en tant que médecin, j'ai mes « hontes », et elles m'empêchent parfois de dormir. Je n'oserais même plus me coucher si je laissais quelqu'un mourir simplement parce qu'il en a envie.

L'exécuter ne répondit pas.

- Une fois que vous serez parti d'ici, je me laverai les mains de votre destin. La suite vous regarde - ou plutôt, regarde votre gouvernement. Jusque-là, je ferai tout mon possible pour que vous surviviez. Vous avez saisi ?

L'exécuter le jaugea un instant du regard, puis se détourna, comme s'il avait compris qu'il était inutile d'insister.

McCoy ne put contenir une certaine satisfaction. C'était une petite victoire, mais elle en valait bien des grandes. Pas parce que ses idées avaient triomphé, non...

Parce que l'exécuter avait raison !

Au fond de lui-même, McCoy le haïssait. Cet homme avait pris trop de vies, et trop lâchement. Qu'il soit malade d'avoir été sauvé par un étranger constituait un petit bonus, inconnu de la Faculté de médecine...

Son examen achevé, Len se détourna du lit, prêt à passer à la suite de sa journée. Bando détestait que ses hommes soient en retard.

- McCoy ! Cria une voix gutturale.

C'était Bando. Campé dans l'entrée, les mains sur les hanches, il dévisageait sombrement Léonard.

Était-il là depuis le début ? L'avait-il vu éviter l'exécuter ? Puis être à un doigt de céder à la tentation de le tuer ?

- Oui, monsieur ?

D'un geste, le médecin-chef lui fit signe de le suivre. Les deux hommes

sortirent de la salle.

* * * * *

Bando n'était pas un fervent de l'euphémisme. Pour Len, cela avait au moins un avantage : il saurait vite à quelle sauce on allait le manger.

- Je ne vous ai pas aimé au premier coup d'œil, McCoy. Avoir sauvé la vie d'un exécuteur n'a pas fait monter votre cote.

McCoy déglutit péniblement. C'était plus grave que ce qu'il craignait. Sa carrière était entre les mains de Bando, la pire des choses qui pouvaient lui arriver. Un mot du médecin-chef, et il se retrouverait sur la base de Mars, à soigner les rhumes des colons.

Mars était beaucoup trop près de la Terre, à son goût... Beaucoup trop près !

- Bien sûr, dit Bando, la première impression est souvent trompeuse. Un type apparemment nul peut faire un médecin de première. C'est pourquoi je donne une chance à tout le monde. Je dis bien tout le monde.

Il marqua une pause lourde de menaces.

- McCoy, depuis votre arrivée, vous n'avez rien fait pour me convaincre de changer d'avis. Si j'étais joueur, j'aurais parié que vous ne feriez jamais rien.

Quelque chose d'incroyable se produisit alors. Les lèvres de Bando bougèrent d'une façon inédite, découvrant ses dents.

Mon Dieu ! pensa McCoy, ce type est en train de me sourire !

- Et je me serais trompé ! Je vous ai vu parler avec ce foutu exécuteur. Je l'ai entendu essayer de vous pervertir avec son horrible philosophie. Mais vous n'avez pas cédé. Mieux que ça : vous le lui avez dit. J'ai vu l'expression de son visage, McCoy. Vous l'avez vaincu, et Dieu sait s'ils n'aiment pas ça.

- Monsieur... Vous approuvez ma conduite ?

- Et comment ! Savez-vous pourquoi, mon garçon ? Parce qu'il faut plus que de la compassion pour faire un bon docteur. La colère est nécessaire, sinon, on sombre vite.

- La colère, monsieur ?

- Contre les circonstances responsables de la misère que vous essayez de soulager. Contre les hommes responsables de ces circonstances. Contre le Cosmos tout entier, qui donne la vie pour la reprendre et offre en prime l'intelligence pour mieux en souffrir. On ne dit pas ces choses-là à la Faculté, mais on devrait. Nom de nom, on devrait !

McCoy n'en croyait pas ses oreilles : Bando, un idéaliste ?

- Je suis ravi de m'être trompé sur vous, docteur. Et je vous dis une chose, Len : vous allez faire un travail formidable, sur cette planète de malheur.

Eh bien, Mars n'est pas pour tout de suite, semble-t-il...

- Merci, monsieur. C'est agréable à entendre.
- C'est encore plus agréable à dire ! Continuez, docteur McCoy ! C'est des hommes comme vous qu'il nous faut.
Len sourit comme un gosse.
Merlin allait en avoir la chique coupée.

* * * * *

- Bando a dit quoi ? s'exclama Carver. Les trois autres jeunes médecins semblaient aussi abasourdis que lui.
- Que la colère était indispensable pour faire un bon docteur.
- Fichtre ! fit Taylor. Serait-il humain, après tout ?
- Et il a souri ? demanda Jiminez. Vraiment souri ?
- Je ne suis pas un expert, surtout ces derniers temps. Mais oui, ça ressemblait à un sourire.
- Alors le voilà le choucho de la terreur en chef, railla Huang. Ça veut dire que tu auras deux parts de dessert, désormais ?
- Evidemment. Tu ne voudrais pas que j'enguirlande mes malades l'estomac vide ?
- Et ça vous fait rire ? grommela Carver.
- Qu'est-ce qui te prend, Merl ? S'étonna McCoy.
- Ce bla-bla me donne la nausée. « La colère indispensable pour faire un bon médecin. » Quelles foutaises ! Assez d'âneries, Len, par pitié. Marque une pause, mon vieux !
- Hum... dit Jiminez. Je vois venir un nouveau cours de philosophie.
- Moi aussi, déclara Huang. Et puisque Merl parle de pause, j'irais bien boire un café. Quelqu'un vient avec moi ?
- Quelle bonne idée ! s'exclama Taylor.
- Adoptée ! Renchérit Jiminez.
Ils sortirent précipitamment.
- Tu vois ce que tu as fait, Merl ? Juste quand je commençais à me sentir populaire.
- Tu sais, Len, je n'aurais jamais cru que tu retournerais ta veste pour un simple coup de brosse à reluire. Tu me déçois, vieux.
- J'aurais dû faire quoi, selon toi ? Tuer le Ssanien ?
- Bien sûr que non ! Mais t'en être abstenu ne mérite pas qu'on en fasse tout un plat. Où est l'exploit, bon sang ?
- C'était un exécuteur...
- Désarmé, impuissant... Et un patient, qui plus est, pas un adversaire avec qui jouer au coq de combat.
- Au coq de combat ?

McCoy n'en croyait pas ses oreilles, même de la part de Carver. Puis il comprit pourquoi son ami agissait ainsi.

- Tu es jaloux, c'est ça ?

- Jaloux de quoi, bon sang ? Des félicitations d'un homme qui a oublié le véritable but de sa mission ? Tu sais ce que tout le monde dit : Bando pense être partie prenante dans cette guerre. Il la voit comme un combat de boxe, Moboron d'un côté et lui de l'autre. Soigner, soulager, tout ça n'a plus de sens pour lui.

- Il vit dans l'horreur depuis des mois ! A quoi t'attendais-tu ?

- Tu le défends, maintenant ?

- Non, assura McCoy, conscient qu'il mentait. Je remets les choses en perspective.

- Et si tu faisais pareil avec ton patient, docteur ?

- Ce qui veut dire ?

- Il te demande de le tuer, et tu trouves ça drôle. Tu crois que c'est un sujet de plaisanterie, McCoy ?

Le sang monta aux joues du jeune médecin. La coupe était pleine.

- Je ne plaisantais pas, je...

- Tu ridiculisais une coutume locale, c'est ça ?

- Et nous y voilà encore ! Toujours le même argument...

- Non, Léonard. Ce n'est plus une question de philosophie. Ça concerne ta vie, le genre de docteur que tu veux devenir. Un type comme moi, ou comme lui ? Si tu choisis Bando, ne compte plus sur moi, pigé ?

- C'est un ultimatum, Merl ?

- Oui. A toi de choisir.

La colère submergea McCoy. Qui était Merlin Carver pour tenir des sermons ? Qu'avait-il derrière lui pour se sentir en droit de juger ?

Un mariage raté ? Une fille qu'il ne connaîtrait probablement jamais ?

Pas le dixième de ça !

- Va au diable, Meri !

- Non, Len. Vas-y toi-même !

Il tourna les talons et quitta la pièce au pas de charge.

- Au moins, je ne le lui ai pas envoyé dire... murmura McCoy, fanfaron mais accablé.

4

Bud Glavin ne s'était pas trompé à propos de la contre-attaque de Moboron. Moins de vingt-quatre heures après l'assaut sur la ferme en ruine, le chef rebelle rendit la pareille. Avec une surenchère, bien sûr...

La cible, cette fois, fut la caserne de la police municipale. Les assassins « loyalistes », connaissant la tactique de l'adversaire mieux que quiconque, avaient refusé tout cantonnement collectif. Les policiers, dans leur naïveté, avaient choisi de continuer à vivre et dormir là où ils le faisaient depuis toujours.

Dès que McCoy se fut matérialisé sur les lieux du drame, l'horreur le saisit à la gorge. Mais il ne perdit pas une seconde. Il avait déjà eu son baptême du feu.

- Déployez-vous ! cria Bando. Sortez vos tricornes ! Il va peut-être falloir creuser !

McCoy avança parmi les décombres. Il pouvait y avoir des dizaines de Ssaniens, morts ou blessés, sous les tonnes de gravats. Le carnage était pire que dans la salle du Conseil, où il y avait eu quelques survivants. Ici, ce serait un miracle.

- Quelle horreur ! dit Janice Taylor, non loin de Léonard. Que peut-on faire ?

Rien, ou presque... songea tristement McCoy.

Quelques sauveteurs avaient trouvé des blessés, la plupart trop gravement atteints pour survivre. Les autres erraient comme des âmes en peine, abattus par le silence de leurs tricornes.

Bando s'agitait furieusement, soulevant les poutres, fourrageant à mains nues dans les gravats.

- C'est un massacre ! hurlait-il. Et nous sommes arrivés trop tard ! La prochaine fois, il faudra faire plus vite. Je veux battre ces salopards ! Je veux leur écraser la gueule à coups de botte

Ce n'étaient pas les cris d'un médecin, mais ceux d'un guerrier touché dans son honneur et décidé à se venger.

Léonard sentit son sang se glacer. Tant de haine ?

Il n'était pas le seul à observer le médecin-chef. Carver regardait de tous ses yeux. Puis il tourna la tête; les regards des deux anciens amis se croisèrent.

Len lut une muette accusation dans celui de Merlin. Nom d'un chien, il m'a dit que Bando avait oublié sa mission d'origine ! Que c'était le soldat perdu d'une

guerre perdue...

A voir leur supérieur écumer ainsi, l'analyse semblait pertinente.

* * * * *

Revenu à l'hôpital, encore une maudite téléportation ! McCoy tomba sur un infirmier avec qui il avait parlé deux ou trois fois. L'homme était une véritable armoire à glace, avec des bras plus épais que le torse de Léonard.

Comment s'appelait-il, déjà ? Pittle ? Non, Littie Le grand Littie ! McCoy sourit. La blague était idiote, mais après toutes ces horreurs...

L'homme lui sourit en retour :

- Sur le chemin de la salle commune, toubib ?
- Oui. Et vous ?

Littie haussa les épaules :

- Même chose... Bando vous a lâché vite.
- Six heures en enfer ce n'est pas si vite
- Estimez-vous heureux. En général, c'est plutôt douze heures. Vous étiez

malade ?

- Non. Il était inutile de rester plus longtemps. Tout le monde est remonté.

- Tout le monde ? Après seulement six heures ?

- Les exécuteurs ont soigné le travail. J'ai quand même fini par trouver un survivant.

- C'est lui que vous allez voir ?

- Oui. Ils l'ont téléporté dans ma section, comme c'est la règle.

* * * * *

Quelques minutes plus tard, Léonard arriva devant le lit du sergent de police qu'il avait trouvé coincé sous une poutre, une jambe réduite en bouillie. Grâce au colerium, le malheureux dormait comme un bébé.

Sa jambe était perdue, mais il survivrait...

Tournant la tête, Len croisa le regard du voisin de lit du policier.

Son cœur battit plus fort. Les infirmiers avaient installé le sergent à côté de l'exécuteur

Non, pas l'agneau à côté du boucher !

Pourtant...

Curieusement, l'expression du tueur rappelait moins un prédateur qu'à l'accoutumée. McCoy crut même lire dans ses yeux une sorte de... sympathie.

C'était bien sûr impossible !

- Docteur ?

Len serra les dents. Il aurait voulu ne pas répondre. Mais le Ssanien était d'abord un patient. Meri avait eu raison de le lui rappeler.

- Oui ?

- Le nouveau, c'est un policier, hein ?

- Je ne vois pas en quoi ça vous regarde...

- Hum... C'est un policier. Moboron a dû attaquer le cantonnement. (Il ferma un instant les yeux.) Mon grand-père était policier. Une paye de misère, pas de respect de la part du gouvernement... Pourtant, il faisait son travail avec passion... Comme moi le mien. Il n'aurait pas aimé voir ça : la caserne détruite, des centaines de camarades tués...

Le Ssanien semblait vraiment ému. Par l'évocation de la destruction ? Non, pas après ce qu'il avait lui-même fait. Ce devait plutôt être le souvenir de son grand-père, petit fonctionnaire méprisé par ses supérieurs.

Léonard pouvait comprendre ça. Son propre grand-père avait été toute sa vie technicien de bas niveau dans un grand groupe fabricant du matériel médical. N'étant pas des plus brillants, il avait toujours vécu dans l'angoisse, justifiée, d'être renvoyé. Seule une totale et débutante soumission l'avait empêché de passer à la trappe.

C'est pourquoi il avait voulu que ses fils, le père et l'oncle de Len, deviennent médecins et utilisent les instruments que son Enterprise commercialisait. C'était à la fois une revanche et un moyen de gagner un peu de respect.

Léonard revint au présent. Que lui et l'exécuteur aient quelque chose en commun dans leur passé ne lui rendait pas le tueur plus sympathique.

- La caserne de la police... continua le Ssanien. Moboron gardait cette cible pour la bonne bouche. Il devait vouloir se venger de quelque chose. Peut-être la découverte et l'anéantissement d'un de nos repaires.

McCoy fut soudain intéressé. Si l'exécuteur pouvait déduire tout ça de la vision d'un policier blessé, c'est qu'il connaissait rudement bien sa secte et Moboron. Sous cet aspect, bavarder avec lui pouvait être une source d'informations.

Le médecin oublia momentanément sa répulsion. Que valaient ses sentiments contre la possibilité d'en apprendre plus sur l'ennemi ?

- Vous savez, reprit l'exécuteur, nous détestons utiliser les explosifs. C'est une arme de lâche qui déshonore celui qui s'en sert.

- Alors, pourquoi s'en servir ?

- Parce qu'il n'y a pas d'autre choix. Le gouvernement veut nous exterminer. Dites-moi, docteur, que tenez-vous si quelqu'un cherchait à vous détruire ? Jusqu'où iriez-vous pour sauver vos semblables ?

- La question n'est pas pertinente. Les exécuteurs ne sont pas un peuple, mais une secte, une infime partie de la population.

- Je vois. Pour vous, c'est la taille d'un groupe qui détermine son droit à la survie ?

- Le nombre n'a rien à voir là-dedans. Personne ne vous aurait mis hors-la-loi si vos « pratiques » ne menaçaient pas la liberté et la vie des autres.

- Les autres ?

- Les Ssaniens qui ne veulent pas vivre dans l'angoisse d'être assassinés. C'est si difficile à comprendre ?

- Pas du tout. La vraie question est : en ont-ils le droit ?

- Pour moi, la réponse est évidente...

- Mais vous n'êtes pas ssanien. Dans la Fédération, je suppose que nos coutumes sont mal jugées ?

- Très mal, oui.

- Je m'en doutais. Mais dans le contexte ssanien, l'exécution ne prive pas la victime de ses droits. Elle est un droit, et le plus inaliénable de tous

- Le droit de mourir ?

- Oui, le droit de mourir. Mais avec honneur, et dans le respect des traditions. Avec la dignité que seule confère une exécution rituelle.

McCoy grogna, désapprobateur. Pas trop, espéra-t-il, car il ne voulait pas décourager l'exécuteur. Mais avaler ses sornettes sans rien dire aurait éveillé ses soupçons.

Entretiens la conversation, Len. Souhaitons simplement que ce salaud laissera échapper des informations intéressantes.

- Soyons clairs : vous prétendez qu'être victime d'une exécution est un privilège ?

- Oui.

- Et si la victime voit les choses différemment ? Si elle se passerait volontiers de ce privilège ?

Le Ssanien eut un sourire triste.

- Personne ne se posait cette question avant que la Fédération se mêle de nos affaires. Vos idées nous ont contaminés.

- La Fédération ne se mêle de rien. Elle propose son aide.

- D'autres mots pour un même résultat. Docteur, l'exécution est un droit. Une victime peut ne pas vouloir mourir. Elle peut essayer de l'éviter. Mais être une victime est son droit.

- Absurde !

- Selon vos normes. Pas selon les nôtres.

Il tenait le même raisonnement que Merlin, comme si le Bien et le Mal étaient des phénomènes relatifs changeant avec la température, l'altitude ou la couleur du ciel.

- Vous avez déjà entendu ça ? demanda le Ssanien, un peu surpris.

Diable, pensa McCoy, il est vraiment très perceptif

- Ecoutez, dit-il, ignorant la remarque de l'exécuteur, je ne marche pas dans ce truc. Une chose ne peut pas être le droit naturel d'un individu si l'individu en question n'en veut pas !

- Docteur, ne connaissant pas votre société, il m'est difficile de vous contredire... Un instant ! Que pensent vos gouvernements du suicide ?

- Que c'est mal.

- C'est tout ?

- Non. C'est interdit...

- Une personne n'a pas le droit de se donner la mort ?

- Non. La loi ne l'y autorise pas.

- Donc, les autorités lui imposent le droit de vivre. Même si c'est contraire à son désir. Même si elle ne veut pas l'exercer

Len dut admettre que c'était bien le cas. Le Ssanien était un sacré juriste

- Je crois vous avoir ouvert les yeux, au moins un peu... Je sais que ça ne fera pas la moindre différence. Mais un de vous, au moins, aura compris la culture qu'il contribue à détruire.

McCoy ne parvint pas à trouver une réponse. Pourtant, il était sûr d'avoir raison. Tuer ne pouvait pas être juste et bon. Culture ou pas culture...

Le Ssanien leva la tête vers lui

- Parlerons-nous encore ? Plus tard, peut-être. Ou demain ?

C'était bien l'intention du médecin. Qu'elle fût partagée par le Ssanien l'étonna.

- Oui... Nous parlerons encore... Pour l'instant, j'ai besoin de repos...

Après un dernier regard sur l'écran du lit diagnostiqueur du sergent, le jeune médecin partit d'un pas fatigué vers le dortoir.

5

Vincent Bando ne passait pas beaucoup de temps dans son bureau. Assis dans son fauteuil, il semblait terriblement mal à l'aise, comme quelqu'un qui n'est pas à sa place.

- Vous savez que je vais toujours droit au but, McCoy, commença-t-il. Je vous ai vu parler de nouveau avec l'exécuteur blessé. Parler longtemps... Je veux savoir de quoi.

Il n'y avait ni suspicion ni rancœur dans la voix du médecin-chef. McCoy jouissait d'un préjugé favorable. Mais ça ne durerait pas s'il faisait un faux pas. Avec Bando, pas question de se reposer sur ses lauriers.

- Nous parlons du droit de vivre et de mourir.

- Pardon ?

- Ça n'a aucune importance, monsieur. En réalité, je lui fais la conversation pour glaner des informations. Il connaît Moboron, sa façon de penser, sa stratégie. Comme il s'ennuie ferme dans son lit, nos conversations le distraient.

- Et si vous parvenez à l'énerver un peu... Si son « feu du sang » le prend...

-... Je pourrai lui soutirer de précieuses informations.

- Et nous contrerons plus facilement les plans de Moboron.

- Voilà. Je ne suis pas sûr de réussir, mais ça vaut la peine d'essayer. De toute manière, je n'ai rien à perdre.

Bando réfléchit un bref instant.

- Absolument rien... Continuez, fiston... Continuez.

* * * * *

Ce soir-là, McCoy et Jiminez dînèrent ensemble. Carver, Huang et Taylor étaient assis à l'autre bout de la pièce.

- C'est ridicule, dit McCoy. Non, raye ridicule ! C'est tout à fait idiot !

- Qu'y puis-je ? Merlin ne te porte pas dans son cœur, en ce moment.

- D'accord, lui et moi avons un problème. Mais pourquoi devriez-vous tous en souffrir ?

Jiminez secoua la tête

- Je ne souffre pas... Ai-je l'air d'un type qui souffre ?

- Tu sais ce que je veux dire. Nous sommes ensemble depuis le début. On

ne se quittait pas, et maintenant...

- Va le dire à Carver... et à Taylor.

- Taylor ? Qu'a-t-elle contre moi ?

- Elle partage l'opinion de Carver sur ta façon de traiter les malades, enfin, un malade en particulier. Si tu veux mon avis, elle est bouleversée par le peu de survivants ramenés de notre dernière expédition. L'idée de vivre des mois dans cette boucherie la déprime. A mon sens, tu es une cible idéale pour sa frustration.

- Super ! Mais bon sang, ce n'est pas moi qui ai posé une bombe dans cette fichue caserne.

- Bien sûr. Tout ça, c'est la vieille histoire de l'offre et de la demande...

- Quoi ?

- Une théorie économique très populaire il y a environ trois siècles. L'idée était que les choses rares avaient plus de valeur que les biens disponibles en abondance. C'est la même chose avec les survivants. S'il y en avait beaucoup, la manière dont tu traites l'exécuteur n'intéresserait personne. Comme il y en a peu, chaque patient devient très précieux, y compris l'exécuteur...

- Intéressant... Mais j'aurais aimé que Janice vienne me parler en face.

- Je le lui ai conseillé. Comme je t'ai dit, elle est bouleversée. Dans un jour ou deux, peut-être... A présent, si on pouvait manger en paix ? Tu n'as pas touché les légumes... Ils sont comestibles, sais-tu ?

McCoy n'en avait cure.

- Et Huang, il me désapprouve aussi ?

Jiminez soupira.

- Il n'a pas proféré un mot, ni pour ni contre toi. Mais quand je lui ai dit que j'allais dîner avec toi, il a détourné la tête, sans commentaire... A toi d'en tirer des conclusions...

- Pourquoi ne me fais-tu pas la tête, comme les autres ?

- Disons que mes critères moraux ne sont pas très élevés, et passons à autre chose. Len, nous dînons ensemble. En principe, ça veut dire qu'on se regarde !

McCoy s'arracha à la contemplation de la table de Carver.

- Désolé... Comment ça se passe, dans ta section de la salle ?

- Pas mal du tout... Deux patients pourront sortir demain, comme prévu.

J'espérais qu'un troisième les accompagnerait, mais il y a des complications nerveuses que le lit diagnostiqueur semble avoir sous-estimées. Je devrai faire un peu de microchirurgie... Et toi ?

- La routine... Deux sortants sous peu, les autres se remettent doucement...

- Et ton exécuteur ? La dernière fois que je l'ai vu, il semblait moins agressif... presque apprivoisé.

- Pas mal vu... Jiminez, tu sais garder un secret ?

- Ça dépend... Si tu veux me dire que tu vas rejoindre la confrérie des exécuteurs, ou un truc comme ça, tu ferais mieux de te taire.

- Ne t'inquiète pas, ce n'est rien de la sorte, même si ça a un rapport avec les exécuteurs. (il baissa la voix :) En fait, le but est de sauver des vies...

- Voilà quelque chose qui m'intéresse toujours, répondit Jiminez sur le même ton.

- Bon, ça n'a rien à voir avec ce qu'on nous enseigne à la Faculté. Tout se joue en termes d'informations.

- D'informations ?

- Oui !

- Et où les pêches-tu ?

- Tu n'as pas une idée ? Mon assassin, mon vieux Paco ! Il connaît Moberon. Si je la joue fine, la guerre finira peut-être plus tôt que prévu.

- Pour toi, cet exécuteur est un outil. Tu l'utilises froidement.

- Hé, comme tu y vas !

- Je ne vois pas d'autre définition, Len. Un outil, comme un scalpel électronique. Mais c'est aussi ton patient...

McCoy sentit le sang lui monter aux joues.

- Une minute, Paco ! Je...

- Silence, Len ! C'est toi qui vas m'écouter. Tu trahis ton serment de médecin. Ton premier devoir est envers le patient. Les considérations abstraites passent au second plan.

- Abstraites ? Bon sang, tu as vu les cadavres, cet après-midi ? Eviter de nouveaux massacres justifie amplement mon subterfuge.

Jiminez secoua la tête :

- Tu n'y es pas, McCoy. Tu te prends pour un politicien, ou un général. Mais tu es un docteur, et notre boulot est de soigner les gens. Un point c'est tout !

- Du verbiage, siffla McCoy.

- Je ne suis pas aussi brillant philosophe que Carver, et tu le sais. Mais je peux te dire une chose : si les médecins ne sont pas censés se mêler de politique, c'est pour une bonne raison. Si c'était ça, ton secret, tu aurais mieux fait de le garder pour toi !

Jiminez prit son plateau, se leva et traversa la pièce. Un moment, Len crut qu'il allait s'asseoir à la table des autres. Mais il jeta les restes de son repas dans la poubelle et sortit, raide comme la justice.

Tous les regards se braquèrent sur McCoy.

Le jeune médecin ne se laissa pas démonter. Il n'avait pas besoin de l'approbation de ces crétins. Bando pensait qu'il agissait bien. Que pouvait-il demander de plus ?

Il plongea sa fourchette dans les légumes et piqua une chose verdâtre qu'il

enfourna sans autre sommation. Le goût était atrocement amer, comme lui-même.
Au moins, je ne fais pas les choses à moitié. Maintenant, j'ai tout le monde contre moi !

* * * * *

Cette nuit-là, Léonard ne parvint pas à s'endormir. Après deux heures de vains efforts, il se leva, s'habilla et se rendit dans la salle commune, où tous ses patients dormaient à poings fermés.

Tous sauf un !

- Du mal à dormir ? demanda Len.

- Pas plus que vous, docteur. Les exécuteurs ont moins besoin de sommeil que les autres Ssanien. Je suppose qu'il en va de même pour les médecins ?

- Oh ! Que non... souffla McCoy. Si je pouvais, je dormirais volontiers deux jours d'affilée.

L'exécuteur eut un étrange sourire. Son regard se riva dans celui de McCoy.

- Docteur, j'ai repensé à ce que nous avons dit. Je me creuse la cervelle pour trouver un moyen de vous faire comprendre notre philosophie.

- C'est ça qui vous empêche de dormir ?

- Peut-être... Dites-moi, que savez-vous de Li Moboron ?

McCoy prit le temps de choisir ses mots.

- C'est votre chef, le Grand Exécuteur. Il refuse la mise hors-la-loi du meurtre, comme vous tous. A en juger par ce que j'ai vu, il a une façon diablement efficace d'exprimer son désaccord.

- Tout cela est vrai, répondit le Ssanien. Mais savez-vous qu'il est également poète ? Un homme d'une grande sensibilité, et qu'il n'hésite jamais à la laisser parler ?

- C'est difficile à croire, dit McCoy en toute sincérité. Le désir de meurtre et la compassion semblent faire mauvais ménage.

- C'est vrai, même sur Ssan... concéda l'exécuteur. Mais Li Moboron est l'exception. C'est peut-être pour cela qu'il est notre chef. Son intellect supérieur lui permet de concilier les extrêmes.

McCoy remarqua que le Ssanien attendait quelque encouragement pour continuer.

- Intéressant... Pouvez-vous développer ?

- Pour comprendre la culture ssanienne, il faut s'y intéresser avec le cœur plus qu'avec l'esprit. Avant de juger un exécuteur, il est indispensable de le connaître sous tous ses aspects.

Le cœur de McCoy battit un peu plus fort. La conversation prenait un cours passionnant.

- Eh bien, je ne demande qu'à savoir...

Le blessé ferma les yeux et récita un verset de mémoire :

- « *Nous sommes tous des ombres sur le soleil qui voilent sa lumière sacrée. Supprimer une vie permet à l'astre du jour de briller plus fort... »*

Cette pensée parut horrible au médecin. Artistiquement, la forme lui semblait plutôt banale...

- Comprenez-vous, à présent ? dit l'exécuteur en ouvrant les yeux.

- Pas vraiment, j'en ai peur. Oh ! Je saisis l'image, mais elle n'évoque rien en moi...

- Vous ne pouvez concevoir le soleil comme le symbole d'une spiritualité supérieure ? C'est ça ?

- Non. C'est le parallèle entre la vie et l'ombre que je n'assimile pas. Pour moi, il n'y a pas de spiritualité sans êtres vivants pour y croire. J'inverse votre image : chaque vie en moins diminue la luminosité du soleil. Le Ssanien réfléchit quelques instants :

- Nos cultures sont plus opposées que je ne le pensais...

- On dirait bien, admit McCoy, aussi déçu que son interlocuteur.

Jusqu'à présent, il n'avait rien glané d'utile.

- Alors, c'est pour ça que vous êtes devenu un exécuteur ? Un choix philosophique ?

- Mon père était un exécuteur. Je l'ai vu agir, et j'ai respecté son œuvre, peut-être simplement parce que je le respectais. Ce fut beaucoup plus tard, après ma première exécution, quand j'ai connu le rêve du feu du sang, que j'ai compris toute la beauté et la complexité de notre doctrine.

- Le rêve du feu du sang ?

- Oui... Après le premier contact avec le virus sacré, il y a une période de fièvre où de brèves mais puissantes visions nous sont offertes. Il arrive que l'initié ne survive pas à cette phase. Ceux qui résistent gardent jusqu'à la fin de leurs jours le souvenir vivant de leur vision.

- Et qu'avez-vous vu ? demanda Len.

- J'étais sur un plateau, dans les montagnes du nord, étendu sur le dos, les bras et les jambes en croix, les poignets et les chevilles attachés à des pieux plantés dans le sol. Un uterra, un des oiseaux de proie qui infestent les montagnes, s'est posé près de moi, les yeux luisant de voracité. Il allait me dévorer les entrailles, et je le savais. Mais il s'est arrêté au dernier moment. Au lieu de me déchirer le ventre, il s'est coupé une jambe avec son bec, et me l'a tendue comme si j'étais un de ses petits attendant la becquée. Il se sacrifiait, docteur, parce qu'il avait compris que j'étais, de nous deux, le meilleur prédateur. Il m'offrait sa chair pour que je survive à mon épreuve.

Il sourit.

- C'était une vision très puissante, peut-être la plus forte dont mon père

ait entendu parler. Les uterras sont de très grands chasseurs, docteur. Quand un exécuter en voit un dans son rêve, cela lui promet un destin hors du commun. Et si l'animal se sacrifie, c'est le signe que...

Sa voix mourut et son sourire s'effaça. Il braqua les yeux sur le médecin.

- Pourquoi êtes-vous là, docteur ?

- Sur un plan spirituel ? demanda McCoy, pris au dépourvu.

- Non. Je veux dire : pourquoi êtes-vous sur Ssan, dans Starfleet, sur un vaisseau spatial ? Pourquoi avez-vous quitté votre monde natal ?

Len se sentit mal à l'aise. Il ne voulait pas que les choses en arrivent là. D'autre part, s'il entendait garder le contact avec le Ssanien, il fallait bien faire quelques pas vers lui.

- C'est personnel ! dit-il un peu trop sèchement.

- Je m'en doute, railla l'exécuter. Je vous ai parlé de ma vision, docteur.

Rien n'est plus personnel que ça !

- Si nous revenions au côté poétique de votre chef ?

- C'est une voie qui ne mène à rien. Je veux savoir des choses sur vous !

- Il n'y a rien à dire. Je voulais être médecin, et je le suis. C'est tout.

- Vous auriez pu exercer sur votre planète. Pourquoi avoir choisi l'espace ? C'était une bonne question. McCoy n'en avait jamais parlé à personne, pas même à Carver, quand ils étaient encore en bons termes.

Il avait mentionné son mariage raté, bien sûr. Mais jamais les détails. Jusqu'à ce jour, l'idée ne lui en était même pas venue.

Il regarda autour de lui pour voir si quelqu'un pouvait entendre. Il n'y avait pas d'oreilles indiscretes dans les environs. Tous les malades dormaient...

Inventer un mensonge eût été facile. Le faire gober à l'exécuter était peut-être une autre affaire...

Arrête de te mentir, Len. Tu as besoin de raconter ton histoire à quelqu'un. Ça te travaille depuis des mois.

Ce soir, il avait l'occasion de se confier à quelqu'un qui sortirait à jamais de sa vie dans quelques jours. Un confesseur idéal

- J'ai quitté la Terre parce que je n'avais pas le choix.

- Pas le choix ? Vous fuyiez la police ?

- Non, pas la police. Quelque chose de bien plus dangereux, pour nous Terriens...

Avec une précision chirurgicale, il raconta ce qui était arrivé. Dire les mots qui ravivaient sa blessure n'était pas facile, mais il y parvint plus aisément que prévu. A la fin, il dut admettre qu'il se sentait mieux.

Le Ssanien s'était contenté d'écouter, sans commentaire, sans émettre de jugement. Dans ses yeux brillait la même étrange compassion qu'il avait témoignée au sergent de police.

- Vous savez tout, conclut McCoy. Rien de bien glorieux, n'est-ce pas ?

- C'est vrai... Vous êtes parti pour oublier ce que vous avez vu ce jour-là ?

- Oui...

- A votre place, je n'aurais pas pris les choses avec autant de civilité...

- Et qu'auriez-vous fait ?

Le Ssanien réfléchit un long moment.

- Je crois que vous n'approuveriez pas... murmura-t-il.

6

Le lendemain, McCoy ne se sentait pas au mieux. Moins de quatre heures de sommeil ne suffisaient pas à récupérer. Mais il avait des patients à voir !

Comme toujours, il garda l'exécuteur pour la fin. Mais la raison avait changé : il voulait avoir le temps de converser avec le Ssanien. Il avait même hâte de le faire

La chose le surprenait. Le jeune blessé était toujours un tueur défendant les valeurs que lui combattait. Au début, son intention était réellement de glaner des informations.

Au cours du processus, une véritable relation s'était établie entre l'exécuteur et lui. Une sorte de respect instinctif en était le fondement. Les deux jeunes hommes avaient franchi un fossé que beaucoup auraient jugé trop large. Et si leurs positions restaient inconciliables, il était stimulant de les comparer.

- Vous avez l'air fatigué... remarqua l'exécuteur quand il approcha de son lit.

- C'est vrai... Je suis même épuisé.

- Mais vous ne négligez pas votre devoir pour autant. C'est bien.

- Le négligeriez-vous ?

- Pas davantage !

Len se souvint qu'il était censé tirer les vers du nez du Ssanien. Le moment n'était pas plus mal choisi qu'un autre.

- Que feriez-vous, en ce moment, si vous n'étiez pas cloué dans ce lit ? Quelles sont les activités d'un exécuteur quand il ne s'occupe pas de ses... heu... affaires ?

- Un exécuteur s'occupe toujours de ses affaires. En tout cas, un bon exécuteur ! Pour vous répondre quand même... Si j'étais avec Li Moboron, nous serions en train d'étudier une carte, pour déterminer le lieu du prochain attentat. Ou peut-être du suivant...

- Il se prépare si longtemps à l'avance ?

- C'est Li Moboron, notre chef à tous. Lui plus que tout autre sait qu'une exécution ou un attentat réussis dépendent d'une bonne organisation. N'importe qui peut tuer; pour le faire vite, bien et avec un minimum de risque, il faut être capable de planifier.

McCoy fit mine d'examiner les blessures du Ssanien. Puis, comme s'il n'écoutait que d'une oreille, il demanda :

- Alors Moboron savait depuis longtemps qu'il attaquerait la caserne ?

- C'était une de ses options. Le choix est fonction de la situation. S'il n'y avait pas eu d'attaque sur une de nos positions, il aurait préféré une cible moins spectaculaire...

McCoy faisait des progrès, mais ils étaient atrocement lents. Pour le moment, aucune information utile n'avait filtré des lèvres du Ssarnen.

Le jeune tueur changea abruptement de sujet :

- Dites, docteur, vous souvenez-vous de ce que je vous avais demandé, au début ?

- Vous tuer, c'est ça ? Comment aurais-je pu oublier ?

- Je n'en ai jamais reparlé. Vous êtes-vous demandé pourquoi ?

- Heu... Non, enfin... Le savoir m'intéresse au plus haut point, bien sûr !

- C'est simple : mourir n'annulerait pas le fait que vous m'avez sauvé la vie.

Pour laver ce déshonneur, il vaut mieux que je survive pour servir la cause des exécuteurs.

- Servir la cause des exécuteurs ? Vous avez l'intention de vous évader ?

- Bien sûr. Sinon d'ici, du moins de la prison où ils me mettront. Ce n'est qu'une question de temps.

McCoy déglutit péniblement. L'exécuteur croyait dur comme fer à ce qu'il disait. Terrifié, Len se demanda s'il n'avait pas raison...

- Sans blague ? lança-t-il, faute de mieux.

- Sans blague ! répéta le Ssanien.

* * * * *

- Sans blague ? S'étonna Bando.

- C'est ce qu'il a dit, monsieur. Tôt ou tard, il s'échappera de la prison où on le mettra. En un sens, il est logique qu'un exécuteur dise ça...

- Et les informations sur Li Moboron ? Du nouveau ?

Le ton légèrement dubitatif du médecin-chef prit McCoy par surprise. Bando l'avait tellement soutenu, lors de leurs précédents entretiens.

Peut-être que ça n'avait rien à voir avec lui. Son supérieur pouvait commencer à craquer.

Des mois qu'il vit dans cet enfer, qu'il voit massacre après massacre...

- Pas vraiment, monsieur. Pour l'instant, il ne lâche que des généralités...

- Et quand pensez-vous que cela va changer ?

Léonard se sentit rougir.

- Je l'ignore. Je pourrais être plus direct, mais...

- N'hésitez pas, McCoy. Le gouvernement a attaqué un autre repaire

d'exécuteurs. Il n'y a pas eu de survivants, comme la fois précédente. Vous savez ce qui va suivre....

Un carnage ! Si seulement je pouvais apprendre où...

- Hélas, je viens de voir mes patients, et.... Enfin, l'exécuteur sait que ma prochaine visite ne doit pas avoir lieu avant ce soir.

- Trouvez un prétexte ! C'est maintenant que votre blessé peut nous être utile. Maintenant !

- Je comprends, monsieur, dit Len.

Les deux hommes se mirent à préparer un plan d'action.

* * * * *

McCoy attendit une heure. Puis, tricornes en main, il se dirigea vers sa rangée de lits. Pour ne pas éveiller les soupçons du Ssanien, il commença par « examiner » les autres lits diagnostiqueurs.

- Un problème ? demanda l'exécuteur.

- Il ne semble pas, dit Len avec un sourire. Juste une vérification de routine. Les lits se dérèglent, parfois.

- Et le mien ?

- Il fonctionne à merveille.

Le Ssanien jeta un coup d'œil autour de lui. Pour que l'illusion soit complète, Bando avait envoyé Huang et Carver vérifier les lits dont ils étaient responsables.

McCoy suivit le regard du blessé et accrocha les yeux de Carver, qui ne détourna pas la tête. Son expression indiquait clairement qu'il désapprouvait l'opération. A l'évidence, y prendre part le révoltait.

Mais il ne pouvait pas vendre la mèche. Il appartenait à Starfleet, une organisation où les ordres d'un supérieur ne se discutent pas.

- Au fait, dit McCoy, comme s'il pensait à autre chose, j'ai des nouvelles... Mauvaises pour votre camp, je le crains...

- A savoir ?

- Hum... C'est encore officieux... Je ne sais pas si... Et puis, tant pis ! Vos camarades auraient attaqué un arsenal, de l'autre côté de la ville. L'assaut a échoué, et tous sont morts...

- Ne croyez pas à ces sornettes. Li Moboron n'a jamais inclus l'arsenal dans ses cibles.

- Il peut avoir changé d'avis... Vous êtes là depuis quelques jours...

- Je suis affirmatif. Li Moboron ne verrait aucun intérêt à attaquer un arsenal. On y stocke des armes, qui peuvent être remplacées contre un peu d'argent. La chair et le sang sont irremplaçables. Vous comprenez ?

- Je vois... J'ai dû mal comprendre. C'était un autre endroit, peut-être...

- Le spatioport ?

Len sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Les choses se précisèrent.

- C'est possible...

- Ou le musée d'Histoire naturelle ? Il y a une exposition d'outils de l'âge de pierre. On attend beaucoup de monde : une cible idéale. Ou encore la bibliothèque ? Des centaines d'étudiants s'y rendent chaque jour...

McCoy éprouva un sentiment désagréable. Tout ça était trop beau...

- Vous vous fichez de moi, dit-il.

- Ne soyez pas fâché, docteur. Je vous montre simplement que je lis dans votre jeu... N'oubliez pas, je suis un exécuter. La ruse est une seconde nature chez moi. Rien n'est plus dur qu'arnaquer un arnaqueur, vous le savez bien.

Len chercha quoi dire et ne trouva rien. Il était fait comme un rat.

- Vous avez raison, j'ai essayé de vous « arnaquer ». Mais c'était pour sauver des vies. (Il désigna le sergent, toujours endormi.) Quand il est arrivé, vous avez paru désolé. Il va y avoir un massacre, bientôt...

- Un massacre ? Les forces gouvernementales ont attaqué une autre de nos cachettes.

- Et tout rasé, oui. Mes supérieurs s'attendent à une réponse terrible de Moberon. J'ai besoin de votre aide...

- Vous voulez que je trahisse mes camarades, c'est ça ?

- Je veux sauver des vies ! Des dizaines de gens ne mourront pas si vous parlez.

L'exécuter eut l'air sincèrement navré. Un instant, Len crut qu'il allait accéder à sa demande.

C'était mal le connaître.

- Docteur, nous avons déjà parlé de ce sujet. Je ne peux pas vous aider.

- Foutaise ! Vous ne voulez pas !

- Non, je ne peux pas ! N'avez-vous rien compris à ce que je vous ai dit ?

- J'ai écouté, c'est vrai, mais seulement parce que j'espérais obtenir des informations. Je voulais hâter la fin de cette absurde guerre. Je vois que je perdais mon temps...

- En d'autres termes, nos conversations étaient truquées. Pas de confrontation d'idées, mais une manipulation pour m'amener à renier ce que j'ai de plus cher.

McCoy eut soudain honte de lui-même. C'était le comble : le médecin sermonné par l'exécuter !

- Très enrichissant, continua le Ssanien. Je me pensais impossible à abuser, mais vous y êtes parvenu, du moins jusqu'à ce soir. Félicitations, étranger, vous avez gagné mon admiration ! Peut-être pas avec les qualités dont vous êtes le plus fier, mais qu'importe...

Alors qu'il s'apprêtait à répondre, McCoy se souvint qu'il n'était pas seul avec le Ssanien. Une partie des autres malades, réveillés par les éclats de voix, les regardaient; il y avait aussi Carver et Huang, les yeux braqués sur lui.

- Je me sens humilié pour vous, docteur, continua l'exécuteur. Je pensais que vous étiez comme moi : attaché à vos principes jusqu'à mourir pour eux. A présent, je vous vois sous un autre jour : un menteur prêt à trahir son serment au gré des circonstances. Vous m'avez souillé en me sauvant la vie. Ce n'est rien comparé au déshonneur que vous vous êtes infligé.

McCoy aurait voulu insulter le Ssanien, le traiter de monstre indigne de juger les autres. Cela l'aurait soulagé, sans rien changer à l'essentiel : le salopard avait mille fois raison !

Et Merlin aussi. Ainsi que Taylor, Huang et Jiminez. Len avait oublié qu'il était docteur. Il avait voulu jouer à un autre jeu, et il avait perdu.

Et si j'avais gagné ? Si l'exécuteur avait parlé, me permettant de sauver une multitude de Ssaniens ? Mon comportement serait-il moins immoral ?

Ou plus ?

McCoy ignorait la réponse, et il s'en fichait. Pour l'heure, il y avait les regards accusateurs de ses collègues et celui de l'exécuteur. Ce n'était plus supportable.

Sans un mot, il tourna les talons et se mit à courir vers la sortie.

* * * * *

Len ne pouvait pas affronter Bando tout de suite. Il lui fallait d'abord retrouver son calme. Puis se rappeler qui il était, et pourquoi il se trouvait sur Ssan.

Il aperçut son reflet dans une vitre, et ce qu'il vit ne lui plut pas.

C'était l'image d'un homme persuadé que la fin justifie les moyens. Un homme ayant troqué l'éthique contre une logique pourrissante et l'honneur contre une immoralité justifiée par de beaux discours. Pour lui, l'individu était devenu une quantité négligeable dans l'équation de la vie. Et la vérité ne voulait plus rien dire...

Il lui avait fallu fréquenter un criminel de la pire espèce pour s'en apercevoir. Tout était clair, à présent :

Il était bien trop médiocre pour l'espace, où la moindre faiblesse de caractère pouvait avoir des conséquences dramatiques. Il était lâche, et vraiment médiocre...

Bando l'avait influencé, mais l'idée venait de lui. Il avait choisi, comme Carver l'exigeait.

Et il s'était trompé...

Il n'était peut-être pas trop tard. Il pouvait se racheter, remettre les

choses à leur place. S'il redevenait fidèle à son serment, qu'il chérissait tant avant que Jocelyn...

Ses yeux s'étrécirent. Assez de souvenirs, assez pleurniché.

Assez de Jocelyn !

Il devait faire son rapport au médecin-chef. Attendre ne servirait à rien.

Il partit au pas de course.

* * * * *

La porte du bureau était ouverte. Bando scrutait l'écran de son ordinateur. Il leva les yeux :

- Ça a marché, McCoy ?

- Il m'a percé à jour, monsieur...

- Comment ?

- J'y suis allé trop fort. Il a deviné mes intentions et refusé d'en dire davantage. Quand j'en ai appelé à sa compassion, il m'a répondu qu'il avait honte pour moi.

- Honte ?

- Parce que j'avais trahi mon serment...

- Incroyable. Ce type passe son temps à tuer les autres, et il vous donne des leçons de morale.

McCoy chercha le regard de son supérieur :

- Et vous savez quoi, docteur Bando : il a raison !

Le médecin-chef se figea.

- Quoi ? dit-il, stupéfait.

- Il a raison ! J'ai violé mon serment. Mais je ne recommencerai plus, même si les exécuteurs mettent cette foutue planète à feu et à sang. Je suis un docteur, pas un espion. A dater d'aujourd'hui, je ne l'oublierai plus.

Bando lui lança un regard méprisant :

- N'oubliez pas une autre chose, McCoy : je ne vous ai pas demandé de le faire. Ce n'était pas mon idée. Quand vous me l'avez exposée, je l'ai trouvée excellente. Voilà comment les choses se sont passées... (Il fusilla Len du regard.) Et là, vous faites irruption dans mon bureau pour m'annoncer que ça n'a pas marché. Comme vous êtes trop minable pour assumer vos responsabilités, vous essayez de me les refiler.

Len secoua la tête :

- Ce n'est pas une question de responsabilité. C'est...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Une formidable explosion fit trembler les murs de la pièce.

- Mon Dieu ! cria Bando. Ils sont ici !

Il fallut quelques secondes à McCoy pour comprendre.

L'hôpital était la prochaine cible sur la liste « punitive » de Moboron.
L'attaque était déclenchée

7

McCoy pensa d'abord que la cible était la salle commune où lui et ses camarades soignaient les survivants des attentats. Juste avant d'y être téléporté, il apprit l'exacte localisation de l'attaque des exécuteurs.

Son sang se glaça dans ses veines. Aucun être, aussi féroce fût-il, ne pouvait faire une chose pareille. Il y avait sûrement erreur.

Quand il se retrouva sur place, avec Bando et quelques-uns de ses vétérans, il comprit à quel point il était naïf. Quelles que soient les atrocités qu'un homme ait connues, il lui en restait toujours de pires à découvrir.

La salle où il venait d'être téléporté était celle des enfants. Dans ces lits, des êtres innocents essayaient de guérir de leurs blessures, de leurs angoisses, de la folie des adultes. Mais Li Moboron leur avait réservé une thérapie très particulière; des petits corps déchiquetés gisaient dans tous les coins.

Léonard s'agenouilla près d'une gamine à peine plus âgée que son petit-fils. La pauvre gosse était à demi ensevelie sous les débris et le plâtre. Elle avait le visage souvent magnifique des enfants malades, comme si la fragilité leur conférait une sorte d'aura.

Elle n'aurait plus à lutter pour guérir, ou pour vivre, ou pour grandir...

Il lui ferma les yeux et se releva.

Des cris montaient dans la pièce. Pourtant, Len ne voyait que des cadavres. Là un garçonnet, ici une fillette, plus loin un bébé.

Mais qui hurlait ainsi ?

Une silhouette jaillit de l'écran de fumée et se précipita vers lui. Surpris, Len vacilla quand l'enfant blessé le percuta.

- Du calme, mon petit, du calme...

Le gamin devait avoir sept ou huit ans. Len lui passa son tricot le long du torse : un poumon perforé par une côte cassée. Il fallait faire vite.

Léonard ouvrit son communicateur :

- McCoy à la section médicale. Téléportez ce gosse en sécurité, bon Dieu !

Il n'y eut aucune réponse. Quelques instants plus tard, cependant, le rayon du téléporteur enveloppa le petit rescapé.

A l'étage supérieur, on s'occuperait de lui, et il ne verrait plus le sang de ses camarades...

McCoy continua d'avancer. Jamais il n'aurait cru voir une horreur pareille.

Des dizaines d'enfants, morts, réduits en bouillie, déchiquetés.

Si seulement un des responsables pouvait lui tomber sous la main !

Sa prière fut aussitôt exaucée. Des silhouettes en toge blanche apparurent devant lui. Les monstres étaient toujours là !

Mais pourquoi n'avaient-ils pas fui avant l'explosion de la bombe, comme d'habitude ?

La réponse jaillit dans son cerveau : ils étaient allés se mettre à l'abri, bien sûr. A présent, ils revenaient pour finir le travail.

- Attention ! cria-t-il à ses collègues. Les exécuteurs, juste en face !

Tous les médecins se figèrent, prêts à se jeter à terre. Tous sauf un, qui continua d'avancer : Bando !

Il tenait une adolescente dans les bras. La pauvre ne verrait jamais l'âge adulte. Un éclat de verre lui avait ouvert la gorge...

- A couvert, tout le monde ! Cria quelqu'un.

McCoy reconnut Bud Glavin.

- Docteur Bando, arrêtez-vous !

Mais le médecin-chef n'entendait plus. Il avançait, des larmes ruisselant sur les joues, les yeux rivés sur le visage de la malheureuse enfant.

Il s'immobilisa soudain.

- Approchez, tas de fumiers ! Vous voulez tuer quelqu'un ? Alors tuez-moi, pour l'amour du ciel ! Tuez-moi, mais laissez ces gosses en paix

C'était la voix d'un homme dont la raison venait de chavirer.

Curieusement, les exécuteurs ne répondirent pas à son invite. Une silhouette se détacha de leur groupe et fit un pas en avant.

- Moboron... murmura un médecin.

Moboron... Le responsable de tant de morts...

- Nous ne tuons pas les étrangers, cria le Grand Exécuteur. Rentrez chez vous, hommes de la Fédération. Laissez-nous Ssan.

A ces mots, quelque chose se brisa dans l'esprit de Bando. Il laissa tomber son morbide fardeau puis, avec un cri inhumain, chargea les exécuteurs comme un taureau furieux.

Moboron bougea au dernier moment. Quand le médecin-chef ne fut plus qu'à un mètre de lui, le Ssanien tourna sur lui-même et lança une jambe. Touché au creux de l'estomac, Bando s'écroula comme une masse.

- Vincent ! hurla Glavin. Non !

Sans réfléchir, il se précipita et s'agenouilla près de son supérieur.

Moboron ne broncha pas, sûr que l'homme ne représentait pas une menace.

- Dieu merci, il est vivant...

- Je le répète, nous ne tuons pas les étrangers...

Li Moboron retourna près de ses compagnons.

Quelques secondes plus tard, tous disparurent, comme engloutis par la

fumée.

McCoy alla rejoindre Glavin. Bando s'était déjà relevé et refusait qu'on l'aide.

- Je vais bien... Je vais bien...

Carver et les autres docteurs recommencèrent à chercher les survivants. Impressionné, McCoy dévisagea Bando.

Grâce à son inconscience, il avait empêché Moboron d'achever les gosses. En mettant sa vie dans la balance, il avait infligé une cuisante défaite au Grand Exécuteur.

Mais lui-même ne voyait pas les choses de cette façon. A vrai dire, il ne les voyait plus du tout. La tête entre les mains, il gémissait doucement, indifférent à ce qui se passait autour de lui.

Il gémissait toujours quand les exécuteurs loyalistes arrivèrent. Mais il refusa d'être téléporté tant que ses hommes n'auraient pas récupéré le dernier blessé.

* * * * *

Les deux jours qui suivirent furent remarquablement calmes. Li Moboron ne lança pas de nouvelles attaques. Comme les exécuteurs du gouvernement se tenaient tranquilles, il n'y avait pas non plus de « contre-attaque » à redouter. Les deux camps semblaient s'être repliés sur leurs positions pour lécher leurs blessures.

Vincent Bando resta enfermé dans son bureau, sans doute pour digérer ce qu'il avait vu et vécu dans la salle des enfants.

Le père de Len lui disait souvent que le pire patient d'un médecin était... lui-même ! McCoy n'avait jamais autant mesuré la sagesse de cette observation.

Car il avait pas mal à faire sur sa petite personne ! Tous, vétérans comme bleus, avaient besoin de se ressaisir après ce voyage dans l'horreur la plus brute. Et il leur faudrait longtemps pour oublier.

Très longtemps...

La plupart des blessés avaient été téléportés dans d'autres hôpitaux. Seuls restaient ceux dont l'état interdisait le transport, même moléculaire, et les enfants qui avaient survécu à la dernière attaque de Moboron.

Curieusement, McCoy avait bien dormi les deux nuits suivant l'attentat. La troisième, il se réveilla en sueur, le cœur battant à tout rompre.

Il venait de rêver que sa fille, Joanna, gisait dans les décombres de la salle, au milieu des autres petites victimes.

Dans son rêve, il s'était précipité vers elle, tricornard en main, saisi par le fol espoir qu'elle soit toujours en vie.

Mais il n'y avait plus rien à faire...

Pourtant, elle avait ouvert les yeux ! Mais, comme toute sa personne, ils étaient morts.

- Papa, tu m'as tuée... Tu m'as tuée... avait-elle dit. Regarde tes mains !

Obéissant, il s'aperçut qu'elles étaient rouges de sang. L'avait-il battue à mort ? Était-ce de cela qu'elle l'accusait ?

Qu'importait ! Éprouvant le genre de certitude qui n'existe qu'en rêve, il sut qu'il l'avait tuée. Les exécuteurs n'y étaient pour rien.

Ce fut alors qu'il s'éveilla...

Léonard avait suivi un cursus de psychologie, à la Faculté. Il en savait long en matière d'interprétation des rêves. Que voulait dire celui-ci ?

Qu'en quittant la Terre, il avait tué tout l'amour que sa fille avait pour lui ? Qu'il l'avait trahie en choisissant l'espace ?

Ou était-ce lui-même qu'il avait trahi en essayant de manipuler l'exécuteur ? L'innocence assassinée, n'était-ce pas la sienne ?

Cette hypothèse en valait d'autres, sans plus... Toujours sous le choc d'avoir vu le cadavre de Joanna,

* * * * *

Il s'habilla, quitta sa chambre et se dirigea vers la salle commune.

Pourquoi là ? Parce que c'était le seul endroit où il se sentait un peu chez lui, ces derniers temps. Coupé de ses camarades, et maintenant de son supérieur, il ne lui restait, pour communiquer, que les lits diagnostiqueurs. Ça valait mieux que rien.

Bizarrement, il n'y avait pas de garde à l'entrée de la salle. Le Ssanien avait-il dû obéir à un besoin naturel ? Les autorités l'avaient-elles affecté ailleurs ?

Pour Len, c'était sans importance. Il n'avait jamais approuvé la présence d'un homme armé à deux pas des lits. Un fuseur et un convalescent, à ses yeux, n'avaient rien à faire ensemble.

Arrivé dans la salle, Léonard chercha à repérer le médecin de garde. Ce fut vite fait : une silhouette en blouse se tenait devant le lit de l'exécuteur.

Tout en approchant, McCoy vit avec surprise qu'il s'agissait de Vincent Bando. Il étudiait le visage endormi du Ssanien comme s'il eût dû lui révéler la clé de quelque énigme.

Etrange... C'est la première fois qu'il vient en pleine nuit... Enfin, l'exécuteur n'est pas un patient banal. Normal qu'il s'y intéresse.

McCoy se racla la gorge juste assez fort pour signaler sa présence.

Bando se retourna, le reconnut et sourit.

Un sourire plutôt triste... En tout cas, il ne semble pas m'en vouloir.

- Que faites-vous là à cette heure, McCoy ?

- Je ne dormais pas... La force de l'habitude a guidé mes pas jusqu'ici... Et vous, monsieur ?

- Je n'ai pas toujours été médecin-chef. Au début de ma carrière, j'ai travaillé dans une salle comme celle-ci. Mais les patients avaient la peau noire, des yeux argent et un cou long comme votre avant-bras.

- Des Kasserites ? devina McCoy.

- C'est ça...

- J'espère que vous n'êtes pas trop fâché des choses que j'ai dites avant l'attaque...

- Pas trop, non, répondit le médecin-chef.

- J'en suis content, monsieur. J'ai beaucoup de respect pour vous.

Beaucoup ! Mais je m'étais engagé sur une mauvaise voie. J'ai suivi des études de médecine, non un entraînement d'agent secret. Je ne l'oublierai pas, à l'avenir. Vous avez devant vous un médecin, ni plus ni moins...

- Soyez un bon médecin, fiston, il en faut. Vous savez quoi ? Continuons cette conversation dans mon bureau. J'ai une bouteille de bière romulienne dans un coin. Rien n'est plus efficace contre l'insomnie. Ça vous assomme comme un coup de matraque.

- Et si on doit se lever tôt demain ? demanda McCoy, hésitant.

Bando lui passa un bras autour des épaules.

- Fiston, un médecin doit savoir lâcher du lest de temps en temps. C'est écrit dans le serment d'Hypocrate. Les lignes en petits caractères, tout en bas...

- Allons-y, alors ! Mais je voudrais d'abord jeter un coup d'œil à mon patient...

Bando le tira vers la sortie.

- Laissez tomber, je viens de vérifier. Il se porte comme un charme.

Len faillit se laisser convaincre. Un petit coup ne lui ferait pas de mal. Que pourrait-il voir que Bando n'aurait pas remarqué ?

Mais il y avait quelque chose d'étrange dans la voix du médecin-chef... Sans compter cette invitation à trinquer, des plus inhabituelles.

- Je veux voir par moi-même, dit Léonard en se dégageant.

Il lui fallut un seul regard : tous les signes vitaux étaient aux limites maximales ! Pas de quoi paniquer pour le moment, mais aucun médecin digne de ce nom ne serait parti lever le coude en laissant les choses en l'état...

- Que lui avez-vous fait ? demanda Léonard.

L'expression de Bando se durcit.

- Vous n'auriez pas dû venir en pleine nuit... Demain matin, il aurait été trop tard.

- Vous lui avez injecté un poison, c'est ça ? Explosa McCoy.

Il étudia une deuxième fois l'écran. Les signes vitaux ne lui offraient pas le moindre indice de ce que...

Injecter ! Bando doit encore avoir la seringue sur lui. Si je peux déterminer quelle substance il a utilisé...

- Ne comprenez-vous pas, McCoy ? Je devais le faire. C'est un exécuter, comme les ordures qui ont tué ces gosses.

- C'est aussi mon patient, et je dois savoir ce que vous lui avez injecté.

- Pas question ! Il mérite de mourir, comme tous ses semblables.

- Il mérite d'être livré à la justice de son peuple, pas à la vôtre. Je dois savoir ce que...

- Que se passe-t-il ici ? cria une voix.

C'était Littie, l'infirmier à la stature de colosse.

- Bando a empoisonné un malade ! répondit Len.

Littie se précipita.

Mais Bando avait un as dans sa manche : un fuseur, volé sur un cadavre et caché sous sa blouse.

Il le pointa sur l'infirmier.

- Attention ! hurla McCoy, il est armé.

L'avertissement arriva trop tard. Bando visa et tira, touchant le pauvre Littie en pleine poitrine. L'infirmier s'écroula, le torse carbonisé.

Bando se retourna vers McCoy. A la lueur brillant dans ses yeux, le jeune médecin comprit que son supérieur avait définitivement perdu la raison.

- Désolé, fiston. J'aurais voulu éviter ça...

Il leva le bras et visa.

Avec l'énergie du désespoir, Len plongea.

Surpris par le choc, Bando lâcha son fuseur. Les deux hommes roulèrent au sol.

Le médecin-chef était plus âgé que McCoy, mais plus aguerri. Len n'avait aucune expérience des corps à corps sérieux.

Les mains de Bando se nouèrent autour de son cou. Léonard battit des bras et des jambes pour tenter de se libérer.

En vain.

En s'engageant, Len savait que la vie, dans l'espace, n'était pas sans danger. Même s'il n'avait rien d'un héros, il avait accepté l'idée de mourir au service de Starfleet. Mais jamais il n'avait prévu de finir étranglé par un médecin-chef devenu fou à lier...

8

McCoy savait qu'il allait mourir. Son cerveau notait mécaniquement les signes annonciateurs de la fin : bourdonnements d'oreilles, nausées, impression de sombrer dans un trou sans fond.

Et l'angoisse. Une formidable angoisse

La mort par privation d'air... La pire de toutes...

Soudain, la pression cessa autour de son cou et il put de nouveau respirer. A grand-peine, il redressa la tête et aperçut ceux qui l'avaient arraché à la mort.

Carver, Jiminez et Huang...

Ils luttèrent avec Bando, tentant de le renverser sur un lit diagnostiqueur où ils pourraient l'attacher.

Len essaya de se lever pour leur prêter main-forte. C'était au-delà de ses moyens actuels.

Allez-y, les gars ! Les encouragea-t-il intérieurement. Ne le laissez pas accomplir son horrible vengeance. Aidez-moi à sauver mon patient.

Bando finit par succomber. Les trois jeunes médecins n'étaient pas des athlètes, mais ils ne faisaient pas pitié non plus. Le médecin-chef fut bientôt immobilisé. Carver lui fit une injection et il sombra dans l'inconscience.

McCoy, lui, avait récupéré une bonne partie de sa lucidité.

- La seringue ! cria-t-il en essayant de se lever.

Carver vint s'agenouiller près de lui.

- Léonard, ça va ?

McCoy secoua vaguement la tête. Ils pourraient parler de lui plus tard. Pour l'heure, il y avait des choses plus urgentes.

- La seringue, bon sang ! Dans sa poche ! La foutue seringue !

Merlin n'avait aucune idée de ce qu'il voulait dire, mais il obéit. Quelques secondes plus tard, il sortit une seringue de la poche de Bando.

- C'est ça que tu voulais ? demanda-t-il.

- Oui... File au labo et détermine ce qu'elle contenait.

Quelques minutes plus tard, Carver revint et McCoy réalisa le machiavélisme du plan de Bando.

Il avait injecté au Ssanien le virus qui lui donnait le « feu du sang » et le transformait en surhomme quand c'était nécessaire. Mais il ne s'agissait pas de la souche dont le Ssanien était porteur. En bref, c'était une seconde contamination.

Le corps de l'exécuteur allait devenir une sorte de bombe biologique.

Au début, la présence de la deuxième colonie de virus augmenterait simplement le pouls, la température et le rythme de la respiration. Dans quelques heures, à cause de la prolifération virale, la moindre contrariété provoquerait une montée d'adrénalines dix ou vingt fois supérieures à la « normale » chez l'exécuteur. Résultat ? Un arrêt cardiaque instantané et irréversible.

C'était du grand art. Si McCoy n'avait pas traîné ses guêtres dans le coin, la mort serait passée pour une simple surinfection, toujours possible chez un porteur de virus. Sans un examen minutieux, peu probable dans les circonstances présentes, tous n'y auraient vu que du feu. Bando avait failli commettre le crime parfait.

Par bonheur, la seconde souche virale pouvait être éliminée si l'injection remontait à moins d'une heure. Len pria le Ciel d'être arrivé à temps.

- Que fait-on, maintenant ? demanda Carver, qui commençait à comprendre ce qui s'était passé.

- L'antidote du virus, Merl ! Il doit y en avoir un pour chaque souche...

- Je fonce au labo.

Chaque minute qui passe diminue les chances de ce pauvre bougre...

Pauvre bougre ? Un tueur ?

Hum... Voici un débat qui ne sera jamais clos. Qu'importe, il faut empêcher le triomphe des gens comme Bando...

Carver revint, une seringue à la main. McCoy la lui arracha des mains, se pencha sur le Ssarnen et lui fit l'injection.

Puis il regarda l'écran. Si l'antidote avait été administré à temps, les signes vitaux allaient descendre très vite. En l'absence de résultat dans la minute à venir...

- Alors, ça marche ? demanda Jiminez.

- Silence ! Lui intima Carver.

- Meri, ça y est, ils descendent ! Pas vite, mais je crois que c'est gagné. Tu m'entends ? Il est sauvé.

Carver lui fit signe de se calmer. Ils avaient arraché un homme à la mort. N'était-ce pas simplement leur devoir de médecin ?

- Tu as réagi vite et bien, Len. Le métier rentre...

- Merci, Merl. Mais que faisiez-vous dans les parages, les amis ?

- Je t'ai vu te lever en pleine nuit, une fois de plus, répondit Carver. J'ai pensé que tu aurais besoin d'un ami...

McCoy le dévisagea.

- Mais vous étiez tous les trois.

- Au cas où tu aurais eu besoin de trois amis, Léonard, dit Huang.

- Et puis, tu sais bien, si l'un de nous se lève, les autres suivent, c'est la solidarité de la bleusaille, renchérit Jiminez.

- Pour sûr ! approuva Merlin. Len, tu es resté à l'écart trop longtemps. Je propose que nous enterrions la hache de guerre.

McCoy sourit de toutes ses dents.

- Sans blague ? Et où entends-tu l'enterrer ?

- Ton crâne de foutu râleur serait une excellente idée, plaisanta Carver. Ou celui de Huang, pour le salut de ses futurs patients...

Pour toute réponse, Warren désigna le lit diagnostiqueur où Bando était attaché.

- Puisqu'il est question de hache de guerre, on ferait bien de s'occuper de notre chef. A mon avis, il ne va pas tarder à se réveiller.

Fort heureusement, les quatre jeunes gens n'étaient plus seuls. Réveillé par le vacarme, tout le personnel de l'équipe de Starfleet se pressait autour d'eux. Expliquer la situation ne fut pas facile, et il fallut plus longtemps encore pour que tous croient que Bando avait tenté d'assassiner un malade...

* * * * *

Un mois plus tard, Hillios et le Republic revinrent avec un nouveau contingent de jeunes docteurs. Les ordres du capitaine étaient de récupérer les cinq bleus de la tournée précédente pour les conduire sur Bêta Aurelon 3, où une mystérieuse peste décimait la population.

Beaucoup de choses avaient changé dans la section médicale de Starfleet. Vincent Bando avait quitté Ssan à bord de l'Enterprise, un vaisseau de classe Constitution commandé par le capitaine Christopher Pike. Revenu sur Terre, il serait jugé pour le meurtre de l'infirmier Littie.

Bud Glavin le remplaçait, et il s'en tirait rudement bien. L'exécuteur de McCoy, suffisamment remis, avait été transféré dans une prison ssanienne. Jamais il ne saurait que son docteur avait poussé le vice jusqu'à lui sauver la vie une deuxième fois.

Une autre chose avait changé : à la grande surprise de leurs camarades, un peu jaloux, McCoy et Carver faisaient souvent en sorte de se voir en tête à tête. Ce jour-là, cependant, les cinq amis d'înaient ensemble.

- On a beau avoir passé des mois à se persuader du contraire, dit Len, il faut admettre que la nourriture ssanienne est bonne pour les cochons.

- Infecte, approuva Merlin.

- Ignoble, surenchérit McCoy en repoussant son assiette.

- Abominable, conclut Carver en imitant son geste.

- Elle ne me manquera pas, je te l'assure ! Avec la chance que nous avons, ce sera peut-être encore pire sur Bêta Aurelon 3.

La remarque fit sourire ses camarades. Sous leurs plaisanteries de potaches se cachait la solidarité d'hommes et de femmes ayant survécu à l'enfer.

- Mouais... soupira Jiminez. Bêta Aurelon 3. Ce n'est pas exactement un lieu de vacances, à ce qu'on m'a dit.

- Pas de repos pour les braves, mon vieux ! déclara Huang, plutôt morose. Si mon goût du sacerdoce n'était pas si fort, je retournerais volontiers sur Terre ouvrir un cabinet.

- Ça pourrait être encore pire, marmonna McCoy. Mon père en avait un, crois-moi, il n'y a pas mieux en matière de sacerdoce

- Que diriez-vous, intervint Taylor, si je vous annonçais que je ne viens pas avec vous sur Bêta Aurelon ?

McCoy la regarda, abasourdi.

- Plaît-il ?

- J'ai envie de rester, pour voir comment tout ça va finir...

- Nous venons de recevoir une nouvelle affectation, dit Jiminez. Tu ne peux pas la refuser...

- C'est possible, avec la permission du médecin-chef. J'en ai déjà parlé à Glavin. Il est d'accord.

- Tu abandonnerais notre équipe ? demanda McCoy.

Janice sourit tristement :

- J'en ai peur, Len. C'est important pour moi. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Huang parla au nom de tous :

- Bien sûr que nous comprenons. Mais ça nous attriste.

- Je raccrocherai au convoi, c'est promis. Sur Bêta Aurelon ou sur la prochaine planète. La Galaxie n'est pas si grande. Nous nous reverrons.

- Pour sûr ! dit McCoy, qui ne le croyait pas une seconde.

- Et comment ! affirma Jiminez, tout aussi peu convaincu.

- Ne vous méprenez pas, les amis, vous me manquerez

Carver secoua la tête.

- Pas moi, Janice...

- Ne dis pas de bêtises, Merl. Tu es autant mon ami que les autres.

- Mais je ne te manquerai pas. Je reste aussi...

McCoy lui jeta un regard accusateur.

- Bon sang, c'est une épidémie ? Tu n'as jamais parlé de rester...

- Il est jaloux que Janice monopolise l'attention, décréta Huang.

- Tu te trompes, Warren. (Il se tourna vers Len :) Si je n'avais rien dit, c'est que je n'en étais pas sûr avant aujourd'hui.

- Alors tu n'as pas la permission de Glavin, dit Huang, plein d'espoir.

- Exact, mais s'il l'a accordée à Janice, pourquoi me la refuserait-il ?

- Meri, dit Léonard, c'est ridicule ! On a autant besoin de toi sur Bêta Aurelon qu'ici.

- Tu as sans doute raison... Mais Ssan fait partie de moi. Je comprends ces

gens, leur philosophie, leur combat pour un monde meilleur. Je veux rester assez longtemps pour les voir en paix, heureux, libres...

- Quand nous aurons vaincu la peste, tu verras les Aurelonites heureux. Ça n'est pas la même chose ?

- Tu verras les Aurelonites heureux, Len. Et tu me raconteras...

- C'est promis, Merl, dit Léonard, conscient que son ami ne changerait pas d'avis.

- J'y compte bien. Promets-moi aussi de devenir un bon docteur de l'espace. C'est pour ça que tu es fait...

- Ne te tracasse pas, j'ai compris. Un docteur, rien de plus, mais rien de moins...

* * * * *

Grâce au vaccin mis au point par l'équipe médicale de la Fédération, la peste de Bêta Aurelon fut vaincue en quelques mois. A son retour d'une île isolée, dernier site de la planète restant à vacciner, un message subspatial enregistré attendait McCoy.

- Ça vient de Ssan, mon garçon, lui dit l'officier des communications. C'était ta précédente affectation, non ?

- Oui. J'y ai laissé des amis chers...

La peste avait été stoppée à temps pour éviter des pertes massives. L'équipe médicale éprouvait un sentiment légitime de satisfaction. Léonard était fier du travail qu'il avait accompli; il ne regrettait pas un instant d'avoir quitté Ssan.

Parvenu au dortoir, il se précipita sur l'ordinateur sans prendre le temps de se changer. Des lettres d'or s'affichèrent sur l'écran :

Communication subspatiale
Date Terrestre 3.8.2254
Destinataire : Docteur Léonard McCoy
Monfarra City, Bêta Aurelion 3
Expéditeur : Janice Taylor
Pitur, continent sud, Alpha Gedrix 4.

Léonard sourit. Avoir des nouvelles de Janice et de Merl lui faisait grand plaisir. Il aurait aimé les partager avec Huang et Jiminez, les autres membres des Rafistoleurs de Ssan présents sur Aurelon, mais ils étaient en mission sur d'autres îles et ne reviendraient pas avant plusieurs jours.

Le message lui-même s'afficha :

Cher Léonard,

J'ai de bien mauvaises nouvelles à t'apprendre. Je suis encore bouleversée par ce qui est arrivé. Si ce message te paraît confus, je m'en excuse par avance.

Comme tu le sais peut-être, la Guerre des Exécuteurs est presque terminée. Il y a quelques jours, Li Moboron est mort, victime d'une attaque des exécuteurs loyalistes sur son campement. Depuis, le gouvernement annonce chaque jour qu'il est victorieux.

Merlin, quelques bleus et moi étions allés dans une taverne du centre-ville pour fêter ça. Quand Paco, Warren et toi étiez là, on ne nous laissait pas sortir par crainte des exécuteurs. La mort de Moboron a eu pour conséquence un relâchement de la sécurité.

Nous étions assis à une table autour d'une bouteille de brandy. Un des bleus a demandé ce que ça faisait de voir le conflit terminé après six longs mois vécus dans l'angoisse.

Merlin a répondu que c'était génial, puis il a porté un toast en l'honneur de tous les médecins de Starfleet ayant servi sur Ssan, même Vincent Bando. Soudain, il a écarquillé les yeux comme s'il avait vu un reflet dans son verre.

Tout s'est passé très vite... Merlin s'est levé et a plongé sur moi, renversant ma chaise. Une seconde plus tard, il y a eu une terrible explosion...

Dans la panique, j'ai aperçu une demi-douzaine d'exécuteurs, de l'autre côté de la place. Quatre ou cinq s'enfuyaient déjà à toutes jambes; le dernier restait immobile, les yeux braqués sur moi.

Et je l'ai reconnu, Len ! Je l'ai reconnu...

C'était ton malade, celui que Bando avait tenté d'assassiner. J'aimerais me tromper, mais il n'y a pas le moindre doute.

Ce monstre a tenu promesse : il s'est évadé et a repris le flambeau de Li Moboron.

Merlin est mort. Nous avons tout tenté, mais ses blessures étaient trop graves, et il avait perdu trop de sang... S'il ne m'avait pas protégée de son corps, je ne serais sans doute plus de ce monde.

Je sais combien tu souffriras en lisant ces mots. Tu étais son meilleur ami. Le seul à qui il pardonnait toujours, quoi qu'il arrive.

Je dois te dire qu'il était très fier de ce que nous avons fait sur Ssan. Sacrement fier ! En particulier de toi, pour ce que tu avais réalisé et appris. Il disait qu'un jour, quand tu serais très vieux, avoir sauvé cet exécuteur de Bando te semblerait l'acte le plus important de ta vie. Il est resté persuadé que tu avais eu raison de sauver le Ssanien, quoi qu'il fasse dans le futur, parce que c'est le devoir d'un docteur : sauver toutes les vies, sans exception.

En espérant te revoir un jour.

Janice

McCoy resta longtemps devant l'écran, des larmes plein les yeux. Dans sa tête, il entendait le bruit de l'explosion, il voyait Merlin se jeter sur Janice pour la protéger.

Et il imaginait le visage du Ssanien contemplant son travail avec la satisfaction du bon artisan. Pourquoi s'en serait-il privé, au fond ? Tuer des innocents était son métier, son art, sa raison de vivre.

Len sut qu'il n'oublierait jamais ce visage, dût-il vivre cent cinquante ans.

LIVRE TROISIÈME

JOCELYN

1

Le docteur Léonard H. McCoy se livrait à son activité favorite, du moins quand il était énervé et n'avait rien de spécial en cours : il faisait les cent pas dans l'infirmierie, slalomant entre les lits avec l'adresse née d'une longue habitude.

Les deux infirmières, Choi et Frederickson, le regardaient, ébahies. Elles étaient nouvelles dans le service...

Et McCoy se fichait de leur réaction comme d'une guigne. Après tout, c'était lui, pas elles, qui se voyait offrir une nouvelle chance de bonheur. C'était lui, pas elles, qui avait retrouvé un ancien amour pour risquer de le perdre aussitôt dans l'enfer de Ssan.

Len se faisait tant de souci pour Jocelyn, sans parler de Jim et de Spock, qu'il n'entendit pas les portes de son domaine s'ouvrir pour laisser entrer un petit groupe de personnes. Mais il perçut des bruits de voix assourdies par l'angoisse et se retourna pour voir de quoi il s'agissait.

- Mon Dieu ! S'exclama-t-il en découvrant Spock, Treadway et deux corps ensanglantés étendus sur des brancards antigravs.

Spock et le diplomate aidèrent deux hommes de la sécurité à guider les civières jusqu'à la salle d'opération.

McCoy se précipita et indiqua deux tables où déposer les blessés. Puis les infirmières demandèrent à tout le personnel non médical d'évacuer la pièce.

McCoy appela Spock :

- Où sont les autres ?

Le Vulcain se retourna. A l'expression de son visage, Léonard comprit que Jim et Jocelyn n'étaient pas revenus.

Comme il le craignait depuis le début, les exécuteurs les avaient tués.

- Spock ?

Le Vulcain tourna les talons et sortit. Len admit qu'il avait raison : il fallait

d'abord s'occuper des blessés...

Approchant des tables, il les reconnut : Peterson et Diaz, de la sécurité. De bons soldats, et de braves types.

Diaz avait été un brave type... Scrutant ses signes vitaux, le médecin fronça les sourcils. Il n'y avait plus rien à faire.

Peterson vivait encore. Le carreau d'arbalète fiché dans son dos avait fait de gros dégâts. Mais il n'avait touché ni la colonne vertébrale ni le cœur.

- Dix cc de penthorbaline, Choi...

La jeune femme plaça la seringue contre le bras du blessé. Avec un sifflement, son contenu se vida dans les veines de Peterson.

Il faudrait quelques minutes pour que la drogue fasse effet.

Allez ! Je ne peux rien faire tant que les fonctions vitales de ce pauvre garçon ne sont pas stabilisées.

Le biostabilisateur finit par agir. En dépit du corps étranger enfoncé dans sa chair, les signes vitaux de Peterson revinrent à la normale. En même temps, les terminaisons nerveuses, dans la zone de la blessure, avaient été anesthésiées.

McCoy pianota sur la console intégrée à la table d'opération. Sur l'écran s'afficha une image scanner du dos de Peterson. Elle montrait la blessure et la position du carreau. Par bonheur, la pointe était droite.

Ça correspondait à ce que le docteur savait des exécuteurs. Ils entendaient offrir une mort rapide et propre à leurs victimes. En conséquence, ils n'utilisaient pas de carreaux à pointe barbelée susceptibles de déchirer les chairs quand on les retirait de la blessure.

Ce sont des assassins rituels, pas des sadiques... se souvint McCoy.

- Scalpel électronique, demanda-t-il.

Fredenckson lui tendit l'instrument.

Avec mille précautions, le médecin incisa autour du carreau pour le dégager légèrement.

- Choi, je vais extraire. Tenez-vous prête...

Tandis que l'infirmière compressait légèrement les alentours de la blessure, McCoy saisit le carreau avec des pinces à bouts recourbés et tira doucement. Le morceau de métal sortit sans trop de difficultés.

- Frederickson, débarrassez-moi de ce truc...

L'infirmière plaça le carreau dans un sac en plastique. Len examina de nouveau la blessure.

- Choi, compresse anti-hémorragique...

Il leva les yeux sur l'écran. Selon le capteur intégré à la machine, le carreau était sorti en un seul morceau. Il ne restait pas d'éclat de métal dans la blessure.

Léonard n'aimait pas devoir se fier ainsi à une machine.

Au moins, c'est une de celles que j'ai vérifiées récemment, quand

j'essayais de ne pas penser à...

Stop ! Ne pas prononcer ce prénom. Je n'en ai pas fini avec ce pauvre bougre...

- Frederickson, on va refermer. Passez-moi la peau synthétique...

Une fois la plaie nettoyée et la peau synthétique en place, le médecin regarda l'écran. Les signes vitaux étaient toujours stables, et un peu meilleurs qu'avant l'opération. Tout allait pour le mieux. Avec du repos, Peterson retrouverait une forme olympique.

- Ça va aller, fiston, murmura McCoy en se penchant sur son malade.

Il savait que Peterson ne l'entendait pas, mais...

Vieille fleur bleue... se fustigea-t-il.

- Choi, Frederickson, je vous le laisse. Il faut que j'aille aux nouvelles.

* * * * *

Spock, Treadway et les deux gardes attendaient dehors, comme il l'avait espéré.

- Sont-ils... Heu, comment... ? Commença un des hommes de la sécurité.

- Diaz est mort. Peterson s'en sortira.

Sans donner plus de détails, Léonard se dirigea vers le diplomate, adossé à la cloison près de Spock.

- Treadway !

Clay releva la tête. Ses yeux s'écarquillèrent quand il vit la fureur peinte sur le visage du médecin. Il leva instinctivement un bras, trop tard pour bloquer le poing de McCoy qui volait vers son menton.

Clay rebondit contre la cloison et s'écroula, sonné. Len l'attrapa par la tunique, le releva et brandit de nouveau le poing.

Des doigts d'acier s'enroulèrent autour de son poignet.

C'étaient ceux de Spock; le médecin pouvait se débattre, il n'avait pas une chance de se libérer.

- Lâchez-moi, Vulcain de malheur ! Laissez-moi lui flanquer la correction qu'il mérite.

- Je ne peux pas, docteur, l'informa Spock d'une voix neutre. A présent, si vous voulez bien libérer M. Treadway...

Len n'avait aucune intention d'accéder à cette requête. Il fallut les efforts conjugués de Spock et des hommes de la sécurité pour lui faire lâcher prise.

- Vous êtes fou ! Rugit le diplomate, une fois libre.

- Moi ? Bon sang, ce n'est pas moi qui ai insisté pour que l'équipe se téléporte dans la tanière des exécuteurs. C'est vous, espèce de crétin, qui avez eu cette idée stupide !

- J'ai fait ce qu'il fallait. Ce que la mission exigeait.

- Vous avez assassiné Jocelyn et Jim ! Imbécile ! A ne vouloir écouter personne, vous m'avez pris la vie des deux êtres que j'aime le plus au monde !

- Assez, McCoy ! J'aime Jocelyn, et c'est ma femme !

- Non ! C'était fini ! Vous l'aviez perdue !

C'était plus que Treadway pouvait en supporter. Avec un cri guttural, il se jeta sur McCoy et son poing alla s'écraser sur l'arcade sourcilière du malheureux, toujours tenu par Spock.

- Monsieur Treadway ! Cria un homme de la sécurité.

Quand McCoy eut recouvré ses esprits, il vit que les deux gardes retenaient tant bien que mal le diplomate.

- Je l'aimais aussi, marmonnait Clay. Je ne lui aurais fait du mal pour rien au monde.

Len essuya le sang qui coulait sur sa joue.

- Sans blague ? Railla-t-il. Vous aviez une fichue façon de le lui montrer !

Il s'aperçut qu'ils venaient tous deux de parler au passé. Il se tourna vers Spock :

- Elle est morte, n'est-ce pas ?

Le sentant calmé, le Vulcain lui lâcha les bras.

- Je l'ignore. La dernière fois que je les ai vus, elle et le capitaine étaient vivants.

- Alors... Pourquoi ne pas les avoir remontés ? Que font-ils encore en bas ?

- Je n'en suis pas certain, docteur, mais je crois que le maldinium est responsable. M. Scott n'a pas pu verrouiller le téléporteur sur leurs coordonnées...

- Le maldinium... En d'autres termes, vous et cet abruti de Treadway avez eu de la chance, et eux pas ?

- Ce n'est qu'une supposition, lui rappela le Vulcain. Mais je ne vois pas d'autre cause possible...

- Je veux savoir ! Aboya Treadway. Il me faut des explications, et le moyen de la ramener, compris !

- Je vais faire de mon mieux pour découvrir ce qui s'est passé, monsieur, dit le Vulcain, glacial. Ensuite, nous élaborerons un plan d'action.

- Et un bon ! Rugit le diplomate.

Avec un dernier regard meurtrier pour McCoy, il partit dans le couloir.

- Spock, dit le médecin, dès que vous aurez trouvé...

- Je vous informerai également. Je n'avais jamais eu d'autre intention, docteur.

Avec ce qu'il tenait pour un regard compatissant, l'imperturbable Vulcain sortit, entraînant les deux hommes de la sécurité.

* * * * *

Spock dut se rappeler qu'un Vulcain ne se laissait jamais aller à hausser le ton. Sinon, il aurait volontiers répondu décibel pour décibel aux hurlements de Treadway.

- Comment ça, je ne commande plus cette mission ? S'égosillait le Terrien.

Il vociférait depuis que Spock, calme comme toujours, lui avait annoncé la nouvelle.

- Vous ne commandez plus la mission, un point c'est tout. Elle a perdu tout caractère diplomatique, vous en conviendrez. Conformément à l'article 958 du règlement de Starfleet, étant l'officier le plus gradé, je reprends en main la destinée du vaisseau et de son équipage.

Du coin de l'œil, Spock nota l'approbation de Scott, d'Uhura et de Chekov, les autres officiers convoqués par Treadway. L'ingénieur alla même jusqu'à lui faire un clin d'œil complice.

- C'est absurde ! S'insurgea Treadway. L'article 958 n'est applicable qu'en cas de décès ou d'incapacité du diplomate.

- Ce qui est peut-être le cas, du moins pour votre femme...

- Ma femme ? Bon Dieu, mais moi, je suis vivant, et en pleine possession de mes moyens !

Le Vulcain leva légèrement un sourcil :

- C'est possible, encore qu'on puisse parfois douter de la seconde affirmation, monsieur Treadway. Mais pour moi, vous n'êtes que la moitié de l'équipe diplomatique initiale. Si ce n'est pas une perte de capacité...

- Vous flirtez avec la cour martiale, Spock ! Et vous le savez.

- Je ne sais rien de tel, monsieur. Bien entendu, il est de votre droit de porter la situation à la connaissance du quartier général. Je vous invite à le faire dès que j'aurai levé l'obligation de silence radio.

- Silence radio ? dit Treadway, blêmissant.

- Exactement. Il est possible que les exécuteurs surveillent nos communications. Il serait maladroit de les encourager en leur laissant connaître nos dissensions.

- Spock, je suis victime d'un coup de force inqualifiable. Vous me le payerez

- Je ne vois pas à quoi vous faites allusion... J'ai recours au complément de l'article qui vous a permis de prendre le commandement. Je regrette, mentit-il, que mon interprétation ne recoupe pas la vôtre.

Treadway cessa de protester. Il se savait coincé et n'était pas du genre à se lancer dans des barouds d'honneur. Mais le Vulcain ne perdait rien pour attendre.

- Très bien, Spock, nous allons jouer selon vos règles. J'attends...

Avant que le Vulcain ait pu répondre, la porte de la salle de conférences

s'ouvrit pour laisser passer McCoy.

- Alors, Clay, on voulait m'exclure de la fête ?

- Avais-je une raison de vous inviter ?

- Triple buse, j'en connais plus long sur Ssan que la bibliothèque du vaisseau ! Avec la vie de Jocelyn en jeu, je croyais que vous oublieriez notre rivalité pour accepter mon aide. Je n'aurais pas cru que vous tomberiez aussi bas...

- Suis-je plus bas que vous, docteur ? répondit froidement le diplomate.

Spock ignorait à quoi les deux hommes faisaient allusion. Mais il était sûr que ce n'était pas le moment.

- Messieurs, nous sommes réunis pour traiter d'un problème grave. Si vous pouviez oublier vos différends le temps que nous le résolvions... Docteur McCoy ? Monsieur Treadway ?

- Aucun problème pour moi. Grommela le médecin en s'asseyant.

- Pour moi non plus, lâcha Treadway à contrecœur.

- Vous m'en voyez ravi. (Il se tourna vers l'ingénieur :) Monsieur Scott, qu'avez-vous découvert au sujet de notre incapacité à téléporter Jocelyn Treadway et le capitaine ?

Scotty pâlit. Incapacité n'était pas un de ses mots favoris.

- C'est ce que je soupçonnais, monsieur. Le maldinium... Nous avons eu beaucoup de chance de vous récupérer.

- Avez-vous localisé le capitaine depuis que nous sommes revenus à bord ?

- Non, monsieur. Le maldinium brouille les senseurs. Impossible d'avoir les coordonnées du capitaine.

- En somme, nous ne savons pas s'ils sont morts ou vivants, intervint Treadway, un peu calmé.

- Exact. Comme je m'apprêtais à le dire, nous allons modifier le réglage des senseurs. Bientôt, nous pourrions distinguer les coordonnées du capitaine et de Mme Treadway de celles de leurs ravisseurs.

- Si les exécuteurs ne les ont pas déjà égorgés, rectifia McCoy.

Spock ignora le pessimisme du médecin.

- Combien de temps vous faudra-t-il, Scott ?

- Deux ou trois heures...

- D'ici là, grogna McCoy, ils seront peut-être au-delà de toute intervention humaine.

- Nous pourrions envoyer une équipe à leur secours ? proposa Chekov. Un commando d'hommes de la sécurité, entraînés à se battre dans les montagnes.

- Il faudrait qu'un spécialiste des communications les accompagne, fit remarquer Uhura. Quelqu'un qui puisse maintenir le contact avec le vaisseau, maldinium ou pas maldinium...

- Ces spéculations sont une perte de temps, coupa le Vulcain. Personne ne

se téléportera tant que nous ne saurons pas s'ils sont vivants.

- Quoi ? Spock, je refuse d'en croire mes oreilles ! Jim est votre ami.

- C'est vrai, docteur. Lui-même refuserait que nous risquions nos vies pour rien.

- Espèce de... Il est allé vous chercher sur Genesis contre toute raison ! Et il vous a ramené à la vie

Le Vulcain prit le coup de plein fouet. Après toutes ces années, McCoy savait taper dans le mille mieux que personne.

- Inutile de me rappeler ce que Jim a fait pour moi, docteur. C'est à jamais gravé dans mon âme, et vous le savez. Mais ça ne change rien. Je dois me fier à la logique pour prendre une décision. Dans le cas présent, elle m'incite à ne pas verser plus de sang qu'il est absolument nécessaire...

- Êtes-vous sûr de quantifier correctement ce qui est nécessaire dans ce cas ? demanda Uhura.

Depuis plus de vingt-cinq ans, ce n'était pas pour rien qu'elle s'occupait de communication. A sa voix, elle avait détecté le changement de position du Vulcain.

Car il était en train de changer de position, pesant et repesant les paroles du médecin.

Bien sûr, il était un Vulcain, dévoué à la cause de la logique, et il le resterait. Mais il avait appris bien des choses depuis le crash du Gaulée, un quart de siècle plus tôt. Il savait qu'il pouvait avoir tort et que les Terriens, aussi étrange que ce fût, faisaient parfois montre d'une sagesse qui le dépassait.

Les décisions ayant la vie ou la mort pour enjeu n'étaient pas toujours réductibles à des équations. Ce qui était utile à un seul l'emportait parfois sur ce qui était utile à beaucoup...

- Oui... Vous avez raison, Uhura, j'ai peut-être rejeté trop hâtivement.., la possibilité d'envoyer une équipe.

- Que quelqu'un me pince.., murmura McCoy, soufflé. Spock, vous venez de changer d'avis ? Si je ne rêve pas, c'est un miracle.

- Cela dit, continua le Vulcain, placide, j'affirme qu'un commando de la sécurité, avec ou sans spécialiste des communications, n'est pas la bonne solution. Une année ne suffirait pas à nous protéger des Ssaniens. Les officiers des communications n'ont pas l'entraînement adéquat. (Il regarda McCoy, ses yeux lui faisant une promesse bien plus solennelle que les mots qu'il allait prononcer.) J'irai seul et, si c'est possible, je ramènerai Jocelyn Treadway et le capitaine.

- Non !

Ce cri du cœur venait de Clay Treadway.

- Je ne resterai pas ici les bras croisés pendant que la vie de Jocelyn est en danger. Je suis son mari. Je participerai à la tentative de sauvetage.

- C'est idiot ! lança McCoy. Vous n'avez pas la moindre expérience des

commandos. Vous allez vous faire tuer et fiché la mission en l'air.

- Je suis en pleine forme, capable de barouder comme le plus jeune de vos hommes. C'est dans mon dossier, vous pouvez vérifier. Et je me débrouille fort bien avec un fusil...

McCoy fit un geste de la main méprisant et, oubliant le diplomate, s'adressa au Vulcain :

- Vous n'avez pas besoin d'un baroudeur, Spock, mais de quelqu'un qui vous renseigne sur le mode de pensée des exécuteurs. Un type comme moi, en clair.

- Vous ? Vous êtes un médecin, pas un exopsychologue. Vous ne savez rien sur les exécuteurs ! Rugit Treadway.

McCoy se leva d'un bond.

- J'en savais assez pour vous déconseiller une approche directe, espèce d'assassin. Je vous avais dit que cette expédition tournerait au désastre.

Treadway plaida sa cause auprès du Vulcain :

- C'est moi qu'il vous faut, monsieur Spock. Imaginez que se présente une occasion de remplir notre mission originelle. S'il y a une chance de paix, vous aurez besoin de mes talents de négociateur.

- Foutaise ! Explora McCoy. Je persiste et signe : les exécuteurs ne négocieront jamais ! Pour croire le contraire, il faut être un idéaliste doublé d'un idiot, et...

- Messieurs ! dit Spock avec une pointe d'agacement. Vous nous cassez les oreilles. Finissons-en avec ce débat. Si vous pensez être indispensables, venez donc tous les deux...

- Tous les deux ? répéta McCoy, saisi.

- Oui. Docteur, il est vrai que vous êtes le seul expert de Ssan à ma disposition. De plus, Mme Treadway et le capitaine auront peut-être besoin d'un médecin quand nous les retrouverons. Mais les arguments de M. Treadway se tiennent aussi. S'il y a une chance de paix, il est le mieux placé pour la saisir. Accessoirement, j'aurai peut-être besoin d'un bon tireur; il est vrai que son dossier le classe parmi les meilleurs. Je n'en dirais pas autant de vous, docteur...

Treadway regarda McCoy avec un franc mépris. Mais il ne contesta pas la décision de Spock. Il avait obtenu ce qu'il voulait, faire partie de l'équipe. Pinailler risquait de tout remettre en cause.

- Bien entendu, continua le Vulcain, cela suppose que vous acceptiez d'obéir à mes ordres en oubliant vos querelles. Sinon, je préfère y aller seul plutôt que mal accompagné.

- Je me sens capable d'oublier mon opinion sur ce gentleman assez longtemps pour sauver Jim et Jocelyn, affirma McCoy.

- Monsieur Spock, dit Treadway, soudain tout miel, j'accepte avec plaisir votre invitation. Mon inimitié pour ce praticien peut rester quelque temps sous le boisseau.

- Vous devez aussi savoir, ajouta Spock, qu'il n'y aura pas d'autre équipe de secours si nous perdons contact avec le navire. Je laisserai des ordres stricts à cet effet.

- Enregistré, dit le diplomate.

- Je ne m'attendais pas à autre chose, bougonna McCoy.

- Parfait. Messieurs, nous partons dans vingt minutes, dès que je me serai entretenu avec M. Scott et le commandeur Uhura. Monsieur Chekov, vous pouvez retourner sur la passerelle.

- Bien monsieur.

Le russe se leva et sortit. Treadway et McCoy le suivirent. Dès qu'ils furent partis, Spock reprit la parole :

- Monsieur Scott, il me faudrait une carte de la zone de téléportation, avec indication des endroits où les concentrations de maldinium sont les plus gênantes.

- Vous l'aurez, monsieur, répondit l'ingénieur.

- Vous aurez aussi besoin de communicateurs réglés sur une fréquence que les exécuteurs ne peuvent pas surveiller, dit Uhura. Et d'amplificateurs, au cas où vous voudriez nous contacter de l'intérieur des cavernes.

- Commandeur, c'est exactement ce que j'allais vous demander...

- Vous aurez tout ça, monsieur...

- Parfait. Vous pouvez disposer... Scotty et elle se levèrent. Mais Nyota ne semblait pas pressée de partir.

- Autre chose ? demanda Spock.

- Monsieur, dit Uhura, je crois que vous n'avez pas été entièrement honnête avec nous... Je veux parler des raisons qui vous poussent à emmener McCoy et Treadway.

Le Vulcain leva un sourcil.

- Vraiment ? Et quelles seraient mes véritables raisons ?

- Je crois que vous voyez en eux deux hommes prêts à sacrifier leur vie pour un être aimé. C'est par respect pour cette attitude que vous les laissez venir.

Spock fit mine de réfléchir.

- Fascinant, dit-il enfin. J'aimerais avoir le temps d'approfondir ce sujet, commandeur. Hélas, une mission urgente m'attend.

- Je comprends, monsieur, dit Uhura, un sourire au coin des yeux. Je vous apporterai les communicateurs modifiés en salle de téléportation.

- Excellent...

L'Écossais et la Bantoue sortirent. Spock se cala contre le dossier de sa chaise. Uhura avait raison, mais jamais il ne l'aurait admis, même sous la torture.

Elle l'avait percé à jour au sujet de l'équipe de secours et de ses raisons d'autoriser les deux hommes à l'accompagner. Son père n'aurait sans doute pas

approuvé un comportement aussi peu logique. Mais Sarek n'avait pas été ramené de *Genesis* par un groupe d'humains têtus refusant d'accepter sa mort. Malgré toute sa sagesse, il ne savait rien du pouvoir de l'amour...

2

Dans le couloir menant à la salle de téléportation, Scotty faisait de son mieux pour suivre le pas de Spock. Quand le Vulcain avait un objectif, peu de choses au monde pouvaient l'arrêter ou simplement le ralentir.

- En conclusion, monsieur, il n'y a aucun endroit, sur ce fichu plateau, où vous pourriez vous téléporter sans être repéré par les exécuteurs.

- C'est très ennuyeux. Existe-t-il une autre possibilité ?

- Oui, mais loin d'être commode. (Il tendit son tricordeur à Spock, qui regarda l'écran.) Si vous regardez bien, vous remarquerez un escarpement, juste au-dessus de l'entrée principale des cavernes. En fait, c'est presque une paroi à pic, sans beaucoup de prises pour les mains et les pieds. La descente risque de prendre plusieurs heures. L'avantage, c'est que les exécuteurs ne doivent pas surveiller beaucoup cette voie d'accès.

- Si nous sommes tout de suite découverts par l'ennemi, nous n'aiderons en rien Mme Treadway et le capitaine. Je souscris à votre proposition, monsieur Scott. Nous emprunterons cette paroi.

- Très bien, monsieur. Dans ce cas, vous aurez besoin de ce tricordeur. J'y ai programmé la carte du maldinium que vous m'avez demandée. A tout hasard, j'avais préparé une estimation de la meilleure voie de descente...

- Merci, monsieur Scott. C'est remarquable. Ceci dit, je n'en attendais pas moins de vous. Comment Jim vous appelle-t-il, déjà ?

- Le faiseur de miracles, monsieur, répondit l'Écossais, rougissant comme une jeune fille.

Ils arrivèrent devant la porte de la salle de téléportation. Une fois entrés, ils constatèrent qu'Uhura était déjà là, les communicateurs dans les mains. Comme prévu, elle avait réussi à les modifier selon les exigences de la mission, et en un temps record.

L'enseigne Fariss, la technicienne des téléportations la plus expérimentée de Scott, était également là. Ses longs cheveux noirs noués en une queue de cheval, elle affichait son air décidé habituel.

L'ingénieur en chef n'avait aucune intention de laisser quelqu'un d'autre que lui téléporter l'équipe de secours. Mais il n'aurait pas pu créer une carte du maldinium, établir la meilleure voie de descente et préparer le téléporteur en si peu de temps. Il fallait bien déléguer. Encore que, dans sa jeunesse, il se serait

certainement acquitté du tout sans frémir...

Treadway et McCoy arrivèrent ensemble, chacun essayant de pousser l'autre pour entrer le premier.

Uhura distribua les tricordeurs; les trois hommes grimperent sur la plateforme.

Scotty alla se placer derrière la console. Fariss s'écarta sans ressentiment. Elle savait combien son supérieur tenait à assumer ce genre de responsabilité; si quelque chose se passait mal, il ne voulait pas que quelqu'un d'autre soit blâmé.

Scott jeta un coup d'œil aux réglages, histoire de s'assurer que Fariss avait fait du bon travail. C'était le cas, et il en fut ravi. A présent, c'était à lui de jouer.

- Energie ! dit Spock.

Scotty actionna les manettes. Les trois silhouettes disparurent.

Bonne chance, les amis... Et revenez-nous entiers !

Il remarqua qu'Uhura lui souriait. Elle savait ce qu'il venait de penser. Certain qu'elle avait pensé la même chose, il lui rendit son sourire.

- Et voilà, Fariss, je vous restitue votre console...

Uhura et lui sortirent en silence. Une des pires choses, dans la vie d'un officier de Starfleet, était d'attendre, impuissant, le retour d'une équipe de secours.

Et Scotty s'était rarement senti aussi impuissant qu'aujourd'hui.

* * * * *

- Capitaine ? Capitaine Kirk ?

Jim sentit qu'on le secouait, mais il n'avait pas envie de se réveiller.

Il rêvait à l'Iowa, à sa jeunesse, aux étoiles qu'il regardait briller, le soir, en imaginant le grand vaisseau qu'il commanderait un jour...

- Capitaine Kirk, réveillez-vous, par pitié.

Motivé par l'urgence du ton, il tenta de bouger. Une vague de douleur déferla dans son crâne.

On m'a assommé... Je dois avoir une bosse grosse comme un œuf...

Il ouvrit les yeux et découvrit Jocelyn Treadway.

- Capitaine, vous allez bien ?

- Non, mais je suis déjà allé plus mal...

Il regarda autour de lui et vit qu'ils se trouvaient dans une caverne. Une caverne plutôt basse de plafond...

- Où sommes-nous ? demanda-t-il.

- Dans la tanière des exécuteurs. Ils nous y ont conduits après la téléportation de nos compagnons...

- Quelque chose a cloché, se souvint Jim, et nous sommes restés en rade. Le maldinium, hein ?

- Je suppose. Nous devons être trop près d'une importante concentration. Pas de chance !

Elle parlait avec un calme étonnant, pour une femme prisonnière d'une secte de tueurs.

- Enfin, continua-t-elle, les autres s'en sont tirés. Les choses auraient pu être pires...

- C'est vrai, admit Jim. Ils ne vous ont pas blessée, j'espère ?

- Non. Ils m'ont dit que je ne risquais rien, pour le moment, à condition de ne pas résister.

Jim n'aimait pas le « pour le moment ». Était-ce une menace en l'air pour la contraindre au calme, ou l'expression des intentions du groupe d'exécuteurs ? A en croire McCoy, la deuxième possibilité était la plus probable.

- Qu'ils nous aient amenés ici est bon signe, dit-il à haute voix. S'ils ne nous ont pas égorgés sur la neige, c'est qu'ils attendent quelque chose de nous. Des informations, peut-être...

Les yeux de Jocelyn brillaient dans la pénombre.

- M. Spock va-t-il essayer de nous tirer de là ? demanda-t-elle.

Jim secoua la tête et... grimaça à cause de la douleur. Il avait une sacrée bosse. Peut-être une fracture...

- Je ne sais pas... Cela dépend de beaucoup de choses. S'il nous croit morts parce que le maldinium empêche les senseurs de nous localiser, il ne voudra pas risquer des vies pour rien.

Jocelyn n'apprécia pas la nouvelle, mais elle n'éclata pas en sanglots pour autant.

C'est une fichue bonne femme... pensa Kirk.

- Et si les senseurs nous repèrent, si Spock sait sans l'ombre d'un doute que nous sommes vivants ?

- Rien n'est sûr, même dans ce cas. Le maldinium rend dangereuse toute tentative de téléportation dans ces cavernes. Spock est un trop bon officier pour prendre des risques démesurés.

- J'attendais une réponse de ce genre. En bref, nous sommes livrés à nous-mêmes. Si nous sortons d'ici vivants, ce sera par la grâce de Dieu, ou à cause de nos compétences.

Kirk n'aurait pu mieux présenter les choses. Il le lui dit. Elle encaissa l'information, se tut un instant, et laissa échapper un petit rire sans joie.

- Pardon ? demanda le capitaine.

- Oh ! Excusez-moi, monsieur Kirk, je pesais nos chances face à ce que je sais du conditionnement physique et psychologique des exécuteurs.

- Et ?

- Je ne parierais pas ma chemise sur nous...

Kirk grogna :

- Vous blessez mon orgueil, madame, plaisanta-t-il.

- D'autres se sont occupés de votre tête auparavant. Ce n'est décidément pas votre jour, capitaine...

Des bruits de pas se firent entendre. Jim et Jocelyn tendirent l'oreille.

- Ce n'est rien, souffla la diplomate, juste la relève de la garde. Je l'ai déjà entendue plusieurs fois...

- Une idée de la fréquence ?

- Pas vraiment... Chaque heure, ou toutes les deux heures... Ce doit être la cinquième ou sixième fois depuis notre arrivée. Etrange comme on perd vite toute notion du temps, ici...

- C'est parce que vous n'aviez personne à qui parler. Ça va aller mieux, vous verrez. Tout s'arrangera.

Jim n'en croyait pas un mot. Il avait un très mauvais pressentiment. Même si Spock savait qu'ils étaient vivants, même s'il envoyait une équipe, leurs ravisseurs étaient des tueurs entraînés qui connaissaient ces grottes comme leur poche. Que pourraient faire les hommes de l'Enterprise ?

Le capitaine avait l'habitude des situations désespérées. Quelques semaines plus tôt, lui et Bones avaient échappé au bagne de Rura Penthe. Ils étaient les seuls à avoir vaincu la planète pénitentiaire des Klingons.

Cela aurait dû lui remonter le moral. Pourtant, il ne parvenait pas à chasser de son esprit l'idée que cette petite grotte était l'endroit où sa chance finirait par tourner...

* * * * *

- Les étrangers doivent mourir, dit Cor Lakandir, les reflets du feu dansant dans ses yeux indigo. Il n'y a pas d'autre possibilité.

Il y eut des murmures d'assentiment dans les rangs des plus jeunes exécuteurs. Andrachis en prit note. Le sentiment dominant ne correspondait pas au sien; s'il n'agissait pas, c'était son pouvoir qui en pâtirait un jour ou l'autre.

- Il y a une autre possibilité, dit-il. Il y en a toujours une quand une exécution offense les traditions.

- Et pourquoi serait-ce le cas aujourd'hui ? demanda Lakandir.

Andrachis releva le défi implicite.

- Il est déshonorant de verser le sang qui ne coule pas dans des veines ssaniennes. J'ai appris cela bien avant ma première exécution. Etre tué par l'un d'entre nous est un droit et un privilège que les étrangers ne méritent pas.

Bien des années plus tôt, se souvint-il, il avait dérogé à cette règle sacrée. Mais il était très jeune et c'était, de toute son existence, le seul acte qu'il

regrettait vraiment.

- Nous en avons déjà tué un, fit remarquer un des jeunes. Et peut-être même deux, au moment de la capture de la femme et de son compagnon...

Pour l'intervenant, cela militait en faveur de la proposition de Lakandir. Andrachis raisonnait à l'inverse.

- C'est vrai, nous avons déjà versé le sang impur des étrangers. Est-ce une raison pour recommencer ? Un exécuteur doit-il multiplier les déshonneurs, ou apprendre de ses erreurs et les rectifier ?

- Vous qualifiez de « déshonneur » le fait de se défendre, maître ? Gronda Lakandir.

- J'appelle déshonneur le fait de ne pas respecter les traditions, quelle que soit la provocation de l'ennemi. Li Moboron se serait tranché la gorge plutôt que de souiller sa dague avec le sang d'un étranger. Il n'était pas nécessaire de tuer, sur le plateau. Si j'avais été là, j'aurais trouvé un moyen de faire autrement.

- Mais vous avez promis de briser les étrangers ! lui rappela Lakandir.

- Les briser et les renvoyer dans les étoiles, mais pas les tuer. Pas les tuer !

- Ce qui est fait est fait, dit un exécuteur n'appartenant ni au clan des jeunes ni à celui des vétérans. La question est : que faisons-nous des prisonniers ?

- Il est hors de question de les laisser partir, dit Lakandir. Ils connaissent notre cachette. Ils retourneront à leur vaisseau et nous attaqueront depuis l'espace.

- Ils en ont la capacité, dit un vétéran. Quelqu'un a récemment parlé de leurs armes...

C'était Lakandir. Andrachis, lui, ne l'avait pas oublié. Le Grand Exécuteur secoua la tête, un sourire moqueur aux lèvres. Puis il reprit son expression habituelle; il ne voulait pas vexer ses fidèles, mais les instruire.

- N'avez-vous pas compris qu'ils connaissent déjà notre cachette grâce aux appareils de détection que ce même quelqu'un a mentionné il y a peu ? Croyez-vous qu'ils se promenaient par hasard dans les montagnes ?

Personne n'osa répondre.

Andrachis se réjouit. Ses propos avaient fait mouche. Il n'était pas aussi brillant orateur que Li Moboron, mais il ne s'en sortait pas si mal que ça.

- Pourquoi étaient-ils si loin des grottes, alors ? demanda Lakandir, brisant le charme. Leurs appareils ne peuvent peut-être pas tout leur dire. Je crois qu'ils cherchaient des informations, pour savoir où frapper...

- Il a raison, dit un autre jeune. En les attaquant, nous les avons empêchés d'avoir ce qu'ils voulaient. Si c'était pour les renvoyer chez eux ensuite...

Un autre défi, songea Andrachis. Un défi qu'il allait relever sans crainte,

comme il l'avait fait si souvent au long de sa vie.

- Réfléchissez ! S'exclama-t-il. Les gens de la Fédération nous ont-ils jamais attaqués ? En ont-ils exprimé l'intention ? Non ! Ce n'est pas leur façon d'agir ! Ils parlent, ils soignent, ils aident. Ils n'utilisent la force qu'en dernier recours...

- Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? Demanda Marn Silariot, un des fidèles de Lakandir.

- Comme je vous l'ai souvent dit, j'ai côtoyé de près les étrangers. C'était pendant la guerre de Li Moboron. J'ai appris à les connaître mieux que certains d'entre eux se connaissent. Je suis sûr que cette expédition n'avait aucune intention belliqueuse. C'étaient des émissaires venus nous proposer la paix au nom des gouverneurs.

- Il est vrai, dit un des jeunes, qu'ils n'ont tué aucun de nous avec leurs armes. Certains ont été assommés, mais pas un exécuter n'a perdu la vie.

- S'ils sont si inoffensifs, pourquoi ne pas les relâcher, simplement ? demanda Ars Rondorin.

Ce n'était pas une véritable question, mais une perche tendue à son vieux compagnon, Shil Andrachis.

- Pourquoi ? Parce qu'ils peuvent se révéler précieux ! La Fédération n'attaque pas, mais les gouverneurs sont beaucoup moins pacifistes. Si nous avons des otages, ils hésiteront, par crainte de perdre l'amitié des étrangers. Ils frapperont peut-être, mais beaucoup moins fort, pour ne pas tuer nos invités.

- Vous parlez sans cesse des traditions, maître, dit Lakandir. Garder des prisonniers n'est pas vraiment la fonction d'un exécuter.

- C'est exact, mais aucune loi ne le lui interdit. Ne te méprends pas, Cor. Je suis conscient de la nécessité de s'adapter au monde d'aujourd'hui, où se posent des problèmes que Li Moboron et ses prédécesseurs n'auraient pas même imaginés. Je demande seulement que nous restions fidèles à l'esprit de nos lois, par respect pour les ancêtres qui nous ont ouvert la voie.

Il était très difficile de s'opposer à une opinion exprimée en ces termes. Lakandir le savait. Il renonça au défi.

- Les prisonniers resteront en vie, conclut le Grand Exécuter. Pour l'instant, c'est tout ce que nous avons besoin de décider.

Cette fois, il avait affronté Lakandir et remporté la victoire. Mais il y aurait d'autres défis. C'était la loi de la vie, et le seul moyen pour un chef de se trouver un remplaçant digne de ce nom...

* * * * *

Jim Kirk n'avait presque plus mal à la tête. Ravi de découvrir que son crâne était entier, il se mit à explorer la grotte. Au bout du tunnel d'accès, trois

Ssaniens montaient la garde. Ils le repoussèrent sans la moindre aménité.

- Alors ? lui demanda Jocelyn à son retour.

- Trois costauds, armés jusqu'aux dents...

- Ah...

Elle semblait avoir son compte de catastrophes. Jim vint s'asseoir près d'elle.

- Désolé de ne pas rapporter de meilleures nouvelles...

- Ne vous excusez pas. Vous n'y êtes pour rien. Si nous en sommes là, c'est la faute de mon mari., et la mienne.

- Vous savez ce qu'on dit à propos du lait renversé ?

Jocelyn eut un pauvre sourire.

- Oui... Alors, que faisons-nous ? On attend ?

Jim réfléchit quelques secondes. Il leur restait une chance de s'en tirer. Il y a toujours une chance. Mais il ne croyait pas pouvoir la forcer.

Quand une occasion se présenterait, il ne faudrait pas la manquer...

- Je crois que nous n'avons pas le choix...

Jocelyn ne fit pas de commentaire. Il était difficile d'accepter une impuissance aussi totale. Mais elle faisait de son mieux...

Sans transition, elle dit :

- Capitaine, vous connaissez Léonard depuis... Combien ? Près de trente ans ?

- C'est ça. Nous nous sommes rencontrés trois ans avant que je prenne le commandement de l'Enterprise.

- Cela fait presque la moitié de sa vie d'adulte.

- A peu près, oui.

Où voulait-elle en venir ? il essaya de deviner la réponse dans ses yeux. En vain.

- Comment est-il ?

- Que voulez-vous dire ?

- Quel genre d'homme est-il ? Qu'aime-t-il manger, a-t-il des hobbies ?

- Des hobbies, Bones ? Non, ni maquette ni collection, que je sache. Pour le reste... Eh bien, ce n'est pas un gastronome. Il mange pour se nourrir, sans plus.

Je crois que son plat favori, s'il en a un, est le poulet en beignets.

- Vous plaisantez ?

- Pourquoi ?

- J'en faisais parfois quand nous étions mariés. Il détestait ça.

- Vous les réussissiez peut-être trop bien. Pas assez gras à son goût...

- C'est possible... Que pouvez-vous me dire d'autre ?

- C'est un docteur formidable. Il se soucie vraiment de ses patients. Ça le mine souvent.

- Cela n'a rien pour m'étonner...

Rêvait-il ou y avait-il une nuance de rancune dans la voix de Jocelyn ?

- Il aime sa famille.... (il venait de gaffer et s'en aperçut immédiatement.)

Je veux dire...

-... La famille de Joanna. Ne vous en faites pas, je ne m'attends pas à entrer dans cette catégorie. C'est fini depuis plusieurs décennies.

Jim enchaîna à la hâte :

- Bones abomine les machines. En particulier le téléporteur. Il déteste qu'on envoie ses atomes dans l'espace. Scotty et lui ont eu des débats passionnés, à une époque...

- C'est amusant, je n'ai pas beaucoup de goût non plus pour la téléportation. Aurions-nous fini par avoir quelque chose en commun ?

Jim ne savait vraiment pas quoi répondre. Par bonheur, elle le tira d'embarras.

- Excusez-moi, je ne voulais pas être aussi sarcastique. C'est venu tout seul, la force de l'habitude... Continuez, je vous en prie...

- Il a un bar joliment garni. C'était déjà le cas quand je l'ai connu. Il aime le brandy, en particulier de Sauna. Et il déteste boire seul.

- Ça, je le savais...

Le capitaine ignora la remarque, conscient que tout cela n'était pas son affaire.

- En dehors de ça, il n'y a pas grand-chose à dire...

Jocelyn parut déçue.

- Vous êtes son ami depuis si longtemps... Il doit y avoir autre chose...

- C'est un homme aux goûts simples, insista Kirk. A part sa famille, ses amis et son métier, peu de choses l'intéressent...

- Alors parlez-moi de ses amis. Qui sont-ils, à part vous, bien sûr. M. Spock peut-être ?

Jim ne put retenir un sourire.

- En un sens... Vous ne les verrez jamais se flanquer de grandes tapes dans le dos. A les entendre, vous penseriez qu'ils sont les pires ennemis du monde. Mais quand ça va mal, il y a entre eux une affection et une solidarité plus fortes que tout...

Il aurait pu en dire plus, parler de l'époque où Bones avait servi de refuge au katra de Spock, évoquer le temps où le Vulcain avait renoncé à une vie d'amour avec Zarabeth pour ramener le médecin dans leur ligne temporelle d'origine. Mais tout cela ne regardait que les deux hommes...

- Je vois, dit Jocelyn, devinant qu'il lui cachait quelque chose, mais trop fine mouche pour le braquer en posant des questions. Et Scott, Uhura, Chekov ?

- De vieux camarades. Ils donneraient leur vie pour lui, et lui pour eux. Il y a aussi le capitaine Sulu et le docteur Christine Chapel, qui fut longtemps son assistante.

- Et sur le plan... amoureux ? Il a bien eu quelques histoires...

Le capitaine sourit. Il aurait dû se douter qu'elle en viendrait là.

- Je ne me sens pas le droit de parler des amours d'un ami. Tout ce que vous voulez, mais pas ça.

- Je sais qu'il a eu une relation avec une certaine Nancy Crater, avant qu'elle soit mariée. J'ai lu ça dans le journal de bord...

Jim et Bones avaient rencontré Nancy lors d'une de leurs premières missions communes. Elle était une ancienne compagne du médecin. Son mari et elle effectuaient des fouilles sur un site archéologique de la planète M- 113. Nancy avait été tuée et remplacée par une créature étrangère à la planète, une sorte de vampire qui suçait le sel au lieu du sang. Plusieurs hommes d'équipage avaient trouvé la mort avant que Kirk comprenne ce qui se passait.

- Je suis également au courant pour Natira, continua Jocelyn. Léonard était atteint d'une maladie mortelle; il avait décidé de rester avec elle, sur son astéroïde condamné. Quel était le nom de ce monde intérieur, déjà ? Yonada ! Je sais qu'il a changé d'avis après avoir trouvé un moyen de se guérir et de sauver l'univers de Natira. (Elle marqua une pause.) Je voulais savoir s'il y en avait eu d'autres.

- Quelques- unes, dit Kirk, décidé à rester dans le vague. Aucune qu'il a aimée comme Natira.

Ou comme vous, ajouta-t-il intérieurement.

- Etait-elle belle ?

- Oui. Très belle.

- Il aurait dû rester sur Yonada. Il aurait été heureux avec sa grande prêtresse...

- A l'époque, il disait que sa vie sur l'Enterprise était beaucoup plus importante pour lui. Je crois qu'il n'a jamais regretté cette décision.

- Je suis heureuse de l'apprendre. Vous savez, entre lui et moi...

Kirk n'était pas sûr que la conversation prenne un tour souhaitable.

- Jocelyn, il vaudrait mieux que certaines choses restent privées...

- Absurde ! dit-elle. Vous êtes le meilleur ami de Léonard. S'il ne vous en a pas parlé, c'est qu'il n'a pas eu le temps. Capitaine... Len et moi avons presque... Enfin, la nuit dernière, il a failli se passer...

Tout se mit en place dans l'esprit du capitaine. L'air morose des Treadway, qu'il avait remarqué en salle de téléportation, s'expliquait maintenant qu'il savait ce qui s'était produit quelques heures plus tôt.

- Capitaine ?

- Oui ?

- Vous êtes toujours avec moi ?

- Heu... Oui... C'est juste que...

- C'est ma faute. Je n'aurais pas cru vous surprendre à ce point.

Kirk prit une grande inspiration. Ce n'était pas bien, pas bien du tout. Cette conversation le mettait dans une situation embarrassante.

- Jocelyn, ce qui est arrivé entre Bones et vous ne me regarde pas. Si nous en sortons vivants, je voudrais pouvoir le regarder en face sans...

- Vous ne le regarderez plus jamais en face, capitaine. Nous n'en sortirons pas vivants !

- Ne soyez pas défaitiste...

- Vous ne m'avez donné aucune raison d'espérer, lui rappela-t-elle.

- Nous allons nous en tirer ! J'en suis sûr ! Vous m'entendez : sûr !

- Vous faites un bon menteur, mais n'oubliez pas que je suis diplomate...

Puisque nous sommes condamnés, il y a certaines choses que je voudrais, non, que je dois, dire.

- Une sorte de confession...

- On prétend que c'est bon pour le salut de l'âme...

- J'ai peur de ne pas être très qualifié. J'ai fait ma part de bêtises.

- Capitaine Kirk, vous êtes la seule oreille à ma disposition...

La diplomate venait de marquer un point. Jim respira profondément et dit :

- Gagné ! Je vous écoute...

3

- Avez-vous déjà été au bal annuel d'une école, capitaine ? demanda Jocelyn.

- Hum... Ça m'est arrivé.., pour être franc, je ne m'en souviens plus très bien. Ah si ! Il y avait cette Cindy Mellon, qui dansait beaucoup mieux que moi...

- C'est en général le seul détail dont on se souvient : les partenaires avec qui on a dansé. Cet été-là, j'avais pour cavalier le garçon le plus recherché de la ville. Le plus costaud, le plus beau, le plus intelligent. C'était Clay Treadway, bien sûr.

- Vous le connaissez depuis si longtemps ?

- Eh oui... Maintenant que j'y pense, il n'était pas si différent d'aujourd'hui. Bien éduqué, élégant et jaloux à en mourir. En ce temps-là, ça ne me dérangeait pas. Après tout, c'était une preuve d'intérêt.

- Tout ça se passait avant Bones, si je comprends bien ?

- Oui, mais juste avant. Clay et moi nous « fréquentions » depuis un an. En réalité, nos familles, les Darnell et les Treadway, devaient nous avoir fiancés au berceau. Comme dans les très anciennes sociétés, vous savez...

- Ce doit être fantastique... ironisa Jim.

- Aussi étrange que cela paraisse, je m'en accommodais fort bien. Si j'avais été promise à quelqu'un d'autre que Clay, les choses auraient peut-être été différentes... Enfin, j'étais avec lui, éblouie par ma chance, quand cette fille est arrivée. Hum... J'ai oublié son nom, mais je me souviens qu'elle était plus grande et plus belle que moi. Quand elle souriait à un garçon, il ne détournait jamais la tête.

- Elle a souri à Clay ? devina Jim.

- Bien sûr. Pensant que je ne regardais pas, ce mufle lui a répondu de toutes ses dents. Hélas pour lui, je regardais ! Ce que j'avais vu ne me plaisait pas.

- Et ?

- Je l'ai planté là. Il m'a suivie, tentant de me convaincre que j'avais rêvé... Mais j'étais folle de rage. Et quand une Darnell est hors d'elle...

- Qu'avez-vous fait ?

- Je me suis précipitée sur le premier garçon venu...

- C'était Bones ?

- Non. Le premier s'est enfui, connaissant la réputation de Clay. Len était le second. Je lui ai demandé de me faire danser. L'orchestre jouait un slow. Normalement, je les réservais à mon « fiancé ». Mais j'étais décidée à affirmer mon indépendance : un sentiment exquis...

- Et Bones ?

- Je crois qu'il trouvait ça tout aussi exquis. Non, j'en suis sûre ! Il ne souriait pas, parce qu'il se concentrait pour ne pas me marcher sur les pieds. Mais après cette danse, il m'en a demandé une autre.

- Et vous avez dit oui, sourit Jim, replongé dans certains souvenirs de sa propre jeunesse.

- Bien sûr. Un peu pour rendre Clay jaloux, je le confesse. Mais surtout à cause de l'expression de Léonard. On aurait cru un gosse devant un arbre de Noël. Et il y avait la couleur de ses yeux. Jamais je n'ai revu une telle nuance de bleu...

- Clay devait bouillir dans son coin.

- La fumée lui sortait déjà des naseaux. Mais je m'en fichais. J'ai demandé son nom à mon partenaire. Il m'a dit qu'il s'appelait Léonard McCoy. Sa famille et lui étaient nouveaux en ville. Il pensait que je n'avais jamais entendu parler d'eux, et il ne se trompait pas. Lui connaissait mon nom. Il m'avait même remarquée, à l'école. Mais avoir la chance de danser avec moi, et que je le lui demande par-dessus le marché...

Jim crut deviner ce qui avait suivi. Une longue marche dans le jardin, un échange de confidences, peut-être un timide baiser.

Il se trompait du tout au tout.

- C'est alors que Clay est arrivé, lui a mis une main sur l'épaule, l'a forcé à se retourner et lui a flanqué un coup de poing dans le nez...

Elle se tut, songeuse.

- J'ignore qui fut le plus choqué, Len ou moi. Clay m'a prise par le bras et m'a tirée hors de la piste. J'essayais de me dégager, mais il était fort, très fort, et très fâché. Je suppose qu'il m'aurait lâchée si j'avais éclaté en sanglots, mais je ne voulais pas d'un scandale dont mes parents entendraient parler.

- Mais alors, vous et Bones...

- J'y reviens dans une seconde, promit-elle. Clay me tirait par le bras, et je tentais de résister. Dans notre rage, nous avons oublié mon danseur. Mais Len, lui, ne nous avait pas oubliés. Il s'était relevé pour nous suivre. Clay est soudain parti en vol plané :

Léonard lui avait rendu la monnaie de sa pièce. Il se tenait droit sur ses jambes, prêt à continuer le combat contre mon adversaire. Car c'était pour moi qu'il se battait. Pour défendre mon honneur. Il ne se souciait pas du sang qui coulait de son nez...

- Un preux chevalier, quoi !

- Oui. Inutile de dire que j'adorais être l'enjeu d'un combat entre deux hommes. Un vrai délice pour l'ego d'une jeune fille, savez-vous ? De plus, Clay avait mérité une bonne leçon...

- Parce que vous les avez laissés continuer ?

Elle le regarda, étonnée.

- Vous plaisantez ? Bien sûr que non ! Clay l'aurait réduit en bouillie. Je me suis interposée, jurant de ne pas bouger tant qu'ils ne seraient pas chacun à un coin de la salle.

- Sage initiative, approuva Kirk.

- Sans cesser de se dévisager, mes deux gladiateurs ont obéi. C'est là que j'ai compris que j'avais un choix important à faire. Devais-je rentrer avec Clay, comme les convenances l'imposaient, ou repartir au bras du courageux jeune homme qui m'avait défendue ?

- Je parie que vous avez opté pour la deuxième solution.

- Gagné. Len m'a raccompagnée, au grand dam de Clay et des familles Darnell et Treadway.

- Vos parents n'aimaient pas Léonard ?

- Non. Il n'était pas de notre monde. Dans le Sud, les gens sont très attachés à ces choses. Il existe une aristocratie qui refuse que ses enfants se marient hors du cercle...

- Une société fermée, dit Jim. J'en ai connu pas mal pendant mes voyages. J'ignorais qu'il en existait encore sur Terre.

- Elles sont rares, heureusement... Mais tout ça ne me décourageait pas, au contraire. J'ai continué à voir Len. Clay essayait de me reconquérir, et je me sentais flattée. Mais je n'ai jamais fait marche arrière. J'étais la petite amie de Léonard McCoy, voilà tout ! Nous avons poursuivi nos études. Quand vint l'heure de l'université, Len décida de devenir médecin, comme son père. Allait-il partir dans un autre Etat, ou rester le plus près possible de chez nous ? Le docteur McCoy, son père, je veux dire, lui conseillait de partir. Moi, je ne disais rien; dans mon cœur, je redoutais qu'il s'en aille. J'avais peur qu'il rencontre quelqu'un d'autre et qu'il ne revienne plus.

- Mais il n'est pas parti...

- Non, pour moi. Il craignait, s'il me laissait seule, que je retombe sous le charme de Clay.

Elle se tut un instant, perdue dans ses pensées, un air mélancolique sur le visage. Après une grande inspiration, elle continua :

- De la façon dont les choses tournèrent, qu'il parte n'aurait pas changé grand-chose. Avec la rage d'étudier qu'il avait, je ne le voyais presque plus. Certaines nuits, je devais aller le chercher à la bibliothèque et le traîner dehors pour qu'il consente à manger. J'allais aussi à l'université, mais je ne prenais pas les choses au sérieux comme lui. A dire vrai, j'ai oublié ce que j'étudiais, sinon que

l'examen final était plutôt facile. J'étais insouciante, et je ne le regrette pas. Un soir où j'étais allée le récupérer à la bibliothèque, je ne l'ai pas trouvé à sa table habituelle. Je l'ai cherché partout, allant même jusqu'à téléphoner à ses parents. Mais pas de Léonard. Inquiète, j'ai fini par rentrer chez moi. En montant les marches du perron, dans l'obscurité, j'ai failli lui marcher dessus. Il attendait depuis des heures, une bague de fiançailles dans sa poche...

Elle se tut de nouveau; Jim respecta son silence.

- J'ai accepté. Nous nous sommes mariés quelques mois plus tard.

* * * * *

- Andrachis a tort, dit le jeune homme nommé Marn Silariot.

Cor Lakandir et lui montaient la garde sur le plateau.

- Les étrangers doivent mourir...

- Le Grand Exécuteur est garant de la tradition, Mam. La règle est d'épargner les non-Ssaniens.

- Andrachis et ses amis vivent toujours au temps de la guerre de Moboron. Ils croient connaître la Fédération, mais quarante ans ont passé. Les étrangers peuvent avoir changé...

- J'ai évoqué cette possibilité avec Andrachis, pas en public, bien entendu. Ses explications ne m'ont pas convaincu. Quant à souiller nos dagues avec un sang impur, je n'y crois pas. Les exécuteurs sont faits pour tuer. L'origine de la victime n'a pas d'importance; seule compte l'exécution.

- Alors tu es d'accord avec moi ? Contre l'avis d'Andrachis ?

Dans le lointain, deux grands V noirs apparurent.

Des uterras à la recherche de leurs proies quotidiennes, songea Lakandir.

- Oui, répondit-il, je pense aussi que les étrangers doivent mourir.

- J'en étais sûr ! Qu'allons-nous faire ? Continuer à bavarder au coin du feu, ou agir selon nos convictions ?

C'était la bonne question. Cor savait depuis le début qu'il faudrait y répondre. Était-il prêt à franchir le pas ? A défier Andrachis, quitte à provoquer une scission du mouvement ? Et un bain de sang...

Mais pouvait-il laisser Andrachis les conduire sur le chemin de la faiblesse ? N'était-il pas temps de lui arracher le pouvoir ?

Quand il avait traversé le pays pour venir dans ces montagnes, Cor éprouvait une véritable vénération pour le maître. Les choses avaient changé. Il était devenu adulte : un meilleur exécuteur, et un meilleur Ssamen.

- Alors ? insista Marn.

- Nous allons agir, mon ami. Il le faut.

* * * * *

- J'aimais être la femme de Léonard McCoy, dit Jocelyn. Je fus encore plus heureuse quand Joanna est arrivée. Nous étions jeunes, nous ne l'attendions pas, et nous n'avions pas la moindre notion de l'art d'être parents. Mais quel plaisir d'apprendre !

Jim repensa à son fils, David, tué par les Klingons sur *Genesis*. Il aurait tant aimé être là pour l'élever, le voir grandir. La vie ne l'avait pas voulu; il ne pourrait plus jamais rien y changer.

Ignorant les sombres pensées du capitaine, Jocelyn continua :

- Ce fut la période la plus heureuse de ma vie. Nous vivions dans un îlot de paix, protégés de la réalité quotidienne par notre amour. Le monde changeait, mais nous ne nous en apercevions pas. Les conflits, les premières rencontres avec d'autres espèces, les problèmes politiques : tout ça nous passait au-dessus de la tête.

Un sourire flotta sur ses lèvres.

- La période la plus heureuse de ma vie, répéta-t-elle. Dommage qu'elle n'ait pas duré... Deux ans, trois, peut-être. Puis ont commencé les années d'internat. Len a découvert l'hôpital, les patients, la souffrance humaine. Pour lui, c'était comme un coup de poing en plein visage. Il étudiait et faisait des gardes : moi, j'ai appris la solitude...

Jim repensa à ses premières années avec Carol Marcus, près de trente ans plus tôt. Il leur avait fallu longtemps pour ne plus être séparés par l'espace...

- Certains êtres doivent poursuivre leur rêve...

- Je sais, mais ce n'est pas une consolation pour ceux qui les attendent. J'étais seule, j'élevais mon enfant seule, je dînais seule et, bien souvent, je m'endormais seule. Les rares fois où on se voyait, il me parlait de son travail : les cours, les gardes, le médecin-chef Machin qui était une peau de vache. Par bonheur, j'avais Joanna pour m'empêcher de sombrer...

Elle soupira et fronça les sourcils.

- C'est là que Clay est réapparu. Il revenait d'une université très chic, dans le Nord, où il n'avait pas appris grand-chose, mais comblé ses parents en décrochant un diplôme complètement futile. Je ne l'avais plus revu depuis mon mariage. Un après-midi, alors que je promenais Joanna dans le parc, nous l'avons croisé. Il revenait de sa partie de tennis quotidienne, raquette sous le bras, une serviette autour du cou, musclé et bronzé comme un jeune dieu...

- C'était facile, il n'avait rien d'autre à faire, dit Jim, détestant l'image de ce jeune privilégié paradant d'importance.

- Je sais... Je sais... Nous avons parlé un peu, et il a aidé Joanna à nourrir les pigeons. Puis, pendant qu'elle jouait, il m'a demandé comment Léonard et moi nous en tirions. J'ai répondu que tout était parfait, mais il me connaissait trop pour gober ce pieux mensonge. Pourtant, il n'a pas essayé de tirer avantage de la

situation. Quand nous nous sommes séparés, il a embrassé Joanna, m'a dit qu'il était ravi de me savoir heureuse et s'en est allé, gentleman jusqu'au bout des ongles.

Kirk éprouva un sentiment désagréable au creux de l'estomac. Il connaissait ce genre de gentleman, et n'en pensait pas grand bien. Mais il s'abstint de tout commentaire.

- J'étais contente d'avoir revu Clay. C'était comme une bouffée d'air frais pour quelqu'un qui a gardé trop longtemps sa fenêtre fermée. Je me sentais coupable de penser à lui en ces termes. Si coupable, en fait, que cette rencontre fut la première chose que je racontai à Len, ce soir-là. Il parut à peine m'entendre. Il avait un cours à réviser; il voulait manger vite et s'y remettre tôt... Quelques jours après, Clay m'a appelée en début d'après-midi pour m'inviter à jouer au tennis. J'ai dû refuser. Mes parents n'étant pas en ville, je n'avais personne pour garder Joanna. Il comprit tout à fait et promit de me rappeler un autre jour. Les semaines passèrent, et il n'appelait toujours pas. Je commençais à regretter d'avoir refusé sa première invitation. Après tout, un après-midi avec lui aurait été plus drôle qu'une partie de bataille avec ma fille de cinq ans, ou une soirée passée à entendre mon mari raconter ses aventures médicales. Vers la fin de l'été, Clay fit une nouvelle tentative. Cette fois, j'étais prête. J'ai pris ma raquette, déposé Joanna chez mes parents, puis foncé au club. A mon arrivée, Clay m'accueillit avec un grand sourire. Je me sentais comme un gamin qui sèche l'école.

La sensation, au creux de l'estomac de Jim, devint de plus en plus désagréable. Il n'en dit rien et laissa Jocelyn poursuivre.

- Je n'ai pas la preuve qu'il m'a laissée gagner notre match, mais j'en mettrais ma main à couper. Je n'avais plus joué depuis deux ans, la dernière fois avec Léonard, qui ne valait pas grand-chose en sport. Quoi qu'il en soit, j'ai gagné deux sets à un, et je me sentais bien. Pas seulement à cause de la victoire : c'était très agréable de sentir le soleil sur ma peau, de transpirer, d'avoir quelqu'un qui se soucie de moi... Clay a proposé de m'inviter à dîner pour prouver qu'il n'était pas mauvais perdant. Je n'ai pas trouvé l'idée très engageante. Les gens auraient pu nous voir et jaser. Je lui ai juste demandé de me ramener à la maison, s'il voulait bien. Il a accepté. Je trouvais bizarre qu'il me dépose simplement devant ma porte, comme au temps de l'école. Nous n'étions plus des gosses; je n'avais pas envie de le renvoyer sans lui offrir quelque chose à boire. Puis j'avais besoin de la compagnie d'un adulte. Je l'ai invité à entrer.

Jim frissonna. Il devinait la fin de l'histoire, et n'éprouvait aucun désir de l'entendre. Mais il n'avait pas le choix. Plus maintenant.

- Depuis quarante ans, j'essaye de déterminer qui a fait le premier pas, qui est responsable de ce qui a suivi. En vain. D'ailleurs, c'est peut-être sans importance... La visite de Clay ne s'est pas limitée à prendre un verre. Je n'avais

rien planifié, mais... ça s'est passé, voilà tout.

Jim se sentit presque soulagé. Le pire était dit. Enfin, presque...

- Hélas, Len avait choisi cet après-midi pour rentrer plus tôt et m'offrir un bouquet de fleurs. J'ai été surprise, vous pouvez m'en croire ! Nous avons été surpris tous les trois, pour dire la vérité...

* * * * *

Spock, McCoy et Treadway avaient entamé leur descente depuis quelques heures. Tout ne se passait pas au mieux. Leur progression était plus lente que prévue; la nuit ne tarderait plus.

Il n'était pas question de continuer sans lumière, et encore moins d'utiliser des torches, trop faciles à repérer par les Ssaniens. Passer une nuit à la belle étoile, avec ce froid, ne souriait guère aux deux Terriens, et moins encore au Vulcain, plus sensible aux rigueurs de la température. Il fallait se hâter.

L'attention du médecin fut attirée par une ombre fugitive et un bruit étrange... comme un battement d'ailes.

Il tourna la tête juste à temps pour voir un immense oiseau fondre sur lui.

Un uterra, pensa-t-il.

Jusque-là, il n'en avait aperçu que de loin. A voir le bec garni de dents de la bestiole, il regretta que les choses aient changé.

Lâchant un bras, il frappa et toucha le prédateur sur le côté de la tête. L'oiseau poussa un hurlement strident mais ne renonça pas. Avant que Len ait repris son équilibre pour frapper une deuxième fois, la créature referma son bec sur l'épais tissu de sa tunique, dans son dos.

L'oiseau tira, essayant de lui faire lâcher prise. Len n'avait jamais été un athlète et il n'allait pas commencer à son âge. Néanmoins, s'il ne consentait pas un petit effort, une chute vertigineuse l'attendait.

Au-dessus de lui, un autre uterra s'attaquait à un de ses compagnons. Le médecin avait trop à faire lui-même pour songer à secourir autrui.

Beaucoup trop à faire !

4

McCoy menait un combat perdu d'avance contre l'uterra. Il le savait, mais cela ne lui donnait aucune envie de renoncer.

Quand Jim s'était trouvé dans la même situation, au parc national Yosemite, il y avait eu Spock et ses bottes antigravs. Pour lui, il n'y aurait pas de miracle.

- Fous le camp, espèce de saloperie ailée ! cria-t-il. Va picorer autre chose que mon dos !

Le prédateur n'avait cure de ses imprécations. Il continuait à tirer. La tunique en tissu standard de Starfleet s'obstinait à ne pas se déchirer, ce qui eût au moins offert un répit au médecin.

C'était la fin.

Un rayon lumineux percuta le prédateur de plein fouet, lui arrachant un cri atroce. L'oiseau blessé s'éloigna de la paroi en piaillant d'indignation.

McCoy leva les yeux : au-dessus de lui, Clay Treadway, fuseur au poing, tentait de tirer sur la seconde créature. Elle volait trop vite pour ça. Le diplomate ne parvenait pas à viser.

D'un assaut particulièrement soudain, l'oiseau monstrueux parvint à frapper Clay au bras, lui arrachant son fuseur et lui faisant perdre l'équilibre.

Le mari de Jocelyn bascula dans le vide avec un cri de terreur.

McCoy ne réfléchit pas. Il lança une main au hasard. Ses doigts rencontrèrent un des poignets de Treadway.

Il serra de toute ses forces, stoppant la chute du diplomate.

Clay était un homme de haute taille, plus lourd que la moyenne. McCoy n'avait jamais éprouvé le besoin de faire de la musculation. Il le regretta quand il eut le sentiment que son bras allait se détacher de son épaule.

- Mon Dieu, gémit-il, submergé par une douleur comme il n'en n'avait jamais ressenti, même sur Rura Penthe, lors de son évasion dans la neige.

Il crut un instant qu'il allait s'évanouir. Le sang battait à ses tempes, sa vision se brouillait.

Mais il tint bon.

- McCoy ! cria Treadway, ne lâchez pas ! Vous m'entendez, ne lâchez pas

Le médecin captait les supplications du diplomate comme dans un rêve. Son corps ne désirait qu'une chose : être soulagé de son fardeau et ne plus souffrir.

Mais Len ne pouvait pas laisser mourir un homme, quel qu'il fût, s'il avait une chance de le sauver.

- Ce n'est pas l'envie qui me manque, Treadway, cria-t-il. Mais ne vous inquiétez pas, je ne lâcherai pas...

Cette étrange déclaration rassura médiocrement le pauvre Clay.

Il n'avait pas tort, car le médecin était à bout de force.

Tous deux n'allaient pas tarder à faire le grand saut. Sauf si Len lâchait Treadway. N'était-ce pas la seule solution logique ? Abandonner Clay et sauver sa propre vie ? Pourquoi mourir tous les deux alors qu'un seul pouvait survivre ?

C'était trop facile. Il y a des moments, dans la vie, où un ôté de deux ne fait pas un, mais moins, beaucoup moins. McCoy préférait mourir plutôt qu'entrer dans ce système d'arithmétique. Il ne voulait pas que le remords le poursuive jusqu'à la fin de ses jours...

Et tant pis si la douleur était de plus en plus horrible comme si quelque chose était sur le point de se déchirer dans son épaule. Tant pis si la mort, bientôt, lui apparaîtrait comme une délivrance, comparée à ce qu'il endurait.

Sous lui, le visage du diplomate se tordait de terreur. Lui aussi savait ce que McCoy subissait pour l'empêcher de tomber. Il se demandait sans doute combien de temps cela allait durer.

Du coin de l'œil, Léonard aperçut une silhouette noire. L'uterra revenait à la charge.

- McCoy, attention ! cria Treadway.

Le rayon d'un fuseur vint frapper l'oiseau au flanc. Il reprit de l'altitude en poussant un série de cris de douleur.

Len releva la tête. Spock venait une nouvelle fois de lui sauver la mise.

Très provisoirement, néanmoins...

Le Vulcain approchait. Arriverait-il à temps ?

Non ! La main de McCoy glissa sur la prise. Avec un seul bras, c'était déjà miracle d'avoir tenu si longtemps.

Bon sang, comme c'est haut...

Des doigts d'acier familiers se refermèrent au dernier moment sur le poignet de Len.

- Spock ! Spock...

- Taisez-vous, docteur. Économisez vos forces... Le plus difficile reste à faire...

* * * * *

Trois bougies brûlaient dans l'alcôve naturelle que Shil Andrachis avait élue pour chambre. Disposées dans des niches creusées à même le roc, les flammes brûlaient aux trois hauteurs exigées par la tradition. La plus basse

symbolisait la mort qui précède la vie; celle du milieu, la vie elle-même; la plus haute la mort qui vient après la vie.

Quand Ars Rondorin entra, Andrachis nota avec satisfaction qu'il inclinait la tête devant la plus haute bougie. La mort qui venait après la vie était le droit le plus précieux de tout Ssanien. La philosophie des exécuteurs reposait sur elle.

- Heureux de te recevoir, mon frère, dit Andrachis.

- C'est un honneur pour moi, maître Andrachis.

- Pourquoi cette visite ?

- J'ai entendu beaucoup d'histoires dans ma vie. Certaines m'ont plu, d'autres non. Celles que je surprends dans ce camp me révulsent.

Andrachis soupira. Histoires, dans ce cas précis, signifiait sûrement rumeurs. Le genre de chose qu'on se garde bien de répéter en présence du Grand Exécuteur. Si un brave parmi les braves comme Rondorin ne les aimait pas, il restait peu de chances qu'elles plaisent au maître.

- Quelles sortes d'histoires ?

- Des histoires de mort, maître. La mort prématurée d'un grand meneur d'hommes...

Andrachis broncha à peine. Il savait à quoi Rondorin faisait allusion, et il n'était pas surpris. Leur mouvement, constitué de bric et de broc, ne pouvait pas rester uni pour l'éternité. Mais il était rageant, et ridicule, que cela arrive sitôt. Après tout ce qu'il avait fait, de jeunes crétins songeaient à le mettre au rebut comme une dague rouillée.

Non ! Cela ne serait pas... Pas encore !

- Qui rêve à ma fin ?

- Lakandir ! Ce chien !

Lakandir, bien sûr. Qui d'autre aurait le courage et l'influence nécessaires ? Qui aurait osé ?

Il était dommage que de telles qualités soient mises au service d'un si mauvais but.

Vraiment dommage... Il va falloir me chercher un autre successeur.

- Je regrette de vous apporter de telles nouvelles, maître. Je sais dans quelle estime vous le teniez.

- Les exécuteurs naissent puis meurent, mon vieil ami. Lakandir était un homme de valeur, mais un garçon meilleur que lui viendra un jour à moi. Il suffit d'attendre.

Le Grand Exécuteur faisait montre d'une confiance qu'il n'éprouvait pas; Rondorin n'était pas dupe. Les hommes comme Cor Lakandir ne couraient pas les rues. Andrachis ne retrouverait peut-être jamais un dauphin doté d'un pareil potentiel.

Malheureusement, il lui était impossible de l'épargner. La rébellion méritait une seule punition : la mort. C'était une autre des lois non écrites que seul un

abruti se serait abstenu de respecter.

- Ils ont un plan, dit Rondorrin. Cela se passera demain matin, juste avant l'heure habituelle de votre réveil. Ils seront une demi-douzaine, d'après ce que j'ai entendu. Après votre mort, Lakandir sera le nouveau maître.

- Si je le laisse faire, mon ami. Et je n'en ai pas l'intention. Recrute dix vétérans parmi les plus loyaux. Quand notre ami Lakandir se montrera, demain, je lui ferai l'honneur de le tuer avant ses complices.

- Il en sera fait ainsi, maître, dit Rondorrin.

Après avoir salué de la tête la flamme la plus haute, il disparut dans les ombres.

* * * * *

Le ventre collé contre la paroi glacée, Treadway et McCoy reprenaient leur souffle. Comme Spock l'avait prévu, retrouver une position stable n'avait pas été facile. A la force du poignet, le Vulcain les avait rapprochés des rochers, puis aidés à trouver de solides prises pour leurs pieds et leurs bras libres.

McCoy avait dix fois pensé qu'ils allaient tous finir dans le vide.

Pour une fois, il était ravi d'avoir eu tort...

- Spock, dit-il quand il eut un peu récupéré, vous êtes un sacré type !
Dommage que je m'en aperçoive à quelques semaines de la retraite...

- Docteur, vos effusions sont des plus déplacées, répondit le Vulcain, embarrassé.

- Mes effusions ? Par le diable, Spock, je... Non, je suis trop fatigué pour m'énerver. Merci beaucoup, et n'en parlons plus...

Len inspira profondément et ferma les yeux.

Il était sain et sauf ! Il n'allait pas mourir, en tout cas pas tout de suite.

Clay Treadway non plus, constata-t-il en baissant les yeux.

Grâce à moi !

* * * * *

- Ne me jugez pas trop durement, capitaine, dit Jocelyn.

- Pour être franc, ça risque d'être difficile. N'oubliez pas que Léonard est mon ami...

- Je ne cherche pas l'absolution. J'ai mal agi et je le sais. Mais je refuse d'assumer seule la responsabilité des circonstances qui ont conduit à la catastrophe. Len a sa part de torts là-dedans.

Jim approuva du chef. Jocelyn avait raison. L'infidélité ne survenait jamais par hasard. C'était le résultat d'une accumulation de facteurs. La solitude, le manque de communication, l'installation dans une routine qui frustre l'un des

époux.

Bones semblait coupable sur certains de ces points.

- La suite n'est plus très claire dans mon esprit. Léonard était devenu pâle comme un mort. Il a laissé tomber son bouquet de fleurs. Puis il est sorti de la chambre sans un mot. Je me souviens avoir eu l'impression qu'on m'arrachait le cœur... J'ai passé un peignoir et je me suis précipitée derrière lui. Je ne savais pas ce que j'allais dire, mais je courais comme une folle. Hélas, je n'ai pas été assez rapide. Le temps que j'arrive à la porte, son aéroglisseur avait déjà décollé. J'ai su tout de suite qu'il ne reviendrait jamais.

Jim vit des larmes perler aux paupières de Jocelyn. Il tendit une main réconfortante, mais elle l'arrêta vivement :

- Ça va aller... Laissez-moi quelques instants pour me ressaisir...

Il lui fallut moins de cinq minutes.

- Mon Dieu, soupira-t-elle, voilà quarante ans que j'avais ça sur la conscience. Je suis soulagée d'en avoir enfin parlé à quelqu'un...

Kirk fit une grimace. Il n'enviait pas Jocelyn. Vivre avec un tel poids... Mais il n'enviait pas Bones non plus. Lui aussi avait dû porter sa croix. Et il la portait encore.

- C'est à la suite de cette journée qu'il s'est engagé dans Starfleet. Pour fuir le plus loin possible, je suppose. Me fuir !

Elle sourit tristement.

- Le pire, pour lui, a dû être de quitter Joanna. Il l'adorait. Mais comme tout était fini entre nous, il ne voulait pas qu'elle devienne l'enjeu d'un combat minable. Il me l'a laissée, sans discussion...

Elle marmonna un juron. Kirk comprit qu'elle ne le destinait pas à McCoy, mais à elle-même.

- J'ai dû lui expliquer pourquoi son père était parti. Pas pour quelques jours, mais pour longtemps, et sans avoir le temps de lui dire au revoir. J'ai fait de mon mieux pour que cet acte lui paraisse bon et généreux, et qu'elle puisse en être fière un jour. Je crois avoir réussi... Dès cet instant, ma vie changea du tout au tout. Mon mari voguait quelque part dans l'espace et j'étais devenue une mère célibataire. Financièrement, tout allait bien, car Léonard nous faisait virer la plus grande partie de son salaire. Mais Joanna et moi étions des proies rêvées pour les loups.

- Les loups ?

- Ma famille. Les Darnell. Ils avaient toujours tenu Léonard pour un bon à rien; à présent, ils croyaient en avoir la preuve. Pour eux, il était parti à la poursuite de ses rêves sans se soucier de sa famille. Je n'ai jamais eu le courage de les détromper. Mes parents insistaient pour que nous allions vivre chez eux. Ayant perdu beaucoup de ma superbe et de mon indépendance, je finis par accepter. C'était un peu avant que Clay ose se remontrer. Pour éviter le scandale,

il s'était effacé. Quand il jugea que ma réputation ne risquait plus rien, il vint sonner à la porte de mes parents. Ce fut comme si le temps de l'école et des fiançailles recommençait. A ceci près que nous étions tous deux plus vieux, plus sages, et que j'avais la responsabilité de Joanna. Clay et moi nous promenions souvent. On jouait au tennis une fois par semaine, et on dînait parfois ensemble. Tout ça était très tendre, très convenable. Un jour, il m'a dit qu'il désirait plus...

Elle sembla attendrie par ce souvenir.

- A ce moment-là, je partageais son désir. Jouer à être la femme de Léonard McCoy attendant son retour m'était devenu insupportable. Je lui envoyai un message pour demander le divorce. La réponse est arrivée une semaine plus tard, par radio spatiale. Le jour suivant, notre union fut rayée des tablettes... Léonard a dû beaucoup souffrir. Je savais que ma demande lui ferait mal, mais je ne m'en souciais pas. Ce qui comptait, c'était ma solitude, mon insatisfaction. N'étais-je pas la seule personne au monde importante ? On m'avait élevée comme ça, dès le berceau. Voilà le problème, avec notre romantisme du Sud : les femmes deviennent de futiles objets de désir. J'en étais un parfait exemple. Pourtant, quand je reçus le document officialisant le divorce, cela me fit comme un électrochoc. J'éprouvai d'abord une grande tristesse. Puis je pris la décision de ne pas m'engager avec quelqu'un avant d'avoir remédié au défaut de caractère qui avait détruit mon mariage.

- Une idée judicieuse, dit Kirk.

- Vraiment ! approuva Jocelyn. Bien sûr, Clay fit plutôt grise mine, Il m'a dit que je me trompais, que je jetais à la poubelle une seconde chance de bonheur. Mais j'ai campé sur mes positions. Mon premier acte, pour célébrer ma rébellion, fut de quitter la maison de mes parents. Ensuite, je suis retournée à l'école. J'étudiais comme une dingue, surtout la nuit, pour continuer à m'occuper de Joanna. Je voulais devenir quelqu'un.

Et vous avez réussi, pensa Jim.

- Vous connaissez le reste, capitaine. Quand Joanna eut dix ans, Len est venu nous voir pour lui rappeler qu'elle avait un père. A cette époque, nous avons failli nous retrouver. Mais ça n'a pas marché; trente ans ont passé sans que nous échangions plus de quelques mots. Pendant toutes ces années, Clay n'avait cessé de me courtiser. Il refusait d'accepter une réponse négative, et je refusais de changer d'avis. Il y a douze ans, il a décidé d'entrer dans les Corps diplomatiques.

- Sur un coup de tête ? s'étonna Jim. Une idée étrange pour un homme qui n'avait jamais été dans l'espace.

- C'est étonnant, mais pas tant que cela. Clay a la diplomatie dans le sang. Dans sa famille, on appartient aux Corps depuis des lustres. Il lui a suffi de faire jouer ses relations.

- Et il s'en est bien tiré d'instinct ?

- C'est plus compliqué. Au début, il était bon, sans plus. Il ne faisait pas

d'erreur, mais rien de très brillant non plus. Puis il m'a demandé de l'accompagner sur Yamos 7, où il devait régler un conflit compliqué entre trois factions. J'ai dit oui par curiosité, mais je me suis vite retrouvée assise à côté de lui, à la table de négociations. A ma grande surprise, c'est une de mes suggestions qui a débloqué la situation.

- Et vous avez contacté le virus !

- C'est ça... Avec l'aide de Clay, je suis entrée dans les Corps. Nous sommes devenus une équipe formidable. Un jour, il nous a paru naturel de nous unir sur le plan privé. Nous sommes retournés nous marier en Géorgie, à la grande joie des Darnell et des Treadway, qui attendaient ça depuis longtemps.

- N'était-ce pas une grande joie aussi pour vous ? demanda Jim, plus sarcastique qu'il l'aurait souhaité.

- Capitaine, je suis arrivée à la conclusion que le mariage n'est pas pour moi. Les premiers temps, j'étais à peu près heureuse. Puis j'ai commencé à m'ennuyer, comme avec Léonard, des années auparavant. Cette fois, je n'avais pas l'excuse d'un mari trop occupé pour m'accorder son attention. Je faisais un travail intéressant, j'étais aimée... Mais je ne me sentais pas satisfaite. Quelque chose me manquait...

- Et c'était quoi ?

- Je n'en suis toujours pas sûre... Après ce qui s'est passé l'autre nuit, j'ai une idée... Je crois que je n'ai jamais cessé d'aimer Léonard... ou de me sentir coupable de ce que je lui avais fait. Pour être heureuse, il faudra que je sache ce qu'il en est...

- Une théorie intéressante, admit Jim.

- Clay a tenté de me convaincre que ce n'était qu'une crise passagère. Mais l'insatisfaction ne me quittait pas. Cela a duré un an, deux ans, trois... Il y a quelques mois, j'en ai eu assez. J'ai dit à Clay que je voulais divorcer. Il a refusé. Nous étions une équipe, comment aurait-il pu continuer sans moi ? Notre travail était important, il avait raison. Nous avons fait un compromis. J'acceptais de ne pas détruire l'équipe, et il consentait à faire chambre à part. Jusqu'à notre arrivée sur l'Enterprise, cet arrangement semblait marcher. Revoir Len a tout remis en question.

Elle chercha le regard de Jim.

- Voilà, vous savez tout...

C'était beaucoup plus qu'il aurait voulu savoir.

Beaucoup plus que j'avais le droit de savoir... songea-t-il.

A présent, elle attendait qu'il lui donne une sorte d'absolution pour avoir fait souffrir les êtres qu'elle aimait, McCoy, bien sûr, mais aussi Clay Treadway.

La tâche n'était pas facile. Bones était son ami, un des deux hommes à qui il faisait le plus confiance dans la Galaxie. Dire à Jocelyn que son comportement était compréhensible, humain en somme, reviendrait à justifier la douleur et

l'humiliation que Léonard avait traînées pendant presque toute sa vie d'adulte.

Mais le médecin n'avait jamais cessé d'aimer cette femme. Malgré la souffrance, le désespoir et la solitude, il était prêt à lui pardonner.

S'il avait été là, il aurait permis à Jocelyn d'affronter la mort délivrée de sa culpabilité.

Jim ne pouvait faire moins...

- Je ne suis ni juge ni juré, et j'ai toujours détesté distribuer les blâmes.

Il se produit parfois des événements qui séparent les êtres qui s'aiment. Je crois qu'il est dans notre nature de les surmonter dès que c'est possible. Je pense que Len l'aurait fait, si les circonstances lui en avaient laissé l'occasion. Il n'aurait pas admis que vous continuiez chacun à souffrir alors que votre amour avait encore une chance...

Jocelyn le regarda. Une partie d'elle-même sentait qu'il essayait d'être gentil avec elle; une autre voulait croire chacun des mots qu'il venait de prononcer. Laquelle gagnerait ?

Jim n'en avait pas la moindre idée.

- Merci, dit-elle, vous m'apportez un grand réconfort...

5

Il faisait nuit noire quand McCoy et ses compagnons arrivèrent devant l'entrée des cavernes. Cachés derrière un rocher, ils ne pouvaient pas encore voir les sentinelles qui montaient probablement la garde. Les trois hommes avaient besoin d'un minimum de récupération.

Léonard massait son bras douloureux en ruminant de sombres pensées.

Nom d'un chien, je parie qu'ils nous ont repérés depuis longtemps, et qu'un comité d'accueil nous sautera sur le râble dès qu'on montrera le bout du nez. Le fuseur de Treadway est tombé comme une pierre; s'ils l'ont trouvé, les exécuteurs savent que nous arrivons...

Ces suppositions ne menaient à rien. McCoy n'avait pas besoin, pour le savoir, que Spock le lui fasse remarquer pour la cent millième fois.

Bon Dieu, fichu Vulcain ! aurait-il répondu, je le sais bien, mais ça me fait passer le temps !

Bientôt, tout cela serait fini. Il n'y aurait plus de disputes, d'aventures, de spéculations. La page serait tournée...

Le Vulcain était en train de fouiller dans la neige, derrière eux.

Sacré Spock, tout l'intéresse, et un rien l'amuse. Sûr qu'il trouve le coin fascinant pour une raison ou une autre...

Quelques instants plus tard, le médecin comprit pourquoi le Vulcain s'affairait avec tant de zèle. Il venait de retrouver le fuseur de Clay. Couvert de givre, mais encore utilisable. Apparemment, la neige avait amorti sa chute.

Avec son bras presque mort, Len ne s'attendait pas à être « invité » à l'assaut contre les sentinelles. Il avait raison. Sans hésitation, Spock rendit le fuseur à Treadway et, d'un mouvement de la tête, lui fit signe de le suivre. Ils partirent en silence.

Les minutes passèrent. Len entendit par deux fois le son caractéristique d'un tir de fuseur réglé sur « anesthésie ». Treadway réapparut et lui fit signe d'approcher.

Le médecin sortit de sa cachette et découvrit l'entrée du repaire des exécuteurs. Deux Ssaniens gisaient sur le sol, inconscients. Il leur faudrait plusieurs heures pour se réveiller.

Sans perdre de temps, Spock s'enfonça dans la grotte. Treadway et McCoy lui emboîtèrent le pas.

Des torches brûlaient à intervalles réguliers, éclairant à peu près le chemin. L'accès au labyrinthe des exécuteurs était un étroit tunnel : s'ils croisaient une patrouille, il n'y aurait pas moyen de se cacher...

En marchant, McCoy pesait leurs chances de succès.

Avec la carte du maldinium fournie par Scott et leurs communicateurs surpuissants, la seconde partie du plan, retourner au vaisseau, ne serait pas trop difficile à exécuter. Mais la première partie, trouver où Jocelyn et Jim étaient gardés, promettait d'être périlleuse.

S'ils sont quelque part, mon vieux Len... Les Ssaniens les ont peut-être déjà tués. Attends-toi au pire. C'est la meilleure manière de n'être jamais déçu...

Il se souvint de Li Moboron, dans la salle des enfants, déclarant que les exécuteurs ne tuaient pas les étrangers. Mais sa philosophie avait dû mourir avec lui; sinon, Merl Carver aurait pu être encore de ce monde.

Ils pénétrèrent dans une vaste caverne plongée dans l'obscurité. McCoy écarquilla les yeux. Devant lui, Spock s'immobilisa soudain, chancelant comme quelqu'un qui cherche à ne pas perdre l'équilibre.

- Que se passe-t-il ? demanda Len.

- Le sol s'est dérobé sous mes pieds... Il doit y avoir une crevasse.

La vision nocturne du Vulcain était comparable à celle d'un chat. Selon toute apparence, ils pouvaient s'en féliciter...

- Docteur McCoy, monsieur Treadway, c'est bien une crevasse... Deux mètres de large environ. Je ne vois pas le fond. Approchez-vous, nous allons sauter.

Léonard avança sur la pointe des pieds. Quand il ne fut plus qu'à deux mètres de Spock, il prit son élan... et atterrit de l'autre côté, sur la terre ferme.

- Un envol remarquable, docteur. A vous, monsieur Treadway.

Quand le diplomate fut passé, Spock sauta à son tour. Le petit groupe reprit sa progression, le Vulcain toujours en tête.

Ils arrivèrent à une intersection. Deux couloirs, aussi étroits que le leur, partaient dans des directions opposées. Lequel suivre ?

Le succès ou l'échec de leur mission pouvait dépendre de ce choix. Dans la pénombre, McCoy vit Spock lever un sourcil. La situation exigeait de se fier à l'instinct. Or les Vulcains n'étaient pas vraiment experts en la matière...

Par bonheur, les événements se chargèrent de décider pour Spock. Des bruits de voix se firent entendre dans le couloir de droite. Le Vulcain fit signe à ses compagnons de s'engouffrer dans celui de gauche.

Le médecin et le diplomate obéirent vivement. Bien leur en prit. Les bruits de voix augmentèrent d'intensité; deux Ssaniens apparurent.

La relève des types que Spock et Treadway ont endormis. C'est une bonne chose, parce qu'ils ne vont pas nous chercher dans ce tunnel. Et une mauvaise, parce qu'ils vont trouver leurs camarades et donner l'alerte.

Spock ne pouvait les laisser faire. Quand ils furent passés, il se glissa derrière eux, silencieux comme un félin, et tira. Les deux Ssaniens en robe blanche rituelle s'écroulèrent.

Le Vulcain attendit quelques instants. Personne ne rejoignant ses victimes, il fit signe aux Terriens de le suivre dans le couloir de droite.

Bien joué, Spock ! Jocelyn et Jim sont sans doute gardés là où dorment les exécuteurs. Comme ces deux-là venaient sûrement de se réveiller...

Les choses se précisaient. Bientôt, ils allaient découvrir si le capitaine et la diplomate vivaient encore...

Et affronter les tueurs les plus dangereux de la Galaxie ! Mais ça, ils le savaient au moment de se porter volontaires !

* * * * *

Dans la vaste caverne servant de dortoir aux jeunes exécuteurs, Cor Lakandir était assis, les genoux contre la poitrine. Bientôt, il serait temps d'agir...

Près de lui était posé le couteau avec lequel Andrachis lui avait interdit de piquer un bout de viande. Puisque l'arme ne devait servir qu'à séparer les Ssaniens de leur âme, Lakandir avait jugé conséquent de l'utiliser pour soulager le Grand Exécuteur de la sienne. Quand ce serait fait, plus personne ne lui dicterait ses actes.

En un sens, Cor le regrettait. Il était bon d'avoir quelqu'un pour vous rappeler les lois et les traditions, même si on ne voulait pas y souscrire aveuglément. Le jeune exécuteur se sentait incapable de remplir ce rôle. Il lui faudrait demander à Ars Rondomn, ou à un autre vétéran.

Si ces derniers le suivaient... C'était peu probable. Ils s'en iraient sans doute, peut-être pour créer une autre secte et choisir un Grand Exécuteur qui deviendrait le mortel rival de Lakandir.

Il pouvait s'ensuivre une guerre semblable à celle qui avait provoqué la perte de Moboron. Cette fois, les rangs des exécuteurs étaient clairsemés; le mouvement dans son entier risquerait de sombrer.

Ce n'était qu'une éventualité, un risque à prendre. Il se pouvait aussi qu'avec un chef jeune et vigoureux, la confrérie soit plus unie et plus forte que jamais.

Lakandir n'avait pas le choix. Continuer à suivre un chef devenu faible tenait du suicide. Les exécuteurs avaient besoin d'un maître impitoyable avec leurs ennemis, qu'ils fussent ssaniens ou non.

Ce débat intérieur n'avait pas de sens, se souvint Cor. Il avait donné sa parole à Marn Silariot. D'ici peu, Shil Andrachis recevrait la mort propre et rapide qu'il méritait.

* * * * *

Pfud !

Jim sursauta à cet étrange bruit. Jusque-là, tout ce que Jocelyn et lui avaient entendu étaient l'écho des rires des gardes et les bruits de pas des relèves.

Pfud ! Pfud !

Deux « pfuds » de plus. Jim se souvint qu'il y avait trois gardes au bout du couloir. Était-il possible que... ?

Jocelyn se tourna vers lui :

- Vous avez entendu ?

- Oui.

- Vous savez ce que c'est, capitaine ?

- Pas vraiment...

Il se leva. Jocelyn l'imita.

-... Mais je vais bientôt le savoir, finit-il.

- Je viens avec vous.

- Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, Jocelyn...

- Pourquoi ? Votre peau est moins perméable à l'acier que la mienne, peut-être ?

Pas moins perméable, pensa-t-il, mais mieux défendue par mes réflexes. Enfin, si elle veut risquer sa vie... Kirk se rendit compte qu'il divaguait. Jocelyn risquait déjà sa vie, et elle la risquerait tant qu'ils ne seraient pas sortis d'ici.

- D'accord, mais suivez-moi sans prendre d'initiative, compris ?

- Bien sûr, mon héros ! railla-t-elle.

Ignorant le sarcasme, Kirk s'engagea dans le tunnel. Il se passait vraiment quelque chose. Il entendait des murmures, des bruits de pas étouffés...

Jim avait cru reconnaître un tir de fusil, mais il n'en était pas sûr, avec l'acoustique de ces grottes. Quoi qu'il en soit, une occasion inespérée s'offrait à eux. Il fallait la saisir, et tenter de fuir. Plus ils restaient dans cette caverne, et plus leurs ravisseurs pourraient s'aviser qu'ils ne servaient à rien et devaient être tués...

Le silence se fit dans le couloir.

Jim prit la main de Jocelyn. C'était maintenant où jamais.

Les deux Terriens se mirent à courir.

Pfud ! Pfud !

Kirk se jeta à terre, entraînant la diplomate, il ne s'était pas trompé : c'était bien le son d'un fusil.

Mais il n'avait pas prévu qu'ils serviraient de cible.

Il sentit un impact sourd contre sa hanche, puis vit trois silhouettes

campées devant lui.

Elles ne portaient pas de robe blanche...

- Ne tirez pas ! Je suis le capitaine Kirk

- Bon sang, cria quelqu'un, c'est Jim !

Kirk aurait reconnu cette voix n'importe où :

- Bones ?

- Mon Dieu, soupira le médecin en approchant, on les trouve, et qu'est-ce qu'on fait ? Un carton sur eux !

- Léonard ? souffla Jocelyn. C'est vraiment toi ?

Kirk la vit se précipiter vers le médecin, puis se jeter dans ses bras, plus comme un enfant que comme une femme.

- Ouch ! fit Léonard.

Jocelyn s'écarta et le regarda.

- Que t'arrive-t-il ?

- Mon épaule... Je l'ai un peu esquincée en venant ici. Mais ça valait la peine ! Bon sang, ça valait la peine !

Une autre silhouette dépassa McCoy et son ex-femme et se dirigea vers le capitaine, toujours à terre. Kirk ne fut pas surpris de reconnaître Spock. Personne d'autre n'aurait pu conduire une équipe si loin dans la tanière des exécuteurs.

- Jim, ça va ? demanda le Vulcain en s'agenouillant près de son supérieur.

- Je me porte comme un charme, Spock... Enfin, je me portais comme un charme avant que vous me tiriez dessus ! Comment nous avez-vous trouvés ?

- Nous avons repéré vos gardiens. Ne voyant pas pour quelle autre raison trois exécuteurs stationneraient dans le couloir, nous avons supposé que vous n'étiez pas loin...

Du coin de l'œil, Kirk repéra les trois silhouettes en robe blanche gisant à quelques pas de là.

- Bien raisonné, Spock, comme toujours. Aidez-moi à me relever. Votre tir n'a fait que me frôler. Je tiendrai debout, même la hanche un peu anesthésiée...

Spock lui tendit une main. Quand il fut debout, le Vulcain détacha un fuseur de sa ceinture et le lui donna.

- Il faut partir au plus vite, dit le troisième sauveteur. Quand ils trouveront les gens que nous avons assommés, il ne fera pas bon traîner dans le coin...

Jim reconnut Treadway et son cœur se serra un peu. Le diplomate avait risqué sa vie pour sauver sa femme. Tout ça pour découvrir que son cœur battait pour quelqu'un d'autre. Il n'était pas difficile d'imaginer ce qu'il éprouvait.

Jocelyn se tourna vers lui et murmura :

- Je suis désolée, Clay...

Il ne sut pas quoi répondre et détourna la tête. Il y eut un instant de

silence.

- Treadway a raison, dit Jim, les tirant de leur torpeur. Si vous avez laissé une piste semée d'exécuteurs endormis, ils vont tôt ou tard remonter jusqu'à nous.

Spock fit un signe de la tête pour indiquer la direction dont ses compagnons et lui venaient :

- Par là ! La zone sans maldinium la plus proche est juste derrière nous.

Le petit groupe se mit en marche, Jocelyn et Léonard se tenant par la main comme deux adolescents.

* * * * *

Dans l'alcôve où reposait Andrachis, les bougies, près de s'éteindre, ne fournissaient plus qu'une lumière agonisante. En temps normal, le Grand Exécuteur n'y aurait pas prêté attention. Au matin, il se serait simplement avisé de les remplacer avant de faire ses ablutions.

Mais la notion de « temps normal » n'avait pas cours ce soir. Au matin, Shit Andrachis était destiné à mourir, du moins si les choses se passaient comme l'espéraient Cor Lakandir et ses amis. C'est pourquoi le maître ne dormait pas et n'était pas seul.

Les bougies lui faisaient penser à la vie de Cor Lakandir, sur le point d'être soufflée par un vent glacial.

Il tourna ta tête vers le fond de l'alcôve et discerna les yeux d'Ars Rondorrin et des dix exécuteurs jugés dignes de participer à l'embuscade. Tous ces hommes cachaient un couteau rituel dans les plis de leur robe.

Andrachis avait dissimulé le sien sous sa couverture. Sachant que les conspirateurs n'oseraient pas attaquer s'ils le trouvaient les yeux ouverts, il faisait semblant de dormir. Ce n'était pas facile avec le feu du sang qui battait en lui comme une bête enragée.

Le Grand Exécuteur n'avait plus éprouvé cette « folie » si particulière depuis pas mal de temps. Les exécutions des gouverneurs avaient été planifiées et mises au point par ses soins, mais réalisées par ses fidèles. Organiser et contrôler la confrérie lui prenait trop de temps pour qu'il puisse encore faire du « terrain ».

La chasse, la confrontation, la mise à mort, tout cela lui manquait. Il avait envie de revoir l'expression de ses victimes, de les entendre de nouveau pousser leur dernier soupir.

Sa joie était assombrie par la perspective de devoir tuer un autre exécuteur. Et pas n'importe lequel : le meilleur espoir d'avenir de leur mouvement.

Où étaient ces jeunes crétins ? Qu'attendaient-ils pour frapper ? Ses

doigts caressèrent la garde de son couteau, seul indice trahissant son impatience. Lakandir et les siens avaient-ils perdu courage ? Changé d'avis ?

Il entendit un frottement sur la pierre... Trop léger pour réveiller un dormeur, mais parfaitement discernable par un exécuteur tapi dans l'ombre dans l'attente de sa proie.

En toute logique, le son suivant allait être celui de la respiration des conjurés entrant l'un après l'autre dans l'alcôve.

Il ne se trompait pas. Mais il ne pouvait pas y avoir huit hommes. En fait, il semblait n'y en avoir qu'un...

Lakandir et moi, face à face... Pourquoi pas ?

Il se prépara à bondir, quand une voix résonna :

- Tir-Andrachis ?

C'était Lakandir.

Andrachis n'en crut pas ses oreilles. Depuis quand les exécuteurs, même jeunes, annonçaient-ils leur arrivée ? Choqué par cette absurdité, et quelque peu pris au dépourvu, le Grand Exécuteur ne bougea pas.

- Tir-Andrachis, réveillez-vous, si vous ne l'êtes pas déjà...

Toujours perplexe, Andrachis ouvrit un œil :

Lakandir était debout dans l'entrée, seul, et apparemment sans arme.

- Cor... murmura le Grand Exécuteur, jouant toujours au dormeur dérangé.

C'est toi ?

- Oui, maître. Je sais qu'il est très tard, mais je devais vous parler sur-le-champ.

Sans dévoiler l'arme qu'il serrait toujours, Andrachis s'assit sur sa paille.

- De quoi veux-tu donc parler ?

- De votre mort, maître...

Nous y voilà quand même... Ce jeune crétin entend seulement se montrer chevaleresque...

- Ma mort ? Au nom de Li Moboron, quel est ce délire ?

- La mort qui aurait dû vous prendre ce matin, comme mes amis et moi l'avions prévu.

- Comme vous l'aviez prévu, répéta le Grand Exécuteur, peu convaincu que l'événement n'était plus à l'ordre du jour.

Il tenta de regarder par-dessus l'épaule de Lakandir et tendit l'oreille. Le jeune homme semblait seul.

- Qu'est-il advenu de votre plan, dans ce cas ?

- Nous l'avons abandonné, maître. Sur mon insistance.

- Et pourquoi vouliez-vous me tuer ?

- A cause de votre respect des traditions. Mes amis et moi ne pensons pas que nos ancêtres détenaient la sagesse absolue. Nous sentons le feu du sang dans

nos veines, et nous voulons tuer. Pour nous, les étrangers doivent mourir, comme nos autres ennemis...

- Pourquoi avoir renoncé, dans ce cas ? Moi disparu, vous auriez pu égorger les prisonniers...

- En réfléchissant, maître, il m'est apparu que la survie de notre mouvement était plus importante que les opinions individuelles, si pertinentes fussent-elles. J'ai compris qu'il importait peu de suivre les traditions ou de nouvelles idées si nous les suivions ensemble. Comme des exécuteurs et... comme des frères.

Andrachis lâcha son couteau.

- Je te faisais confiance, Cor, et tu te serais retourné contre moi...

- J'aurais pu, maître, mais je ne l'ai pas fait. J'en étais incapable. Et pour continuer à me regarder en face, je devais me confesser à vous au plus vite.

Andrachis pesa longuement les paroles du jeune Ssaniens. Elles étaient marquées du sceau de la sincérité... et du courage. Lakandir aurait pu étouffer la rébellion et ne rien dire. Au péril de sa vie, il était venu avouer ses fautes à son mentor.

Li Moboron lui-même eût été impressionné par un tel geste. Son disciple ne pouvait y être indifférent.

- Je te pardonne, Cor...

Lakandir écarquilla les yeux.

- Ai-je bien entendu, maître ?

- Oui. Je te pardonne pour ton honnêteté, pour ton courage. Mais plus que tout, pour ton intelligence, qui t'a empêché de sombrer dans la trahison...

Pour la première fois depuis qu'il était entré, le jeune homme se détendit.

- Je ne sais que dire, maître...

Le Grand Exécuteur sourit.

- Alors ne dis rien. N'oublie jamais ce qui s'est passé cette nuit. Tu as failli détruire la confrérie, Cor, je voudrais que...

Deux jeunes exécuteurs firent irruption dans l'alcôve, derrière Lakandir. Voyant cela, Ars Rondomn et les autres se précipitèrent, couteau au poing.

Ils se figèrent, ignorant si la vie du maître était menacée.

Shit Andrachis se leva d'un bond, couteau brandi. Un réflexe de vieux guerrier. Lakandir porta une main à sa ceinture, puis se souvint qu'il était venu sans arme.

Il y eut un moment de tension où tout sembla possible. Puis Andrachis et Lakandir échangèrent un regard qui leur confirma qu'ils étaient aussi surpris l'un que l'autre.

Assuré que ce n'était pas un piège, le maître dit :

- Que venez-vous faire chez moi en pleine nuit ?

Les deux jeunes Ssaniens, décontenancés par la présence de Rondorin et

des gardes du corps, eurent quelque difficulté à obéir.

- Un ennemi nous attaque, maître... bredouilla le plus petit. Plusieurs de nos frères, dont les sentinelles de l'entrée, ont été retrouvés inconscients. Et les prisonniers se sont échappés.

Andrachis eut du mal à contenir sa colère, mais il y parvint. Après tout, un Grand Exécuteur ne pouvait pas succomber aux passions du commun...

- Nous allons les rattraper ! Rondorrin, Lakandir, avec moi ! La chasse nous appelle...

Il glissa son couteau à sa ceinture et prit la tête de la meute.

* * * * *

McCoy savait qu'ils n'étaient pas encore sortis de l'œil du cyclone. S'ils ne parvenaient pas à atteindre le site de téléportation, ils n'auraient pas une chance de s'en sortir vivants.

Len n'avait jamais eu autant envie de tirer sa révérence.

Au début, ils n'avaient rencontré aucune résistance. Il n'y avait pas d'exécuteurs dans les couloirs, sauf ceux qu'ils avaient assommés.

Léonard s'était concentré sur le plaisir de tenir la main de Jocelyn, sachant qu'elle était de nouveau à ses côtés, et pour l'éternité. Les choses étaient redevenues ce qu'elles n'auraient jamais cessé d'être s'il n'avait pas été un foutu crétin dans sa jeunesse.

S'ils parvenaient à s'enfuir de ce clapier géant infesté de tueurs aux yeux indigo, sûr qu'il ne commettrait pas la même erreur. Il lui témoignerait tellement d'attention qu'elle le supplierait de lui laisser un peu d'air !

Comme par magie, le tunnel se remplit de silhouettes en robe blanche. Une horde d'exécuteurs courait vers eux, le couteau à ta main.

Len plaqua Jocelyn contre la paroi et la couvrit de son corps. Jim, Treadway et Spock ouvrirent le feu. Les tirs de fuseurs firent mouche, envoyant les Ssaniens bouler contre les parois. Puis, aussi soudainement qu'ils étaient apparus, les exécuteurs disparurent.

Où diantre sont-ils passés ? se demanda Len.

Jetant un coup d'œil, il comprit que les Ssaniens n'avaient pas pris la poudre d'escampette. Ils gisaient sur le sol, victimes des fuseurs.

- Eh bien, soupira Kirk, il n'aurait pas fallu qu'ils soient plus nombreux... A combien sommes-nous du site de téléportation, Spock ?

- Quelques minutes, capitaine.

- Allons-y !

McCoy regarda Jocelyn, vit qu'elle n'avait pas du tout peur, et en tira de nouvelles forces. Ils partirent à la suite de Spock, toujours main dans la main.

Ils rencontrèrent une bonne douzaine de Ssaniens inconscients sur le

chemin, et durent slalomer un peu. Puis la voie redevint libre. McCoy espéra qu'elle le resterait...

- Au pas de course ! ordonna Kirk.

Les vieilles jambes de Len parurent rajeunir de vingt ans. Devant eux attendaient la liberté et des années de bonheur avec Jocelyn.

Il songea à la surprise de Joanna et sourit... Kirk, Spock et Treadway s'arrêtèrent net. McCoy et Jocelyn manquèrent les percuter.

On y est déjà ? Est-il possible qu'il n'y ait plus qu'à appeler Scotty, fermer les yeux et laisser le téléporteur s'occuper du reste ?

Len aurait aimé le croire. Mais quelque chose clochait. Il le voyait à la position de Spock, fuseur pointé, tous les sens en alerte.

Le Vulcain avait détecté quelque chose, c'était sûr. McCoy scruta la pénombre. Il lui sembla voir bouger des ombres, entendre l'écho de respirations...

- Jetez vos armes ! cria une voix à l'accent ssanien. Tout de suite, ou vos corps deviendront des fourreaux pour nos lames.

Une demi-douzaine de torches s'allumèrent, éblouissant un instant le commando de la Fédération. Quand sa vision fut de nouveau claire, McCoy comprit qu'ils étaient fichus...

- Mon Dieu, gémit Jocelyn, lui serrant la main de toutes ses forces.

Devant eux, dans la caverne où s'ouvrait la crevasse, se tenaient une centaine de Ssaïens. Leurs yeux brillaient de haine pour les étrangers dont la mièvre philosophie avait perverti leur civilisation.

Len tourna la tête. D'autres exécuteurs arrivaient par derrière... Impossible de rebrousser chemin. De toute manière, cela aurait retardé la fin, sans plus...

Le médecin serra les dents. Dans les ombres qui se projetaient contre les parois de la caverne, il crut voir les spectres de tous les exécuteurs de l'Histoire, avides de sang jusque dans la mort.

6

- Jetez vos armes ! répéta la voix. C'est la dernière fois que je vous le dis. Le Ssanien avança. Il portait sur sa robe un emblème typique : une croix rouge dans un cercle. McCoy se souvint de sa signification.

Ils avaient devant eux le Grand Exécuteur.

Shil Andrachis !

Le médecin écarquilla les yeux. Il ne reconnaissait pas seulement le symbole : le visage du Ssanien lui disait quelque chose.

Il l'avait déjà vu; plus jeune, moins digne et... moins bien portant. Dans la salle du Conseil de Pitur, d'abord. Puis à l'hôpital, sur un lit diagnostiqueur.

Dans ses rêves, enfin, chaque fois que le souvenir de son ami Merlin Carver venait le hanter.

C'était le jeune Ssanien qu'il avait soigné, puis sauvé de ta fureur de Bando. Il était devenu le Grand Exécuteur, responsable de la nouvelle vague de terreur qui déferlait sur la planète.

Le médecin oublia sa peur. Pris d'une rage plus forte que l'angoisse de la mort, plus forte que son souci pour Jocelyn, il avança vers le meurtrier.

- Assassin, boucher, monstre...

Andrachis le regardait, stupéfait. Puis il le reconnut.

- Docteur... McCoy ? C'est impossible...

Derrière lui, ses fidèles se dévisageaient. Le maître, appelant un étranger par son nom ?

- Vous êtes toujours là, nuisible comme jamais. Pourquoi en serait-il autrement pour moi ?

- Bones, vous connaissez cet homme ? dit Kirk, avançant à son tour.

- Merlin Carver... Je vous en ai souvent parlé, Jim. C'est cette ordure qui l'a tué, alors que ta guerre était presque finie.

Le Ssanien secoua la tête :

- Je n'ai jamais tué un étranger. Ce n'est pas honorable !

- Ça, vous pouvez le dire, espèce de salopard, grommela McCoy. Pourtant, d'autres amis vous ont vu. Ils étaient assis à la terrasse d'une taverne. Cinq autres tueurs vous accompagnaient. L'un d'entre vous a lancé une bombe; mon ami est mort sur le coup.

Le front d'Andrachis se plissa comme s'il essayait de se souvenir.

- J'étais jeune, très jeune... Et la colère dictait mes actes. J'ai peine à me souvenir de tout ce qui s'est passé à cette époque... (il chassa ces évocations d'un geste de la main.) Nous ne vivons plus au temps de la guerre de Li Moboron.

- C'est trop facile ! explosa Len. Une part de moi-même vivra toujours en ce temps-là ! Je n'ai rien oublié. Rien !

De toutes les personnes présentes, seul Andrachis pouvait comprendre à quoi il faisait allusion : un étranger avait sauvé la vie du Grand Exécuteur !

Cela conférait à Léonard un certain pouvoir sur Andrachis. S'il racontait cette histoire aux autres exécuteurs, le maître perdrait tout son prestige, et il leur faudrait se chercher un nouveau chef.

Hélas, un couteau lancé d'une main sûre pouvait réduire cette menace à néant. Le Ssanien avait tué Merl, des années plus tôt. Pourquoi ne pas tracter McCoy aujourd'hui ?

S'il n'avait eu que Shil Andrachis en face de lui, McCoy ne se serait pas donné une chance sur cent d'en sortir. Mais l'homme n'était plus un exécuteur parmi d'autres; c'était le maître, héritier de l'esprit de son prédécesseur. Moboron avait été clair : pas question de se salir les mains avec le sang d'un étranger.

C'est pour ça qu'il ne nous a pas fait égorger dans la pénombre. Il ne peut pas massacrer des étrangers et continuer à se réclamer de Moboron.

- Au nom de ces jours passés, dit McCoy à haute et intelligible voix, je vous demande de nous laisser partir. Nous ne sommes pas ici pour la guerre. Nous sommes venus vous aider à faire la paix avec les gouverneurs.

- Silence ! cria un Ssanien bien plus jeune qu'Andrachis. Les raisons de votre venue ne nous intéressent pas. Vos méthodes et vos objectifs nous laissent de marbre.

- Votre simple présence est une insulte ! cria un autre. Vos conceptions impures de la vie et de la mort ont pollué notre culture.

Le médecin ignora ces trublions. Andrachis détenait le pouvoir. Son avis était le seul qui importait.

- Grand Exécuteur, reprit-il, parmi les gens civilisés, et je sais que vous l'êtes, il n'existe pas de bonnes raisons pour priver des êtres de leur liberté. Pas de raisons pour mettre des hommes en cage comme des animaux. Cela déshonore autant les geôliers que les détenus.

Tous les exécuteurs regardèrent Andrachis, anxieux de savoir ce qu'il allait répondre. Le Ssanien réfléchit longuement, puis ouvrit la bouche pour répondre.

Un de ses fidèles le devança, mais pas avec des mots. Un éclair métallique fendit l'air.

- Marn, non ! cria quelqu'un.

Par bonheur, le couteau manqua sa cible. Il tomba aux pieds de McCoy,

debout au bord de la crevasse. A si courte distance, un vétéran n'aurait pas mis à côté. Le lanceur devait être un très jeune homme. Il y avait peu de risque qu'il entraîne ses compagnons.

Tout n'était pas perdu. Si l'équipe de la Fédération ne ripostait pas, la violence pouvait ne pas éclater.

Clay Treadway commit l'erreur fatale. Il tira. Un rayon de fuseur vint percuter Andrachis en pleine poitrine.

Sonné, le Grand Exécuteur chancela, approchant dangereusement de la crevasse. Un exécuteur se précipita, mais il était trop tard. Avec un rugissement de douleur et de colère, Andrachis bascula dans la fissure béante.

Juste avant de sombrer, il réussit à tirer un couteau de sa ceinture.

Il le lança, visant le diplomate.

Mais il était difficile de se montrer précis dans une situation aussi précaire. La lame vola vers McCoy. Le médecin n'avait plus le temps de l'éviter. Il se ramassa sur lui-même, prêt à encaisser l'impact mortel.

Qui ne vint jamais...

Le couteau avait trouvé une autre cible en chemin. Quelqu'un s'était jeté devant Len, lui sauvant la vie. Horrifié, McCoy découvrit peu après qui avait accompli cet acte héroïque.

Jocelyn vacillait au bord de la crevasse, la garde du couteau dépassant de la poitrine. Elle tomba à sa suite de Shil Andrachis.

- Jocelyn ! hurla Len.

Il bondit.

- Bones, non ! cria le capitaine. (Il saisit son ami par le bras.) Vous ne connaissez pas la profondeur de ce trou.

C'était vrai, il n'en savait rien. Mais il s'en fichait. Se dégageant, il approcha du bord et sauta...

Plus tôt qu'il l'aurait cru, ses jambes rencontrèrent une surface ferme. Il se reçut mal; son dos heurta quelque chose de dur. Un rocher, sans doute.

Quelqu'un gémissait dans l'obscurité. Les exécuteurs ne geignaient jamais, même aux portes de la mort. Ça ne pouvait être que Jocelyn...

Quand Kirk vit McCoy disparaître dans la crevasse, sa première impulsion fut de tenter de le secourir. Il s'en abstint, se souvenant qu'il y avait plus urgent. Tout d'abord, il fallait s'assurer qu'il n'y ait plus de violence. A cette fin, mais avec une certaine satisfaction, il flanqua un formidable coup de poing dans la mâchoire du diplomate.

Treadway partit en arrière, déséquilibré par la force du coup. Spock le réceptionna et le soulagea de son arme.

Clay se dégagea, s'ébroua et, prêt à frapper, vint se camper devant Kirk.

- Du calme, dit Jim. Vous ne voulez pas sérieusement me cogner. Si nous continuons à faire les idiots, nos amis, en face, vont s'énerver, et...

Treadway le foudroya du regard mais en resta là. Il desserra les poings, tourna la tête et, désespéré, scruta la crevasse.

- Mon Dieu... Jocelyn...

Jim regarda les exécuteurs massés de l'autre côté de la fissure. Ils observaient, prêts à toutes les éventualités. Aucun ne semblait vouloir se servir de son arme, du moins dans l'immédiat...

C'était déjà une grande chose. En dépit de leur réputation, ces hommes savaient garder la tête froide. Ou étaient-ils simplement désorientés, sans leur chef pour les guider ?

Le Grand Exécuteur pouvait être encore vivant. Dans ce cas, c'était toujours à lui de décider du sort des étrangers.

Jim devait rétablir le dialogue au plus vite, profiter de cet instant de confusion.

- Mon compagnon a commis une erreur en tirant sur votre maître. Il ne tirera plus; aucun de nous ne tirera.

Un Ssarnen approcha. Il était jeune, mais sa voix ne manquait pas d'autorité.

- J'espère que vous ne mentez pas, étranger... Je l'espère pour vous ! Nous n'allons pas vous attaquer, parce que telle est la volonté du maître. Mais si nous découvrons que vous cherchez à nous tromper...

- Ce n'est pas notre intention, je vous l'assure. Nous voulons savoir ce qui est arrivé à nos amis et à votre maître. Avec vos torches, nous pourrions peut-être...

Le Ssanien le dévisagea quelques secondes. Puis il opina du chef.

* * * * *

McCoy ne fut pas long à trouver Jocelyn. Elle gisait sur le dos, les bras en croix. Quand elle se sentit près d'elle, sa main chercha la sienne.

Len la serra doucement. De sa main libre, il toucha la garde du couteau fiché au niveau du sternum de sa bien-aimée. Sa première impulsion fut de tirer, pour libérer Jocelyn du démon qui l'avait envahi.

Il se ravisa. L'hémorragie massive que cela provoquerait hâterait la fin, c'était tout.

En haut retentissaient des cris et des ordres. Len n'en avait cure. Tout ce qui comptait, c'était la femme agonisant sur le sol glacé. La femme qui avait porté son enfant, qui lui avait brisé le cœur, et qui lui aurait ramené le bonheur si elle en avait eu le temps.

- Léonard ?

Sa voix n'était plus qu'un murmure.

- Du calme...

Il sortit son tricordeur. L'écran s'alluma automatiquement pour compenser le manque de lumière. Léonard passa l'appareil le long de la poitrine de Jocelyn. Des chiffres s'affichèrent sur l'écran, sans signification pour un profane.

Pour Len, ils en disaient beaucoup : comme il le redoutait, Jocelyn était en train de mourir dans d'atroces souffrances. Il ne pouvait rien faire, sinon lui rendre les choses moins difficiles.

Il posa son tricordeur, sortit une seringue de campagne et programma la formule d'un antalgique qui apaiserait ses souffrances en lui gardant sa lucidité. D'une main tremblante, il fit l'injection.

L'effet fut immédiat. A la lumière bleue du tricordeur, les yeux de son ex-femme rencontrèrent les siens. Le regard de Jocelyn était aussi limpide que le jour où ils s'étaient rencontrés. Aujourd'hui, comme à l'époque, McCoy aurait fait n'importe quoi pour elle. Hélas, il avait déjà fait tout ce qui était en son pouvoir.

- Léonard...

- Je suis là...

- Je suis désolée pour tout...

Len secoua la tête.

- Il n'y a aucune raison d'être désolée, Jocelyn. Aucune...

Elle essaya de sourire.

- Je ne veux pas te quitter, Léonard. Pas maintenant. Pas après...

Ses yeux s'ouvrirent en grand, comme sous l'effet d'une extraordinaire surprise. Ils ne se refermèrent plus.

- Jocelyn ? Jocelyn ?

Pas de réponse. Il n'y aurait plus jamais de réponse. McCoy posa la tête sur l'épaule de sa femme. Puis, sans honte, comme un enfant, il éclata en sanglots... Un long moment après, il se souvint que Jocelyn et lui n'étaient pas seuls au fond de ta crevasse. Il y avait quelqu'un d'autre, qui n'avait lâché ni un mot ni un soupir.

Andrachis.

L'homme qui avait tué Merlin Carver et Jocelyn, déchirant deux fois les entrailles de Len.

Le médecin releva la tête. Quand il eut essuyé ses larmes, ses yeux s'accoutumèrent peu à peu à l'obscurité. Il distingua une silhouette, non loin de lui...

- Restez où vous êtes ! cria le Ssanien.

Sa voix n'avait pas sa puissance habituelle. Il allait mal.

McCoy passa outre et approcha à distance raisonnable du Grand Exécuteur. Il passa le tricordeur le long du corps du blessé.

Andrachis avait plusieurs côtes brisées et un poumon perforé. Il devait terriblement souffrir.

- Vous faites une hémorragie interne. Mortelle, si vous ne recevez pas de soins...

- Je le sais. Mon heure a sonné, docteur. Laissez-moi mourir.

- Votre heure ? explosa McCoy, soudain furieux. Comme celle de Jocelyn ou de Merlin ?

- Laissez-moi mourir ! répéta Andrachis. Vous l'auriez déjà dû à l'époque...

McCoy eut le sentiment d'être souffleté. Oui, il aurait dû laisser Andrachis crever comme un chien dans la salle du Conseil de Pitur, ou permettre à Bando de l'assassiner, cette fameuse nuit. S'il l'avait fait, Merlin serait encore en vie. Et Jocelyn...

Aujourd'hui, le même choix se présentait à lui. S'il laissait mourir Andrachis, combien de vies ssaniennes épargnerait-il ? Cent ? Mille ? Sans chef, la secte des exécuteurs pouvait même disparaître...

Il suffisait de laisser mourir Andrachis.

Un gémissement s'échappa des lèvres du Ssanien.

McCoy sentit ses yeux se remplir de larmes.

- Non ! Je suis un docteur, pas un foutu politicien !

Si Andrachis voulait tant mourir, il n'aurait qu'à se suicider. Len n'allait pas le laisser partir. Pas question !

Il programma de nouvelles instructions sur la seringue. Le sentant approcher, Andrachis tenta de bouger.

- Laissez-moi mourir !

- Je vous souhaite d'aller en enfer... quand votre heure aura vraiment sonné !

Il injecta un biostabilisateur dans le bras du Ssanien.

- Que faites-vous ? Laissez-moi...

- La ferme ! cria McCoy, fou furieux. Je dois faire mon métier, espèce de...

Le médecin se tut, ébloui par la lumière des torches. Là-haut, Jim, Spock, Clay Treadway et une dizaine d'exécuteurs contemplaient la scène avec des yeux ronds.

- Jocelyn ! cria le diplomate. Réponds-moi !

- Bones, ça va ? demanda le capitaine.

- Oui... marmonna le médecin.

Il avait reprogrammé la seringue et s'apprêtait à injecter un antiseptique au blessé.

- Que faites-vous ? gronda un exécuteur.

- J'essaye de lui sauver la vie

- Jocelyn ! appela Clay, refusant de croire ce qu'il voyait. Elle n'est pas morte. Ce n'est pas possible !

- Docteur, murmura Andrachis, arrêtez. Me sauver la vie est une insulte, et vous le savez.

- Je ne sais rien de tel. La vie est précieuse. Je ne vous laisserai pas gaspiller la vôtre.

- Je vous arracherai le cœur, docteur. Je vous écorcherai vif, et je réduirai vos os en poudre...

- Non, vous n'en ferez rien, jubila McCoy, haineux. Je suis un étranger. Li Moboron interdisait qu'on touche à un cheveu de leurs têtes...

- Le Terrien essaye de sauver Andrachis ! cria un Ssanien.

- Il ne faut pas ! C'est un sacrilège, le maître sera déshonoré !

Allez tous au diable, pensa McCoy. Que pensez-vous faire pour m'arrêter ? Me tuer ? Trop tard, je suis déjà mort !

- McCoy, arrêtez, espèce d'imbécile ! cria Treadway. Il a tué ma femme. Pourquoi l'aider ?

Parce que je suis médecin, répondit intérieurement Len.

- Arrêtez ! Laissez-le mourir !

McCoy n'obéit pas. Bien au contraire. Il sortit son communicateur pour demander une téléportation d'urgence.

Le cœur de Lakandir battait à tout rompre. Il ne pouvait permettre que le Terrien sauve Andrachis. Le déshonneur retomberait non seulement sur le maître, mais sur tous ses disciples présents.

Pourtant, si le Grand Exécuteur ne survivait pas, le mouvement irait à sa perte, car nul n'avait assez d'envergure et de savoir pour le remplacer. Marn Silariot pensait que Cor pouvait faire un bon chef, mais c'était absurde. Cor n'était pas un Grand Exécuteur; il n'était pas encore vraiment un simple exécuter...

Il resta silencieux un long moment, ne sachant que faire, pendant que ses jeunes compagnons attendaient sa décision. Mais comment en prendre une ?

Peut-être n'y en a-t-il pas de bonnes, songea-t-il. Avoir le choix entre deux formes de catastrophe n'est pas facile. Mais si c'était cela, la grandeur ?

Jusqu'à présent, le Grand Exécuteur avait dévisagé l'étranger. Soudain, il releva les yeux, cherchant le regard de Lakandir. Ses lèvres remuèrent; le jeune Ssanien n'entendit pas les mots qu'elles murmuraient.

Cor n'avait pas besoin d'entendre pour comprendre. L'expression du maître suffisait.

Il leva son couteau et le lança.

* * * * *

McCoy sentit un objet métallique siffler à ses oreilles. Après être passée à quelques centimètres de sa tête, la lame se ficha dans la poitrine d'Andrachis.

La bouche du Grand Exécuteur se tordit de douleur au moment de l'impact.

McCoy leva les yeux et aperçut le Ssanien qui avait lancé le couteau. Il n'était pas difficile à repérer : tous les autres le regardaient, et une profonde tristesse se lisait sur son visage.

Len soupira et étudia de nouveau le Grand Exécuteur.
Andrachis devait être heureux : il y avait une ombre de moins sur le soleil.
Le Terrien qui avait tenté de sauver sa vie consacrée à la haine ne serait plus jamais heureux...

Que va-t-il se passer, maintenant ? Quelqu'un risque de prendre sa place. S'il décide que les étrangers doivent mourir...

Léonard ne s'en faisait pas pour lui-même. Mais Jim, Spock et même ce fichu Treadway ne méritaient pas de finir comme ça.

Le médecin se détourna d'Andrachis et revint près du corps de Jocelyn. Lui caressant la joue du bout des doigts, il la trouva atrocement froide.

Pourquoi avait-il tant de mal à accepter la réalité ? il avait vu des dizaines de cadavres, comme tous ses confrères. A l'échelle de l'Univers, un de plus ou de moins ne faisait pas de différence.

Mais qui se souciait de l'Univers quand l'être aimé avait cessé de respirer ?

- Partez ! dit une voix lourde d'amertume. S'il ne tenait qu'à moi, je prendrais vos vies en échange de celle du maître. Mais il n'aurait pas agi ainsi, il vous aurait laissés vivre pour ne pas offenser nos ancêtres. Alors partez, partez vite !

- Kirk appelle l'Enterprise ! dit la voix de Jim.

La réponse ne se fit pas attendre :

- Ici l'Enterprise. Quels sont vos ordres, monsieur ?

- Cinq personnes à téléporter, commander. Jocelyn Treadway est morte. Elle est à côté du docteur McCoy...

- Compris, monsieur, répondit la voix d'Uhura.

McCoy secoua la tête. Il était venu pour sortir Jocelyn de là. C'est bien ce qu'il allait faire, mais pas de la façon qu'il rêvait...

Le rayon du téléporteur l'enveloppa. Quand il y vit de nouveau, la crevasse et le corps d'Andrachis avaient disparu, remplacés par un décor plus familier...

Épilogue

Journal de bord du capitaine. Date stellaire 9582.1.

La secte des exécuteurs de Ssan est à l'agonie. Sans l'expérience et le charisme d'Andrachis, le mouvement est en train d'exploser en une kyrielle de groupuscules défendant des traditions et une philosophie divergentes.

Les gouverneurs pensent pouvoir faire face avec succès à ces factions. Il y a déjà eu de nombreuses arrestations. La Guerre d'Andrachis est terminée...

Il arrive parfois que la mort de son chef galvanise un mouvement. Dans le cas des exécuteurs, ce phénomène n'est pas possible. Des gens qui révèrent la mort sont insensibles à la notion de martyr.

En bref notre mission est accomplie. Dans un futur proche, je ne vois aucune raison pour la Fédération d'intervenir directement sur Ssan.

Pour conclure, je tiens à saluer le courage et la loyauté de Jocelyn Treadway, morte afin que nos efforts soient couronnés de succès. C'est avec tristesse, mais aussi fierté, que nous ramenons son corps sur Terre.

Jim venait de valider l'enregistrement de son journal quand on sonna à la porte de sa cabine.

- Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit pour laisser passer Spock. Il salua son supérieur d'un bref signe de tête.

Jim lui indiqua une chaise.

- Merci, capitaine, mais je ne peux pas rester longtemps. Je venais juste vous dire que le comportement du docteur McCoy n'a pas changé. Il continue de veiller le corps de son ex-femme, dans la salle de stase. J'ai essayé de lui parler, pour l'aider à accepter son deuil. Sans succès. Il est inconsolable.

- C'est frustrant, je sais. J'ai essayé aussi, sans plus de réussite. Dans des cas pareils, les mots ne servent à rien. Je crois qu'il lui faut du temps. Quand il voudra revenir dans le monde des vivants, il nous le fera savoir.

Le Vulcain leva un sourcil.

- Je me fierai aveuglément à votre analyse, capitaine. Comme vous le savez, j'ai toujours eu du mal à comprendre les émotions humaines...

Jim ne manqua pas de remarquer le ton d'autodérision du Vulcain.

- Je le sais bien, Spock, répliqua-t-il, jouant le jeu par habitude. Qui

s'attendrait à autre chose de ta part d'un officier vulcain jusqu'au bout des ongles ?

En guise de réponse, le sourcil de Spock s'arqua un tout petit peu plus.

* * * * *

McCoy était passé se changer dans sa cabine. C'était le quart de nuit, et il n'avait croisé personne dans les couloirs.

Un jour, il le savait, il lui faudrait de nouveau affronter le monde. La mort de Jocelyn devrait tôt ou tard devenir un événement surmonté, sinon oublié. Dans le cas contraire, Léonard mourrait comme un arbre privé de soleil. Jocelyn n'aurait pas voulu ça...

Quand ils étaient jeunes, et heureux, elle avait toujours été la première à le tirer de ses livres pour qu'il vienne sentir le printemps, regarder le ciel, entendre les oiseaux.

Il n'était pas question de devenir un ermite. C'eût été une bien mauvaise façon d'honorer ta mémoire d'une femme capable de grimper au sommet d'une colline pour sentir le parfum d'une fleur.

Mais Len n'était pas encore prêt. Pas même pour Jim et Spock, qui avaient fait de méritoires efforts depuis leur retour de Ssan. Ni pour Scotty, Uhura, ou tous les autres amis qu'il s'était faits au cours des ans.

Il n'était pas prêt.

Il se dirigea vers la porte, décidé à retourner en salle de stase. Quand elle s'ouvrit, il se trouva nez à nez avec Treadway, le doigt pointé vers la sonnette.

- Qu'est-ce que vous fichez là, par tous les diables ? s'exclama-t-il, plus agressif qu'il l'aurait voulu.

S Vas-y, Len ! Défoule-toi sur ce pauvre type ! Oublie qu'il souffre autant que toi. Fiche-toi que son deuil soit aussi lourd à porter que le tien -et peut-être même plus...

- Je vous ai vu sortir de la salle de stase. J'ai pensé qu'un peu de compagnie vous ferait du bien.

- Bien sûr, marmonna Len. Entrez...

Treadway s'assit sur un coin de bureau.

- McCoy, je n'ai pas encore eu l'occasion de vous remercier... De m'avoir sauvé la vie, je veux dire... Je n'ai pas été très poli.

- Nous avons autre chose en tête...

- Et nous continuons, pas vrai ? Nous pensons toujours à elle...

- Oui... Et nous y penserons jusqu'à la fin de nos jours...

- Vous savez, avoua Clay, je vous détestais, quand nous étions jeunes. Pour m'avoir assommé, au bal. Pour être plus intelligent que moi. Et bien sûr, pour m'avoir pris Jocelyn.

- Je vous détestais aussi. Vous étiez grand et athlétique. Toutes les femmes tombaient à vos pieds. Et puis il y a eu l'après-midi où je suis rentré plus tôt que prévu...

- Depuis, il y a eu le soir où je l'ai vue revenir de votre cabine. Nous sommes quittes, je crois. Si cela a encore la moindre importance.

Léonard regarda son rival de toujours. Il fut surpris d'éprouver de la sympathie pour lui.

- Ça n'a plus la moindre importance, Clay. La partie est terminée, et nous avons perdu tous les deux. L'être que nous chérissions le plus au monde a disparu...

Les deux hommes partagèrent quelques minutes de silence qui ressemblaient à de l'amitié. Puis Clay se leva pour partir.

- Vous retournez sur Terre ? demanda Léonard.

- Non, je reste dans les Corps diplomatiques. Ça m'occupera l'esprit. Et vous ?

- La retraite m'attend. Tous mes amis s'en vont, et je me fais vieux...

- Alors, bonne chance, docteur. J'espère que nous nous reverrons...

- Moi aussi...

Le diplomate se dirigea vers la porte. Mais il s'arrêta comme s'il avait oublié quelque chose et se retourna.

- La partie est finie, Léonard, mais certaines choses ne doivent pas rester en suspens. Jocelyn n'a vraiment aimé qu'un de nous deux. Elle a beaucoup cherché, parfois au risque de commettre des erreurs. En profondeur, un seul homme a compté pour elle... Ça me brise le cœur de le dire, mais c'était vous, Len.

Sans attendre de réponse, le diplomate passa la porte et s'en fut, laissant McCoy digérer ses propos.

* * * * *

Assis dans son fauteuil de commandement, Kirk regardait une vue familière sur l'écran principal.

- Nous entrons dans le système solaire, dit Chekov.

- Moteurs auxiliaires activés, annonça Christiano.

Jim se mit à tapoter sur l'accoudoir de son fauteuil.

§ Je n'aime pas ça... Les choses devraient être différentes... Je n'aime pas ça du tout.

C'était leur dernier voyage, leur dernier retour sur Terre. Tous ses amis auraient dû être là, sur la passerelle, pour que l'aventure finisse en apothéose.

Bien sûr, la plupart étaient présents. Spock se tenait à la station scientifique, étudiant un article ésotérique sur la biologie ssnanienne. Uhura pianotait sur sa console, attentive à réussir ce dernier retour au bercail.

Scotty se tenait devant la console technique, admirant une dernière fois l'impeccable fonctionnement de ses chers moteurs. Aussi prompt à s'émerveiller que lors de son arrivée à bord, vingt-cinq ans plus tôt, Chekov surveillait ses écrans avec son regard d'aigle coutumier.

A part Sulu, devenu capitaine, un seul manquait : McCoy.

Jim pouvait difficilement lui en vouloir.

De tous, le capitaine était celui qui comprenait le mieux le désespoir du médecin. Comme lui, il avait souvent triché avec la mort. Cette dernière, dans son style inimitable, était parvenue à prendre sa revanche.

Heureusement pour le médecin, il restait des joies à son programme. Joanna et ses petits-enfants l'attendaient sur Terre. Une fois le premier chagrin passé, la vie recommencerait. C'était à cela que servaient les familles.

Malgré tout, Jim aurait donné cher pour que Léonard soit là quand ils entreraient dans l'atmosphère de la Terre. Spock d'un côté du fauteuil, McCoy de l'autre, comme si souvent par le passé...

Cette idée lui traversait l'esprit pour la dixième fois quand il entendit les portes de l'ascenseur s'ouvrir.

N'importe qui aurait pu venir sur la passerelle. Une demi-douzaine d'officiers avaient à tout instant d'excellentes raisons de s'y rendre.

Le sixième sens de Jim lui commanda de tourner la tête. McCoy était en train de sortir de l'ascenseur, l'air un peu désorienté, comme s'il voyait la passerelle et ses occupants pour la première fois.

D'un pas hésitant, il se dirigea vers le fauteuil. Personne ne parla, mais tous le regardèrent, encourageant silencieusement leur ami.

Quand Léonard fut près du fauteuil, Kirk lui souffla :

- Ça va, Bones ?

Le médecin riva son regard sur l'écran.

- Ça va, Jim... Enfin, ça ira, bientôt...

Kirk tourna la tête. Spock venait de quitter sa console. A pas lents, il vint prendre place de l'autre côté du fauteuil.

Un court moment, le docteur et le Vulcain se regardèrent. Il n'y eut pas un mot, pas un geste, rien que cet échange de regards.

Jim avait entendu mille fois ses deux amis en découdre sur sa philosophie, l'éthique ou des sujets plus futiles. Un jour, il l'espérait, ces joutes joyeuses redeviendraient d'actualité. Pour l'instant, les yeux de Spock avaient délivré un message très simple au médecin :

« Je partage votre chagrin. »

Un sourire fugitif se dessina sur les lèvres de Len. Quand il se retourna vers l'écran, Jim aurait juré que le fardeau que portait son âme était un peu plus léger.

Le capitaine sourit. Leurs carrières étaient terminées. Mais il restait

possible que l'aventure de la vie ne fasse que commencer pour eux...

F I N